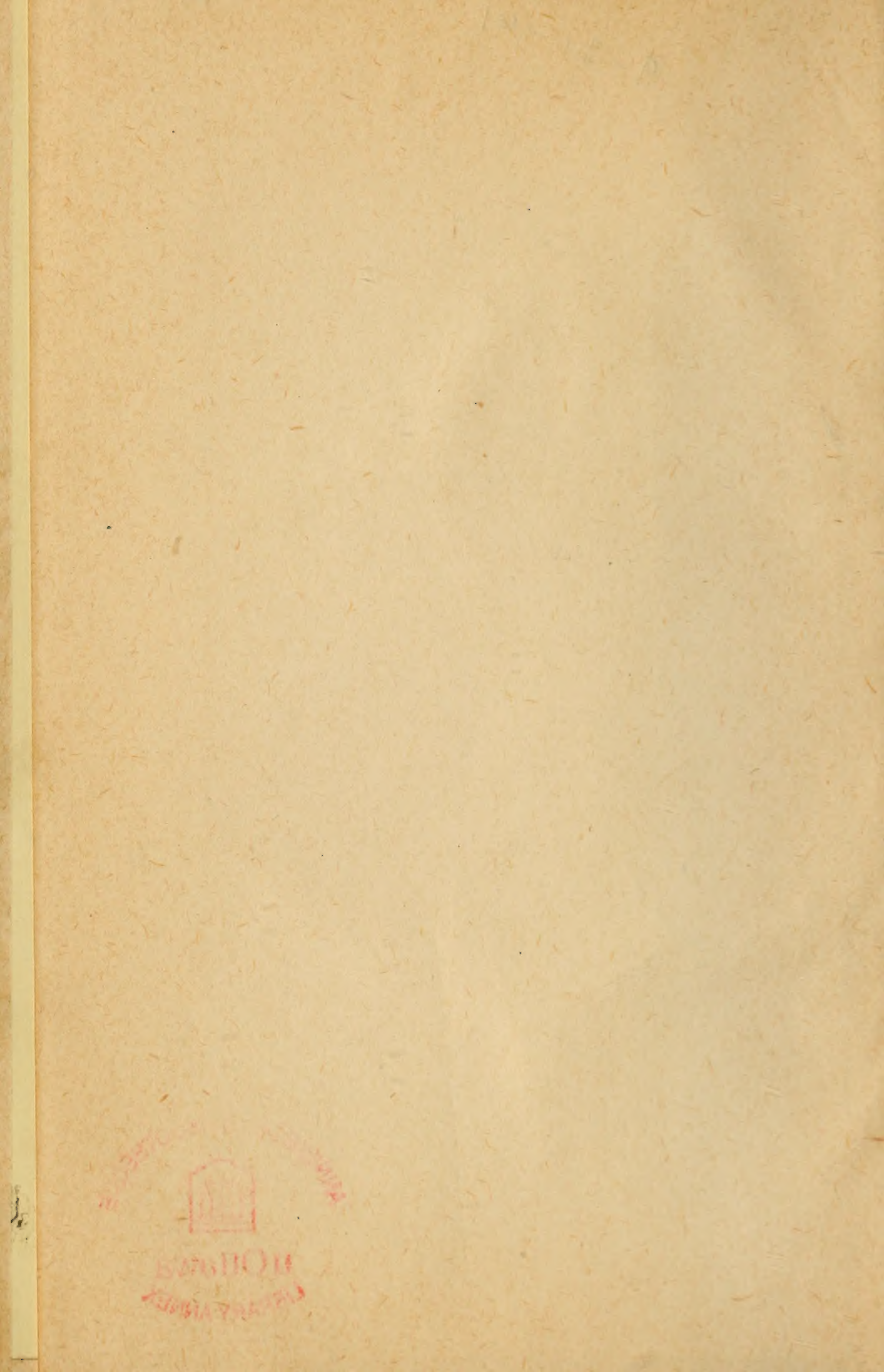

U d'/of OTTAWA
39003010930518

9-21-61





1.05

J. Lebeau, ptre

Vers l'Éternité

IMPRIMATUR

Parisiis, die 15 Februarii 1899

✝ FRANCISCUS, Card. RICHARD

ARCH. PARISIENSIS

Abbé Poulin

Vers L'Éternité

TREIZIÈME ÉDITION

(13e MILLE)

PARIS
PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82

1918

Lettre de Mgr MARCHAL

ÉVÊQUE DE SINOPE

Paris, le 22 Février 1899.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je viens de recevoir les dernières feuilles de Vers l'Éternité, *que votre éditeur m'a fait adresser en votre nom. C'est de bien bon cœur et en toute sécurité que je vais me mettre en route avec un si aimable compagnon de voyage vers le but suprême de toute existence, de la mienne en particulier.*

Mille fois merci et croyez-moi, je vous prie,

Votre bien dévoué serviteur,

† AUG., ÉV. DE SINOPE. (1).

(1) Monseigneur Marchal, directeur général de l'Œuvre de Saint-François de Sales, a depuis rendu à Dieu sa belle âme.

Lettre de Mgr l'Évêque d'Oran

ÉVÊCHÉ
D'ORAN

Janvier 1900

Cher Monsieur Poulin,

Une longue tournée pastorale dans la partie la plus éloignée de mon diocèse, sur les frontières du Maroc, s'est terminée hier seulement.

Les déplacements continuels ne m'ont pas permis encore de lire tout entier votre excellent livre. Cependant, dès avant mon départ, j'en avais lu assez pour me convaincre que vous écrivez comme vous parlez. La doctrine la plus sûre est présentée sous la forme la plus vive, la plus attrayante, la plus incisive. J'ai reconnu, dans ces pages, le véritable apôtre que j'avais entendu avec tant de bonheur.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments les plus fraternels en Notre-Seigneur.

+ Édouard, Év. d'Oran.

A

S. G. Monseigneur DE BONFILS

ÉVÊQUE DU MANS

Monseigneur,

Votre Grandeur a daigné encourager et bénir mes travaux dans la Chaire sacrée.

Je viens la prier aujourd'hui de patronner cette modeste étude, mon premier ouvrage.

Je me suis efforcé d'y faire un peu de bien aux âmes, de parler d'espérance à ceux qui cheminent tristement dans l'exil, d'élever les regards de tous vers la Patrie.

Permettez-moi de vous dédier ce travail ; votre bénédiction, Monseigneur, donnera fécondité et vigueur à ces lignes sincères.

J'ai l'honneur d'être

de Votre Grandeur

le très respectueux et dévoué serviteur

L. POULIN

ÉVÊCHÉ
DU MANS

—

Le Mans, 15 Février 1899.

CHER MONSIEUR L'ABBÉ,

Comme on bénit volontiers si bonne semence venue de Dieu et réchauffée à la flamme d'un cœur vraiment sacerdotal !

C'est aux âmes découragées que vous la destinez particulièrement. Vous avez raison. Elles sont bien nombreuses ces âmes, et bien tristes à ce tournant du temps où l'on voit si peu loin devant soi.

Écrivez donc, écrivez comme vous parlez, cher Monsieur l'abbé, vous ferez beaucoup de bien et vous consolerez ceux qui, comme moi, sont privés de vous entendre.

Le vieux directeur des consciences vous félicite sincèrement et l'Évêque vous envoie ses plus cordiales bénédictions.

† MARIE-PROSPER,
Évêque du Mans.

Lettre de Mgr l'Évêque de La Rochelle

Mon Cher Monsieur l'Abbé,

Votre ministère paroissial, déjà si fructueux, et la prédication ne suffisent plus à votre zèle. Vous voulez, en écrivant, atteindre un plus grand nombre d'âmes. Cette noble ambition est digne de votre cœur de prêtre. Soyez heureux du bien que vous faites, et du succès que Dieu a donné à votre livre.

Vers l'Éternité. — *C'est que pour vivre en chrétien, il faut vivre comme des voyageurs. C'est que nous devons considérer les biens terrestres, non comme un bien véritable, mais comme une aide pour le voyage :* instrumentum peregrinationis, non irri tamentum cupiditatis. — *Hélas! et combien de chrétiens oublient la véritable sagesse qui est : « en obéissant à Dieu, d'ordonner soi-même, et d'ordonner tout le reste selon Dieu. » Ils perdent de vue le but suprême et unique; ils se fixent dans ce qui passe, et ils déplacent leur fin. Vous la leur rappelez, et vous les rétablissez dans le vrai en orientant leur marche* Vers l'Éternité.

Votre livre ne discute pas. Cela n'est pas nécessaire. Vous prenez les âmes dans leurs situations diverses,

avec leurs épreuves, leurs défaillances, leurs regrets, leurs efforts, et vous les relevez, en les remettant sur la voie qui conduit à la vie.

Avec vos considérations ornées de simplicité et de distinction, pleines de piété vraie et de doctrine élevée, vous offrez à l'âme sincèrement généreuse un moyen de mieux connaître Dieu en l'aimant davantage : Notitio Dei per unionem voluntatis.

Veuillez recevoir, Mon Cher Monsieur l'Abbé, l'assurance de mon dévoué respect en N.-S. et N.-D.

† FRANÇOIS, ÉV. DE LA ROCHELLE.

Lettre du R. P. TERRADE

DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE

MON CHER ABBÉ.

Hier soir, une main amie m'a remis votre livre : Vers l'Éternité. *J'en ai lu aussitôt la Préface qui m'a* mis en goût *pour lire le reste que je vais* dévorer *comme le volume offert par l'ange à Ezéchiel :*

Vous savez faire chanter l'âme et dire les choses du ciel. Je serai heureux de recommander votre livre; je prie Dieu de bénir votre parole et votre plume.

Agréez, Mon Cher Abbé, mes sentiments de respectueuse et vive sympathie.

EM. TERRADE, S. M.

Lettre de M. le Dr GOURAUD

Monsieur l'Abbé,

J'ai trouvé sur la table de mon salon votre Vers l'Éternité. *Voilà un livre qui fera certainement son chemin dans le monde : il a une qualité que je regarde comme supérieure : c'est un charmeur, et par le temps qu'il fait, le charme est souvent la porte d'entrée de la grâce.*

Et puis vous avez un choix de citations profanes bien fait pour attirer l'esprit et souvent le cœur.

Je vois avec plaisir les noms de Bichat, de Claude Bernard associés à ceux de Lamartine, de Madame Craven et d'Augustin Cochin. Pour les pécheurs qui ont conservé le culte des lettres, c'est plaisir de retrouver des souvenirs restés chers, dans un livre de spiritualité, et la poussière de la route, qui conduit à notre dernière demeure et à l'éternel repos, paraît moins épaisse, quand l'œil du voyageur est distrait par les fleurs du chemin.

Veuillez agréer, Monsieur l'Abbé, l'hommage de mon respect et de mes plus dévoués sentiments.

Gouraud.

Extrait d'un article de M. Arthur LOTH, dans « la Vérité » sur l'ouvrage « Vers l'Éternité ».

...*Vers l'Éternité*, c'est-à-dire vers Dieu, vers le ciel, vers la vie bien heureuse, vers l'idéal et l'infini, vers le bonheur dans l'immortalité, après une vie de luttes, d'espérances, de souffrances, de larmes. Ah! le beau et bon livre pour les âmes chrétiennes!

La forme en est exquise, le fond doctrinal et bienfaisant. Dans ses conférences, M. l'abbé Poulin est orateur et dialecticien; ici, il se montre écrivain supérieur. Peu de livres aussi élevés, aussi suaves, aussi pathétiques ont paru depuis le *Dogme générateur* de Mgr Gerbet. Nous n'en disons rien de trop, et quiconque l'aura lu sera de cet avis.

Il est de ces ouvrages, fort rares assurément, qui embarrassent la critique par l'éloge qu'on en doit faire, tant on craint d'avoir trop cédé à une admiration excessive. Et pourtant on ne saurait être dupe soi-même quand, au lieu de rencontrer un livre plus ou moins banal, de pieuse littérature, on se trouve en présence d'une œuvre forte, originale, personnelle, qui en même temps qu'elle vous charme par son style élégant et distingué, vous

pénètre, vous émeut par sa doctrine et son onction.

L'auteur prend l'âme chrétienne dans les douces et fécondes heures de recueillement, où, emportée sur les ailes de la pensée religieuse, elle se déprend des réalités obsédantes et s'élève d'un bond vers les hautes régions de la foi, de l'espérance, vers le monde de la lumière et de la paix, vers le ciel, qu'il fait si bon d'entrevoir du fond de la vallée de larmes...

Arthur Loth.

VERS L'ÉTERNITÉ

PRÉFACE

Il est des heures bonnes, douces, profitables, où l'âme se recueille, s'incline et rentre en elle-même ; heures de silence et de repos au milieu d'une vie peut-être bien agitée. Tantôt c'est une rêverie dans une tranquille campagne, devant le calme d'un beau soir; tantôt, sur le rivage de la mer ondoyante, sans limites, et si pleine de ce charme particulier qui pénètre et qui retient ses amis, une élévation d'âme ; parfois, c'est le recueillement du logis; c'est, dans les intimes soirées de la famille, l'instant où, tout heureux de se sentir les uns auprès des autres, silencieux cependant, on songe; plus

souvent c'est, dans la mystérieuse douceur de l'église, la méditation prolongée au pied de l'autel. Il y fait bon prier, lire, puis poser le livre sur ses genoux et laisser monter lentement sa pensée. L'orgue se tait; la foule s'est écoulée; il n'y a plus là que quelques âmes en prières; on est presque seul avec Jésus. C'est alors qu'on croit entendre les frôlements d'ailes des anges, les bruissements mystérieux qui emplissent le sanctuaire, les voix de l'au-delà qui murmurent, à peine perceptibles, des paroles très calmantes.

Oh! les douces heures, les fortifiantes rêveries! On en revient meilleur; on en sort réconcilié avec l'effort, plus ami du devoir, plus patient, plus humble, plus fidèle, avec des provisions de force pour quelque temps.

Dans ces instants l'âme, emportée sur les ailes de la pensée chrétienne, se déprend des réalités obsédantes; elle gravite dans un ordre d'idées plus pures, et son regard, devenu tout à coup d'une étrange acuité, voit tout un monde de lumière et de radieux bonheur s'esquisser et se découvrir. — Rien de nerveux, point

d'exaltation ; une calme ascension de l'âme sereine et maîtresse d'elle-même.

En sortant de ces heures saintes, la tête n'est point échauffée, le cœur n'est exposé à aucune désillusion, on ne sent aucun vide.

Ces aspirations, ces désirs, ces envolées vers Dieu, ces tourments de l'infini, on a voulu ici les recueillir, en composer comme une corbeille mystique aux douces senteurs, qui fût pour les cœurs blessés, souffrants, un baume ; on a espéré aussi rappeler à grands traits, dans une vive lumière, le souvenir de l'éternité à ceux qui doutent, qui chancellent sous le poids de la vie, qui murmurent.

Ce livre n'est donc pas écrit directement pour les indifférents ni pour les impies. Il s'adresse aux âmes fatiguées, lasses du monde, affaiblies par mille luttes. On n'y trouvera pas une marche didactique, un exposé catéchistique, une série de démonstrations rigoureuses ; non, ce sont des cris entendus, des échos de souffrances innomées, des réponses brèves aux questions muettes,

des souvenirs, des espérances, et çà et là, peut-être, une page vécue.

Cette œuvre n'ose se réclamer que d'un seul mérite : être sincère. Par elle, on a espéré faire un peu de bien. Oh ! faire du bien, faire du bien à une seule âme, que c'est doux, et quelle noble envie! Renouveler un courage abattu, soutenir dans l'aride sentier du devoir celui qui va défaillir, apaiser une torture, calmer un douloureux scrupule, étouffer un murmure, et changer en un cri de résignation et d'abandon un blasphème à peine ébauché : voilà sans doute autant d'ambitions qu'a eues l'auteur de ce livre.

Et qui sait?... peut-être briser une chaîne, rendre à une pauvre âme égarée le sentiment de sa valeur, la décider à un effort suprême, la jeter repentante dans les bras de son Dieu!

Aux justes, aux bons, à tous ceux qui poursuivent leur route vers l'Idéal à travers les chemins incertains et les ténèbres de ce monde, guidés seulement par la lumière de la foi, ces pages voudraient donner le sentiment profond, vivant, des biens éternels, faire

toucher du doigt la fermeté des promesses divines, et, soulevant un coin du voile devant les yeux de ceux qui cheminent tristement, leur inspirer courage, entrain, patience, pour aller jusqu'au bout, sûrs de Dieu, sûrs de son ciel, épris de son royaume, passionnés pour son avènement, les yeux tournés, avides, vers le point sombre où perceront bientôt les premières lueurs de l'éternelle aurore.

Vers l'Éternité ! que ce titre est bon ! qu'il dit de choses, et comme d'un seul mot il emporte l'âme ! N'est-ce pas là tout le sens de la vie, son orientation, son but ? Nous n'avons point ici-bas de demeure permanente mais nous en recherchons une future (1).

Il est très difficile d'écrire sur le Ciel. Notre-Seigneur en a parlé brièvement. Saint Paul, qui l'a vu, se refuse à le décrire ; l'Apocalypse est volontairement nuageux et purement symbolique ; les saints, ravis en extase, n'ont rien dit ; la théologie se borne à quelques déductions générales. Les rares auteurs qui ont écrit ex professo sur ce sujet ne s'y sont

(1) Heb. XIII, 14.

engagés à fond qu'à l'aide de conjectures et parfois aussi de quelques fantaisies. En un mot, rien n'a été moins dit que le Ciel.

Cependant rien n'a été plus pensé, rien n'a été plus deviné, rien n'a été plus senti, rien n'a été plus aimé.

Pour aucune conquête on n'a versé autant de sang, pour aucune entreprise on n'a fait ruisseler autant d'or ; aucune cause n'a allumé plus d'enthousiasmes, aucune passion n'a enflammé de plus pures et de plus virginales ardeurs.

Couronnes, palmes, blanches étoles, royaux vêtements de pourpre, tuniques immaculées, ambitionnées par les vierges et par les martyrs, chantées par les Pères, simarres aux broderies florentines que le suave Fra Angelico jette sur les épaules de ses frères du Ciel, éclatantes auréoles, indicibles lumières dont le pinceau de Léonard de Vinci leur forme un nimbe, gloires mystérieuses dont les docteurs scolastiques décorent leur front : tout cela n'est qu'un mode d'expression; ce sont des ébauches de mots, des balbutiements; nous manquons de termes; les points d'analogie

font complètement défaut pour dire la céleste béatitude; et pourtant depuis bientôt deux mille ans, tout ce qu'il a existé de grands chrétiens ont vécu et sont morts pour cette idée et dans l'attente de cette bienheureuse espérance.

Et ils ne se sont point inquiétés, ils ne se sont point tourmentés; ils ont marché de l'avant vers le but, certains que là étaient, non seulement la fin des maux, l'oubli des peines, la cessation de toute injustice, le relèvement des faibles, la délivrance des opprimés, et le triomphe des bons dans le règne du droit; mais encore la vraie vie, l'absolu bonheur. la vision subite, la possession enivrante et définitive du Bien suprême, de la Beauté incréée, de la Vérité simple qui est par elle-même, de qui on ne peut pas dire qu'elle était hier et qu'elle sera demain et qui subsiste éternellement.

C'est donc bien cela, le Ciel : le Vrai, le Beau, le Bien ; le Vrai absolu, le Beau absolu, le Bien absolu. Voilà tout ce que le langage humain en peut dire d'assuré. C'est assez, sans doute, car cette pensée a suffi à des

millions d'âmes qui ont tout sacrifié à l'Idéal : richesses, plaisirs, honneurs et la vie même du corps.

L'histoire de la conquête du Ciel serait un des plus merveilleux livres qu'on pût écrire, si les documents de cet ouvrage n'étaient restés soigneusement ensevelis au fond des consciences.

Comme la Vérité, le Beau et le Bien, pris absolument, c'est Dieu et Dieu seul, l'idée du Ciel tient donc tout entière dans la vue et la possession de Dieu. Tout le reste n'est que décors, figures, allégories ; suave poésie pour essayer de traduire quelque chose de ce qui est inaccessible à l'expression humaine ; représentation nécessaire aux sens qui gardent toutes les entrées de notre âme, images passagères, fugitives, de beaucoup insuffisantes, et pourtant si belles !

On n'explique pas la vision béatifique, on n'en peut rien savoir. C'est un abîme de lumière et d'ivresse, sans dégoût, à cause de la variété infinie, et sans dissipation, à cause de l'unité absolue.

Les saints, cependant, muets pour dépeindre

leur état d'âme, et demeurant impuissants, même lorsqu'ils se nomment Augustin ou Thérèse, dans les élans les plus sublimes de leur style, pour exprimer ce qu'ils sentent, les saints ont plusieurs fois entrevu, goûté quelque chose de cette vie bienheureuse.

Un assez grand nombre d'âmes de choix ont été invitées çà et là par le Seigneur au banquet caché des célestes avant-goûts; parfois l'extase les a saisis, leur visage semblait alors transfiguré et leur corps, rendu un instant fluide et diaphane, s'élevait, dit-on, de terre comme si, déjà spiritualisé avec l'âme un instant ravie, il s'essayait aux conditions futures de sa vie glorieuse.

Nous autres, nous ne voyons rien, nous ne savons que par de vagues ouï-dire. Mais la promesse de Dieu est là, ferme, droite, simple: c'est mille fois suffisant. La promesse de Dieu est un phare qui éclaire notre vie. Que pourrions-nous attendre de plus sûr? Il nous a faits pour le bonheur, qu'importe comment il s'y prendra pour nous rendre heureux? Les moyens ne lui manquent pas et Il n'éprouvera à cela aucune peine. Nous Lui faisons un cré-

dit illimité de confiance; nous nous abandonnons à Lui; nous nous reposons sur Lui; nous attendons tout uniquement de Lui. Il est si bon ! si juste ! si sage ! si puissant ! Toute joie, tout bonheur, toute ivresse du cœur, de l'esprit, de l'être, tout vient de Lui. La création n'est qu'un pâle reflet de son génie. Le possédant un jour, comme il nous l'a promis, nous serons à la source de toute félicité, au foyer de toute lumière.

Cette espérance est le pivot de notre vie. Logiquement, nous faisons tout pour le Ciel. Pourquoi prions-nous ? pourquoi purifions-nous nos âmes ? pourquoi nous privons-nous de tant de choses ? Pourquoi livrons-nous tant de luttes ? Pourquoi nos repentirs, pourquoi nos pénitences ? Vers quoi nos désirs, nos soupirs et nos larmes ? Où nous portent nos aspirations vers l'infini ?

Le Ciel ! le Ciel ! le Ciel ! La vie bienheureuse, la vie éternelle, l'idéal dévoilé, la revanche de l'âme ! Dieu se faisant connaître à mon âme éperdue et se révélant pour jamais après s'être tenu si longtemps caché ! La fin d'un mauvais rêve et le long soupir de sou-

agement en posant le pied sur le seuil de la patrie comme retrouvée !

N'est-ce pas cela ? n'est-ce pas notre espérance ? n'est-ce pas le but de notre vie chrétienne ? Et que prétendons-nous en suivant l'Évangile ?

En écrivant « *Vers l'Éternité* », on a voulu tout simplement rappeler ces vérités consolantes, inculquer fortement ces réalités grandioses. Si l'on a dit quelque chose du Ciel, c'est à l'école de l'Écriture, des Saints, des hautes âmes, et selon leurs discrètes et rares communications.

Puissent ces humbles pages ne pas être inutiles à ceux qui les liront !

Décembre 1892.

CHAPITRE PREMIER

SURSUM CORDA

CHAPITRE PREMIER

SURSUM CORDA

Nous avons une âme.

Diamant mystérieux que la fange du corps n'a pas tout à fait terni, étincelle qui se révèle encore sous un amas de cendres, perle cachée, mystérieuse flamme.

Nous avons une âme.

Beaucoup l'oublient, beaucoup se précipitent dans les joies, s'étourdissent, s'enlisent dans les plaisirs, s'aveuglent dans les affaires du temps présent : courtes joies, horizons bornés, fleurs éphémères.

Il y a des doctrinaires qui nient effrontément, impunément l'existence de l'âme, pour mieux exalter la chair et pour anéantir toute morale. Ils ravalent l'homme au niveau de la brute, ils en font un caprice du hasard, un jeu de la nature, un être de néant, sans origine, sans but, sans destinée.

Contre ce courant matérialiste tout ce qu'il y

a de noble dans la conscience humaine proteste. Ce n'est pas en vain qu'on opprime le bon sens et qu'on foule aux pieds la raison, pour suivre des fantômes et s'attacher à des chimères.

L'humanité, lasse de ces inepties, revient à la tranquille affirmation qui jaillit du fond de tout l'être avec une force pénétrante et victorieuse : nous avons une âme!

Nous avons une âme.

C'est la voix des siècles, c'est l'assertion des peuples, c'est l'idée générale commune à tous, c'est le flambeau d'impérissable vérité que les générations se transmettent de la main à la main à travers la nuit des siècles, et cette voix universelle ne trompe pas.

Nous avons une âme.

C'est l'affirmation secrète et persistante de toute conscience : elle est, cette assurance, dans la joie du bien accompli, dans la forte satisfaction du devoir observé, dans les intimes aiguillons du remords, dans le sentiment de la responsabilité devant soi-même et devant une puissance mystérieuse de laquelle émane le droit.

Rêve de bonheur, sentiment du néant de tout ce qui passe, soupirs vers l'infini, vide d'un cœur dont rien ici-bas ne peut combler la capa-

cité : tout proclame une autre existence, un au-delà, une vie d'outre-tombe.

La raison et la philosophie s'appliquant à la pensée humaine, en étudient le rouage et le merveilleux mécanisme. Mais quoi ? C'est pour conclure à l'existence d'un principe pensant, immatériel, porté à abstraire et à généraliser, simple par nature, bien que complexe dans ses effets : et voilà encore l'âme.

Nous avons une âme.

De cette vérité primordiale découle l'histoire de toutes les religions, tentatives faites pour expliquer les voies de ces âmes.

Nous avons une âme.

C'est la parole de Dieu même, c'est l'immortel enseignement de Celui qui est venu du ciel sur la terre, maître de toutes doctrines, docteur de toutes sciences : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme (1) ? »

Mais la condition présente de cette âme est douloureuse.

O mon Dieu ! que le temps présent est lourd ! que la vie a de charges ! Nous nous traînons misérablement dans ses ornières, découragés, sans élan, sans effort. Notre corps, d'un poids de

(1) Marc, VIII, 36

plomb, nous rabat vers la terre. Oh! cette fange aimée! Oh! ces enivrements du péché! Oh! cette fatigue du bien, cette lassitude de l'honnête! Que le devoir est difficile! Que la vertu parfois est amère et monotone!

L'Idéal nous apparaît par instant, dans des éclaircies du Ciel, radieux, éblouissant, certain. Dans ces courts moments nous voyons Dieu, nous touchons du doigt l'autre vie; la vertu, blanche vision, se dévoile, nous fascine, nous enthousiaste, nous entraîne... et puis, tout d'un coup plus rien; un épais nuage a passé, la nuit s'est faite sur l'âme. Une humidité profonde nous pénètre et nous glace. Le doute, l'amertume nous envahissent. Tout chancelle; le sol se dérobe sous nos pieds; il semble que notre conscience, désemparée, va sombrer dans la tourmente. Seigneur, envoyez votre lumière! faites glisser sur nos fronts un rayon d'en haut! ne nous abandonnez pas! nous périssons...

Les temps sont mauvais, l'air est chargé de scepticisme, de négation, saturé d'indépendance folle et de sensualisme éhonté. Peu à peu les meilleurs se sentent gagnés par les influences de ce milieu délétère. Comment réagir? Où retrouver l'air pur, la force, la vie? Comment briser l'étau de fer qui va se resserrant et oppri

mant les âmes? où conquérir la paix? d'où viendra le salut?

Dans la pensée du Ciel seulement et dans le souvenir de l'Éternité. En haut les cœurs: *Sursum Corda!* Ici-bas nous ne sommes que des êtres d'un jour : nous passons (1).

Hier on ne nous connaissait pas; demain personne ne se souviendra de notre nom. Le temps présent n'est rien, il se dérobe; chaque minute nous fuit. Autant nous sommes peu sûrs de demain et peu garantis contre l'avenir, autant nous sommes assurés de mourir et de voir s'effrondrer un jour tout l'édifice de nos espérances temporelles. Mais si le repos et la paix ne sont jamais complets, jamais durables dans la possession des biens présents, il est du moins certain qu'une pure lumière emplit et adoucit par instants, assez pour renouveler son courage, l'âme qui lève les yeux vers les hauteurs et cherche son point d'appui dans l'Idéal en même

(1) Plus haut! toujours plus haut vers ces hauteurs sereines
Où nos désirs n'ont plus de flux et de reflux;
Où le bruit de la terre, où le chant des sirènes,
Où les doutes railleurs ne nous parviennent plus!

Plus haut! dans le mépris des faux biens qu'on adore;
Plus haut! dans ces combats où le ciel est l'enjeu,
Plus haut! dans nos amours! Montons, montons encore
Sur cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu!

temps que son but en Dieu. En haut les cœurs! oui, par delà les boues de ce monde, par delà nos déceptions, nos désillusions, nos âpres jours! En haut les cœurs, par delà nos défaillances mêmes, nos chutes lamentables, nos hontes, nos misères, nos faibles repentirs! Plus haut que nos rêves d'un jour, que nos vains espoirs terrestres, que nos courtes vues d'ici-bas! En haut les cœurs, dans une envolée magnanime et confiante, sur l'aile de la prière et de la méditation chrétienne! En haut les cœurs, portés par la raison et par la foi! En haut, vers le Bien substantiel, seul capable de nous contenter à jamais! En haut, vers la Beauté incréée, rayonnante, impérissable! En haut vers la Vérité pure et sainte! En haut vers le pays de Dieu, vers la Patrie des âmes, vers l'éternelle Lumière, vers l'éternel Amour!

CHAPITRE II

LA FIGURE DE CE MONDE PASSE

CHAPITRE II

LA FIGURE DE CE MONDE PASSE

La nature est belle; le monde plein de charmes, la vie a quelques heures bien douces (1). Il n'est pas vrai de dire que tout y soit tristesse et affliction. En somme, pour ceux qui n'ont pas tiré le mauvais lot sur la terre, l'existence est préférable au néant.

Mais le grand mal, c'est que toutes choses sont éphémères; les joies, les plaisirs ne durent qu'un moment; on voudrait s'arrêter, contempler un instant un splendide paysage qui se déroule, entendre chanter un oiseau, respirer le parfum d'une fleur : « Marche, marche, » dit Bossuet.

Les écrivains sacrés, les orateurs de la chaire, après l'Écriture Sainte, multiplient les images, les comparaisons, pour exprimer cette rapidité

(1) « La vie n'est pas tout à fait heureuse, parce qu elle n est pas le ciel, ni tout à fait malheureuse, parce qu'elle en est le chemin. » (*Récits d'une sœur*; Mme Craven.)

du temps, cette brièveté de la vie. Les jours, les mois, les années se poussent l'un l'autre, et s'écoulent tantôt tumultueusement comme un torrent, tantôt plus lentement comme un fleuve qui traverse une plaine, mais toujours d'une façon sûre et définitive. Nous vivons du souvenir du passé, et le passé n'est qu'un fantôme ; l'avenir est incertain ; le moment présent nous échappe quand nous pensons le saisir. En vérité la vie se précipite avec une rapidité effrayante. Déjà, l'on est arrivé au seuil de la vieillesse que l'on n'a pas encore tout à fait appris l'art de vivre. Ceux-là seulement qui ont beaucoup souffert, trouvent la vie plus longue, comme si c'était le propre de la douleur d'augmenter les jours ; mais en même temps elle les rend pesants et fastidieux. La figure de ce monde passe, dit saint Paul. Ainsi le grand défaut des joies de ce monde c'est qu'elles ne sont pas durables (1).

Les esprits légers et superficiels, et c'est le grand nombre, s'amusent follement, profitent

(1) Le livre de la vie est le livre suprême
Que l'on ne peut ouvrir ni fermer à son choix.
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois,
Et le feuillet fatal se tourne de lui-même.
On voudrait revenir à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous vos doigts.

LAMARTINE.

de l'heure présente, se moquent du lendemain, et refusent de s'inquiéter de l'avenir. C'est là toute la philosophie épicurienne : « Jouissons! livrons-nous au plaisir; couronnons-nous de roses, les soucis viendront assez tôt! »

Voilà qui ne pourra jamais satisfaire les âmes élevées.

Les clairvoyants, les prudents, ceux qui savent, sentent leur bonheur présent s'assombrir des inévitables tristesses de l'avenir. Les séparations, les maladies, les infirmités, la vieillesse, les deuils cruels et, après la mort des autres, notre mort, tout cela est si vrai, si certain! Quelle amère pensée au milieu des joies les plus vives et comme l'Écriture Sainte a raison : « La fin de toute joie ce sont les larmes! (1) » Ainsi les plaisirs, même les plus légitimes, sont courts, les joies sont passagères. La vie déroule à nos yeux ses tableaux gais ou tristes suivant une série sans retour; la jeunesse fait oublier l'enfance, l'âge mûr chasse devant lui la jeunesse, et déjà voilà le soir, et la nuit qui tombe, et la mort qui approche! (2)

(1) *Extrema gaudii luctus occupat.* (Prov., XIV, 13.)

(2) « O Seigneur, où peut se tourner le cœur de l'homme sans s'arrêter sur une douleur, à moins qu'il ne se repose en vous? Quelque beauté qu'il y ait dans tout ce qu'il cherche hors de vous, il y cherche en vain son repos. Tout se flétrit, tout meurt ici-bas. » SAINT AUGUSTIN.

« La mort, cet ennemi, est sûr de vaincre. Il n'est peut-être pas le pire de nos ennemis, n'est peut-être pas même un ennemi ; mais il est le plus redouté parce qu'il est le plus mystérieux. Et quoique nous sachions peu de chose de la mort, nous ne pouvons pas ne pas la considérer comme une torpeur sans remède qui prive le héros de son héroïsme, la face de son sourire, le regard de son expression, qui frappe tout d'un coup la forme humaine d'un engourdissement lourd et séparatif, lui enlève la beauté comme une écorce pelée, et met à nu le squelette. En des degrés différents, l'homme apprend et a toujours appris à surmonter cette terreur. Elle n'en reste pas moins la barrière fatale de toute satisfaction complète, la perturbatrice de tous les grands bonheurs, le découragement barbare et permanent de la nature humaine

« La mort tue la beauté, le bonheur, le génie, la vertu, renverse le chef-d'œuvre de la vie et contredit la création. La mort pèse sur l'homme, elle pèse aussi sur les nations. Leur vie est plus longue, mais la loi du déclin les menace, les atteint, les anéantit ! O Scipion, où donc est Rome ? O Charles, où est l'Espagne ? O Gustave, où est la Suède ? La mort tue ainsi d'avance et décourage nos desseins. Êtres d'un jour, nous

mettons du moins notre gloire à ne pas travailler pour nous-mêmes et à nous perpétuer dans la famille, la patrie, une cause. Elles périront, et nos cendres dureront plus encore que nos œuvres. On sait où est la tombe de Charlemagne, où donc est son empire?... Empires et monuments, idées et nations, systèmes et inventions, chênes et lions, vous périrez! et vous mourrez aussi, rochers et montagnes! La mort est la reine de la vie et le terme de tout. Qui nous délivrera de la mort?

« Jésus dit : « Je suis la vie éternelle, et qui croit « en moi, quand même il mourrait, vivra. » (1).

Ah! par delà la mort, il faut lever les yeux et considérer cette patrie, la vie éternelle.

La figure de ce monde passe.

« Cette verte jeunesse ne durera pas toujours, dit Bossuet, cette heure fatale viendra, qui tranchera toutes les espérances trompeuses par une irrévocable sentence; la vie nous manquera comme un faux ami au milieu de nos entreprises. Là, tous nos beaux desseins tomberont à terre; là s'évanouiront toutes nos pensées. Les riches de la terre, qui, durant cette vie, jouissant de la

(1) Augustin Cochin, *les Espérances chrétiennes*, p. 261.

tromperie d'un songe agréable, s'imaginent avoir de grands biens, s'éveillant tout à coup dans ce grand jour de l'éternité, seront tout étonnés de se trouver les mains vides. La mort, cette fatale ennemie, entraînera avec elle tous nos plaisirs et tous nos honneurs dans l'oubli et dans le néant. Hélas! on ne parle que de passer le temps. Le temps passe en effet, et nous passons avec lui; et ce qui passe à notre égard, par le moyen du temps qui s'écoule, entre dans l'éternité qui ne passe pas. O Dieu éternel, quel sera notre étonnement, lorsque le Juge sévère qui préside dans l'autre siècle, nous représentant en un instant toute notre vie, nous dira d'une voix terrible : Insensés que vous êtes, qui avez tant estimé les plaisirs qui passent, et qui n'avez pas considéré la suite qui ne passe pas. (1) »

(1) Panégyrique de saint Bernard.

CHAPITRE III

VERS LA PATRIE

CHAPITRE III

VERS LA PATRIE

Dieu est l'auteur de tout être, la source d'où toute vie découle, le centre autour duquel tout gravite ; de même il est le but final, la fin suprême vers laquelle tout revient. Tout passe à nos yeux, parce que notre existence sur la terre est un voyage; les paysages se succèdent rapidement, et nous poursuivons, bon gré, mal gré, notre route.

Et où donc allons-nous ainsi précipités?

A la mort !

— Non pas! La mort n'est pas un terme, mais une transition ; par la mort nous allons à Dieu.

« Seigneur, s'écriait le psalmiste, faites-moi connaître ma fin! » (1).

Notre destinée finale c'est d'aller vers Dieu et de consommer sa gloire par l'exaltation de sa bonté et par le triomphe de sa justice.

(1) *Notum fac mihi, Domine, finem meum* (Ps. XXVIII, 5).

Le Seigneur a créé toutes choses pour Lui-même. La nature est la harpe d'or qui retentit chaque jour de ses louanges. Les événements qui se déroulent dans la nature ou dans l'histoire serviront finalement à la louange de Dieu.

Il nous a créés pour sa gloire, mais il a mis tout un avenir de bonheur dans l'accomplissement volontairement poursuivi de cette fin. Il y a encore plus de miséricorde et d'amour que de sagesse dans l'œuvre divine.

Nous sommes destinés à jouir de Dieu et à le posséder pleinement dans l'Éternité.

C'est là sa volonté, c'est le but qu'Il nous propose. Le Paradis n'est autre que la possession béatifiante de notre fin par nos âmes à jamais ravies.

Nous sommes les enfants du ciel, les héritiers de l'Eternité, les citoyens de la Patrie future.

Et parce que Dieu veut que nos regards soient sans cesse élevés, pleins de désirs, vers cette patrie, il remplit le temps présent de tristesses.

De crainte que nous ne venions à nous complaire dans les sentiers de ce monde il y laisse croître et se multiplier les ronces, les épines, les rudes aspérités. « On demande pourquoi la douleur ? le voici : la terre se voile pour laisser resplendir le ciel. » (Mgr Bougaud.)

« Comme la terre me paraît vile, quand je considère le ciel ! » disait un saint.

Telle est la secrète visée de Dieu.

Aussi, non seulement les joies du siècle sont voilées d'un crêpe par la mort qui les menace (1), non seulement elles s'enfuient avec une rapidité attristante, mais elles ne sont jamais complètes et ne sauraient remplir la capacité d'un cœur orienté vers l'Infini.

Elles sont capricieuses. Combien d'hommes poursuivent longtemps le fantôme du bonheur sans jamais pouvoir le saisir ? Plusieurs mènent une vie misérable et ne connaissent pas le repos et la paix.

Il est des êtres disgraciés, déshérités dans leur esprit et dans leur corps, rebut de la nature marâtre, et pour qui la vie est une longue dérision. Leurs lèvres ne s'approchent jamais du calice des joies.

Elles sont, ces joies, incertaines. Vous les tenez un instant, une semaine, une année ; mais c'est avec la crainte perpétuelle qu'elles ne vous échappent.

Elles sont mélangées d'amertume, et toujours,

(1) « La mort plane sans cesse sur ce que nous aimons et nous ne possédons rien ici-bas que par la foi. Nos désirs satisfaits sont troublés par la crainte. Dans le malheur, je désire la prospérité ; heureux, je crains le malheur ! » dit saint Augustin.

au fond de la coupe, il faut boire un peu de fiel : jamais ici-bas de bonheur sans mélange, jamais de plaisir sans larmes.

Il semble que le bonheur, fleur du ciel, ne puisse pas s'acclimater sur cette terre obscure et froide. Il végète malgré tous les soins et la plus délicate culture ; il s'étiole, il languit ; jamais il n'atteint son épanouissement, jamais il ne fleurit.

Ce n'est pas là son sol natal, ce n'est pas son ciel.

Il est pourtant quelques bonheurs : joies saintes de la famille, charme suave de l'amitié, enchantement de l'amour légitime, que rien ne trouble, et qui ensoleille le monde, ravissement des arts, élévations hautes et sereines de la science, tout cela est vrai, tout cela est bon !

Ce ne sont là pourtant que les avant-goûts, les prémices, les pâles ombres d'autres joies plus pures, plus entières, plus durables, vers lesquelles toute notre âme aspire !

Oh ! ce bonheur parfait, cette joie souveraine, cette plénitude de vivre, nous en sentons partout le besoin sourd qui nous poursuit et nous tourmente (1).

(1) Je traîne l'incurable envie
De quelque Paradis lointain. (Sully-Prudomme.)

De là, chez ceux qui ont entrevu quelques rayons de l'éternelle aurore, les élans vers le but, les saints désirs du Ciel (1).

(1) Il faut relire la page immortelle que saint Augustin consacre au souvenir de sa mère sainte Monique :

« Le jour s'approchait où elle devait quitter cette vie Vous le saviez, Seigneur, mais nous l'ignorions. Un jour, par un dessein secret de votre Providence, du moins, je le crois, nous étions tous deux, elle et moi, seuls, appuyés à une fenêtre, d'où l'on voyait le jardin de la maison que nous habitions, et de là, les bouches du Tibre, où bientôt, loin de la foule, après nous être remis des fatigues d'un long voyage, nous comptions nous embarquer. Nous causions donc ensemble seuls, avec une grande douceur, oubliant les choses passées, tout entiers à celles qui sont éternelles, et nous cherchions entre nous, en présence de votre vérité, qui est vous-même, quelle serait la vie éternelle de vos saints. cette vie que l'œil ne voit pas, que l'oreille n'entend pas, et qui ne peut entrer dans le cœur de l'homme. Les bouches de nos cœurs s'ouvraient avec avidité pour recevoir d'en haut les eaux de votre fontaine céleste, de cette fontaine de vie qui est en vous, afin qu'inondés par les flots de cette source, nous puissions concevoir une aussi grande chose selon la mesure de notre esprit.

« Notre entretien nous conduisit à cette pensée, que la plus grande volupté des sens, dans le plus grand éclat de cette lumière temporelle, est indigne, non seulement d'être comparée, mais même d'être rappelée auprès des délices de cette vie ineffable. Et nous élevant alors, avec une ardeur de plus en plus grande, vers le bien lui-même, nous parcourûmes de degrés en degrés toutes les choses corporelles, jusqu'au ciel, d'où le soleil, la lune et les étoiles luisent sur la terre. Et nous montions toujours, vous méditant, vous célébrant, admirant vos œuvres; et ainsi nous parvînmes jusqu'à nos âmes, mais sans nous y arrêter, pressés d'atteindre à la région de cette fécondité inépuisable où vous nourrissez Israël éternellement du pain de votre vérité, et où réside cette vie de la sagesse par laquelle deviennent toutes choses, et celles qui ont été, et celles qui seront, mais qui, elle-même ne devient pas, car elle est comme elle a été et comme elle sera toujours; bien plus, on ne peut dire d'elle, ni qu'elle a

Je désire mourir, s'écriait saint Paul, pour être avec le Christ. — La mort m'est un gain.

été, ni qu'elle sera, mais qu'elle est : car elle est éternelle Or, avoir été et devoir être, ce n'est pas être éternel. Tandis que nous parlions ainsi de cette vie éternelle, et que nous y aspirions de toute notre âme, nous y touchâmes presque pendant un instant par un élancement subit de nos cœurs : puis, soupirant, et renonçant à ces prémices de l'esprit, nous dûmes revenir au bruit de notre parole, à cette parole qui commence et qui finit. Et qu'y a-t-il de semblable entre une telle parole et votre Verbe Notre Seigneur, qui demeure en lui-même sans jamais vieillir, et qui renouvelle toutes choses? Nous disions donc : Si le tumulte de la chair pouvait faire silence, si les fantômes de la terre, des eaux et de l'air, si les cieux eux-mêmes faisaient silence, si l'âme se taisait également, et qu'elle passât au-dessus d'elle-même sans s'arrêter, si les songes, les révélations imaginaires, si toutes langues et tous signes, si tout ce qui passe et qui devient, si tout se taisait (car toutes ces choses parlent pour ceux qui savent les entendre, et disent : Nous ne nous sommes pas faites nous-mêmes; celui là nous a faites qui demeure dans l'Éternité); si donc toutes choses se taisaient, après avoir dit ces paroles qui nous rendent attentifs à celui qui les a faites, et que seul il parlât, non par elles, mais par lui-même; et qu'il nous transmît sa parole, non par une langue charnelle, non par la voix d'un ange, non par le bruit du tonnerre, non par des images et des énigmes, mais sans le secours d'aucune de ces choses, que nous n'aimions que par lui; si ce ravissement, qui tout à l'heure nous a enlevés à nous-mêmes et nous a fait toucher un instant cette éternelle sagesse, immuable par-dessus toutes choses, si un tel ravissement pouvait se perpétuer, toutes les visions inférieures s'évanouir, et celle-là seule entraîner, absorber, engloutir son spectateur dans des joies intimes, afin que ce moment de pure intelligence, après lequel nous avons soupiré, devînt pour nous la vie éternelle, ne serait-ce pas alors que serait accomplie cette parole : « Entrez dans la joie du Seigneur? » Quand arrivera un pareil moment? Ne sera-ce pas ce jour où il est dit que « nous ressusciterons tous sans être tous changés »?

Nous disions ces choses, mais non pas précisément de cette

Ce n'était pas la lâcheté devant l'effort, la lassitude de vivre, l'affaissement d'un combattant rompu, qui arrachait ce cri sincère au grand Apôtre, non, c'était le Ciel entrevu qui l'attirait, Jésus qui l'appelait, la Patrie qui lui tendait les bras.

L'Église a donné au jour anniversaire de la

manière et dans ces termes. Cependant, vous savez, Seigneur, combien ce jour-là, le monde et ses plaisirs parurent méprisables à nos yeux. Alors elle me dit : « Mon fils, pour moi, « rien ne me retient plus dans cette vie. Je ne sais ce que « j'y ferais encore, et pourquoi j'y resterais, ayant enseveli « toute espérance du siècle. La seule chose pour laquelle je « désirais rester quelque temps sur la terre, c'était de te voir « chrétien catholique avant de mourir. Dieu me l'a accordé « plus abondamment que je ne le demandais; et méprisant « maintenant toute félicité terrestre, te voilà son serviteur. « Qu'ai-je à faire ici-bas?... »

« Environ cinq jours après, elle fut prise de la fièvre et se coucha. Un jour, pendant cette maladie, elle tomba en faiblesse, et perdit quelque temps connaissance. Nous accourûmes; mais revenue à elle, et nous apercevant autour de son lit, mon frère et moi, elle nous dit, comme quelqu'un qui sortirait d'un rêve : « Où étais-je ? » Puis nous voyant immobiles de douleur, elle ajouta : « C'est ici que vous ense- « velirez votre mère. » Je me taisais et retenais mes larmes. Mais mon frère ayant dit quelques paroles, par lesquelles il semblait faire entendre qu'il eût été plus heureux pour elle de mourir dans sa patrie que sur une terre étrangère, elle l'entendit, et, d'un visage troublé, jetant sur lui un œil sévère pour avoir eu de telles pensées, elle se tourna vers moi : « Vois donc ce qu'il dit »; puis, s'adressant à nous deux : « Enterrez ce corps à quelque endroit que ce soit : que ce soin « ne vous trouble pas; je ne demande qu'une chose, c'est que « partout où vous serez, vous vous souveniez de moi à l'autel « du Seigneur. » Après avoir exprimé ces pensées par les paroles qu'elle put trouver, elle se tut, et la maladie devint de plu en plus grave. »

mort des saints le beau nom de *jour natal*, parce que ce jour-là, en effet, ils sont nés pour le Ciel ; ils sont entrés dans la vraie vie, et ils ont connu la félicité sans fin.

Beaucoup de saints sont morts le visage illuminé des clartés de l'au-delà, transfiguré par les suprêmes désirs. Comme à l'Apôtre, la terre leur était à charge ; ils aspiraient après la fin de ce pèlerinage ; ils brûlaient d'être délivrés de ce corps de mort.

Souvent leur regard se portait vers le ciel, et leur conversation était par avance avec les anges ; ils ne pouvaient songer sans un secret émoi aux bienheureuses destinées que le Christ leur avait conquises par son sang, et dont par avance il avait pris possession pour eux.

Au-devant de leurs âmes, en cet instant suprême qui fait la démarcation entre le temps présent et l'autre, Notre-Seigneur, la Vierge Marie, les saints, les saintes, les archanges, descendaient parfois empressés. Saint Etienne voyait le Ciel ouvert et le Fils de l'homme ; d'autres saints entendirent chanter les anges.

A Florence, dans l'église Sainte-Croix, Giotto a peint deux fresques que l'on estime les premiers entre tous ses chefs-d'œuvre. Jamais, sous son habile et religieux pinceau, le dessin

n'a été plus pur et les nuances plus harmonieusement fondues; jamais aussi peut-être l'inspiration n'a été plus heureuse.

D'un côté, c'est l'entrée au Ciel de l'apôtre saint Jean ; d'un libre élan, figurant l'âme, le corps du vieil athlète des combats de la foi, de l'apôtre aimé, du sublime théologien, du chantre de la charité, s'envole de sa tombe, la figure extasiée, lesyeux ravis.

Du Ciel ouvert, dans une envolée superbe, dans un renversé d'un mouvement puissant et d'une vérité poignante, le Christ et les apôtres descendent à sa rencontre les bras tendus, la bouche ouverte pour un joyeux revoir.

C'est lui, ô Christ, ton beau jeune homme, ton préféré, le seul que la mort violente n'a pas touché, et qui, loin de toi, attardé sur la terre un demi-siècle pour ton œuvre, languissait et soupirait après l'enivrant rendez-vous. Pierre, Jacques, Jean, et toi, ô Paul, c'est votre vieux compagnon d'armes, c'est le doux lutteur des premiers jours; il vous manquait au Ciel, ce frère. Il vient, le voici. Sa tâche est finie, sa journée est pleine, recevez-le dans vos bras!

Jamais, plus que devant cette fresque, je n'ai eu la sensation du Ciel

En face, c'est la mort de saint François d'As-

sise. Il dort, paisible, son dernier sommeil ; il vient d'expirer. Ses frères sont là ; quelques-uns se lamentent, d'autres prient ; mais l'un d'eux, un jeune, se penche et lui parle à l'oreille ; il me semblait entendre les mots : « Dis, père, vois-tu Dieu, vois-tu le Christ ? Est-ce beau la terre des vivants et fait-il bon dans la Patrie? N'oublie pas tes enfants ! rappelle-toi le plus misérable de tes fils ! »

Combien de pures et liliales jeunes filles, frappées dans la fleur de l'âge, sont mortes, à l'école du Christ, le sourire sur les lèvres, appelant le Ciel, radieuses d'y aller !

Que de généreux chrétiens sont partis sans regret après s'être préparés saintement.

Avec eux, il nous faut apprendre à tourner fréquemment nos regards vers le Royaume de Dieu, vers la Jérusalem céleste, non seulement sans tristesse, mais encore avec joie.

Secouons toute mélancolie, écartons tout nuage, élevons nos cœurs et nos désirs purifiés vers la Terre des vivants (1).

(1) O songe ! ô vision sereine !
Nous saurons le secret de tout,
Et ce rayon qui sur nous traîne,
Nous en pourrons voir l'autre bout !
O Seigneur, l'humble créature
Pourra voir enfin à son tour
L'autre côté de la nature
Sur lequel tombe votre jour !
V. Hugo. — *Les Rayons et les Ombres.*

O Patrie future, révèle-nous tes charmes, dégoûte nos âmes de cette terre lamentable et attire-nous enfin vers toi seule !

Et nous aussi, nous voulons te posséder un jour !

« Le Ciel est pour ceux qui y pensent, » a dit un sage.

— Qu'il soit pour nous !

« Nous savons que si cette maison de terre où nous habitons vient à se dissoudre, Dieu nous donnera dans le ciel une autre maison qui ne sera pas faite de main d'homme et qui durera éternellement.

« C'est ce qui nous fait soupirer dans le désir que nous avons d'être revêtus de la gloire de cette maison céleste.

« Si toutefois nous sommes trouvés vêtus et non pas nus.

« Car pendant que nous sommes dans ce corps comme dans une tente, nous soupirons sous sa pesanteur, parce que nous ne désirons pas d'en être dépouillés, mais d'être revêtus par-dessus(1), en sorte que ce qu'il y a de mortel en nous soit absorbé par la vie.

(1) Le corps est un vieil ami, un compagnon d'enfance : une des mélancolies de la mort, c'est de le quitter : nous ne désirons pas d'en être dépouillés.

« Or, c'est Dieu qui nous a formés pour cet état d'immortalité, et qui nous a donné pour arrhes son Esprit.

« Nous sommes donc toujours pleins de confiance; et, comme nous savons que pendant que nous habitons dans ce corps, nous sommes éloignés du Seigneur, et hors de notre patrie;

« (Parce que nous marchons vers Lui par la foi, et que nous n'en jouissons pas encore par la claire vue);

« Dans cette confiance que nous avons, nous aimons mieux sortir de la prison de ce corps, pour aller habiter avec le Seigneur.

« C'est pourquoi toute notre ambition est d'être agréables à Dieu, soit que nous habitions dans le corps, ou que nous en sortions pour aller à Lui (1). »

(1) II Cor., v., 1-9.

CHAPITRE IV

LE SENS DE LA VIE

CHAPITRE IV

LE SENS DE LA VIE

Regarder le ciel, vouloir le ciel, chercher le ciel, trouver le ciel, dans le langage chrétien, c'est sauver son âme.

Le salut est *une grande affaire* dans la vie. C'est ce que nous oublions souvent, habitués que nous sommes à soigner presque uniquement notre corps et à nous plonger tout entier dans les affaires du temps présent.

Mais il faut nous redire : pour un chrétien, pour un homme, *sauver son âme*, voilà une affaire capitale, et d'une telle importance, que le salut d'une seule âme est quelque chose de plus excellent et de plus parfait en soi que n'a été la création de l'Univers entier.

Il est vrai, c'est une œuvre superbe que ce monde; et comme la considération de la nature relève d'une façon saisissante la grandeur de Dieu! Ce firmament, où sont semées comme une fine poussière d'or des milliers d'étoiles,

cette vivifiante lumière du soleil, cette mer aux flots majestueusement courroucés, ou s'étendant en une nappe infinie, ce charme des verdoyantes prairies, ces religieuses profondeurs des forêts, et, plus près de nous, tant d'autres merveilles : perpétuelle fécondité des campagnes, épanouissement des fleurs, phénomènes mystérieux de la croissance et de la génération.....

Et notre corps surtout, le chef-d'œuvre du monde visible, ce noble visage de l'homme, si intelligent, si expressif, ce maintien qui respire la force ou la grâce.....

Oui, tout cela est beau, c'est bien l'œuvre de Dieu. Pourtant, Jésus-Christ l'a dit, ce n'est rien auprès de notre âme : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme. »

L'univers est ordre, harmonie, beauté, mais au fond de ces êtres visibles il y a le changement, la corruption et la pourriture du tombeau.

C'est chose d'un moment et qui passe ; voyez les plantes, les animaux : pour beaux qu'ils soient, ils n'ont pas d'avenir; la mort finit tout pour eux.

Mais l'homme, lui, porte dans son sein une parcelle d'or, une étincelle divine, un souffle

d'en haut. L'homme a une âme impérissable, faite à l'image de Dieu.

Relevons-nous, mettons la main sur notre cœur là où cela bat... sur notre front là où cela pense. L'âme, voilà le grand ressort en nous.

Sauver le corps du danger de mort, c'est gagner quelques années d'une vie périssable, mais sauver l'âme, c'est gagner la vie éternelle.

L'immense affaire que de se ménager cet avenir! Dieu a tout fait pour nous y aider.

L'âme était dans cette vie esclave du démon : Dieu le Père a donné son Fils unique pour la sauver.

Dieu le Fils s'est offert; il n'a pas hésité à se livrer aux mains des méchants et à subir le tourment de la croix. Il a répandu tout son sang pour payer le prix de notre salut (1).

O Dieu! Que le salut est donc grave puisqu'il vous a tant coûté! O mon âme, vois de quel prix il a fallu te payer! ta valeur est donc bien grande! *Tanti vales!* sors de la matière et du péché où tu es comme ensevelie; songe à ton avenir!

Les anges quittent le ciel et viennent coopé-

(1) *Dedisti tuum sanguinem nostræ salutis pretium* (Brev.).

rer à cette œuvre du salut, députés qu'ils sont en ce monde pour le service des âmes prédestinées.

Du haut du ciel les saints se penchent sur cette terre, sur ce champ de bataille de l'Église, où se décide la question de notre avenir éternel, nous encourageant du regard, tranquilles pour eux-mêmes, anxieux encore pour nous. Et pendant leur vie, quels n'étaient pas les ardents souhaits de leurs cœurs pour notre salut ! Saint Paul aurait voulu être *anathème* pour ses frères. Sainte Thérèse souhaitait fermer l'entrée du puits de l'abîme avec son âme.

C'est l'enseignement de l'Apôtre que tout ce qui existe en ce monde : richesses, plaisirs, événements divers, tout a été fait, tout arrive à cause de ceux qui doivent aller au ciel, soit pour les récompenser de leur vertu dès ici-bas, soit plutôt pour les tenter, les éprouver, pour les persécuter, et ainsi former les élus en leur donnant l'occasion de mériter (1) : le monde n'a été aménagé que pour eux. C'est en leur honneur que les autres créatures ont été voulues : tant est grande l'affaire du salut de leurs âmes ! Le ciel et la terre y travaillent avec eux.

(1) *Omnia propter electos.*

Nous pouvons dire plus. Le salut n'est pas seulement une grande affaire : c'est la seule, c'est l'unique ; nous n'avons pas été placés en ce monde pour autre chose.

Notre-Seigneur ne cesse de nous le rappeler dans l'Évangile : nous ne sommes pas sur la terre pour y rester ; il ne faut pas y compter sur le bonheur

C'est un temps d'épreuve et de combat, c'est l'effort, c'est la lutte, c'est une montée pénible, c'est une journée de travail, c'est le chemin raide et rocailleux d'une autre existence que nos saints livres appellent : la Vie Éternelle.

Atteindre ce but suprême, arriver à ce port du salut, tomber enfin au jour de notre mort, après des efforts et une course sur les pierres, dans les bras de Dieu :

Voilà mon unique préoccupation ! Tout ce qui m'aide à suivre cette route, tout ce qui seconde mes efforts dans ce sens, et qui me porte vers ce but, je m'en saisis, je le retiens ; c'est ainsi que la souffrance, la maladie, les contrariétés, les calomnies me sont utiles.

Au contraire, tout ce qui fait barrière sur mon chemin, tout ce qui aveugle ma raison, tout

(1) *Quid prodest homini si mundum universum lucretur animæ vero suæ detrimentum patiatur*. Math. xvi, 26.

ce qui pervertit mes sens et qui m'éloigne du grand but que j'ai devant les yeux, tout cela je dois le haïr, le fouler aux pieds. Je n'ai qu'une seule grande préoccupation en ce monde : sauver mon âme. Si je la sauve, bonheur éternel ; si je la perds, la colère de Dieu, l'enfer et ses supplices.

« Il se joue un jeu à l'extrémité de la vie, où il arrivera face ou pile. Entre nous et l'enfer et le ciel, il n'y a que la vie entre deux, qui est la chose du monde la plus fragile » (1).

Passe encore que l'on s'intéresse à des choses indifférentes, que l'on perde une heure sur le chemin à quelques plaisirs inoffensifs et légitimes : cela ne détourne pas trop de l'unique nécessaire. On le poursuit toujours comme un enfant qui, tout en suivant le chemin du logis, s'arrêterait çà et là pour cueillir une fleur ou écouter chanter un oiseau.

On peut donc, sans négliger le salut, avoir d'autres buts en ce monde, s'établir, apprendre un état, essayer un commerce. Mais au fond que voilà peu de chose ! et d'ici à quelque temps la mort qui nous guette va tout nous arracher (2). Ah ! nos pauvres bonheurs !

(1) Pascal, *Pensées*.

(2) « Comme il est difficile de s'accoutumer à penser que

« Je ne puis pratiquer ma religion, dit un occupé : j'ai mes affaires ; malheureuses affaires ! Et qu'est-ce que toutes ces questions de dix ans, de vingt ans, ces amusements, ces frivolités, ces niaiseries prétendues sérieuses, auprès de l'unique souci de votre salut éternel ?

« Acquérir de l'argent ! Mais cet argent qu'un chrétien amasse au prix de tant de travail et peut-être par des moyens injustes et déshonnêtes, pour qui sera-t-il ?

« Vanité de l'argent ! Ah ! du moins n'ayons jamais la faiblesse de lui sacrifier nos devoirs religieux et notre conscience.

« Se donner le plus possible de plaisirs, autre misère, autre vanité, autre affaire imprudente et folle. Les joies les plus pures sont d'un jour, et ne nous donnent pas le bonheur qu'elles promettaient.

« Nous nous bâtissons un nid sur la terre, loin des vents et des frimas, où nous voudrions nous endormir dans le bonheur, où nous rêvons de ne pas vieillir, où la perfection serait de ne jamais mourir. Eh bien, sur ce petit nid où nous oublions l'Eternité, de temps en temps Dieu

tout, l'amour, le bonheur et la jeunesse, l'avenir sur terre, que tout cela est fini, que toutes les espérances, tous les rêves de félicité terrestre sont à tout jamais anéantis. » (*Récits d'une sœur*, Mme Craven.)

secoue la douleur comme un flambeau. Mais qui dira ce qu'est Dieu quand il est forcé d'en venir là? Avec quelle délicatesse il proportionne les coups aux besoins. Le plus souvent, il touche à peine un point douloureux. C'est un rêve qui tombe, une illusion qui s'envole. C'est un ami qui oublie, un cœur aimé qui se refroidit. Involontairement on lève les yeux plus haut. On dit : O mon Dieu, il n'y a que vous qui ne passiez pas ! » (1)

Il faut redire : tout passe ! et si vite ! C'est comme un éblouissement ! Il n'en reste rien.

Je me trompe : il en reste souvent, si les plaisirs ont été excessifs, la ruine de la santé, des maux nombreux, et tout au moins, une multitude de péchés mortels et de violations de la loi de Dieu qui pèsent sur la conscience et qui la perdront, si elle meurt en cet état.

Vanité, misère et damnation éternelle. Le cimetière aura raison de tout.

Oh ! croyons-en la parole du Verbe : « Une seule chose est nécessaire ».

Il est dit des impies et des indifférents dans l'Écriture qu'ils ne tiennent aucun compte de la seule patrie désirable ; ils ne croient pas aux

(1) Mgr Bougaud, *Le christianisme et les temps présents.*

promesses et aux menaces de Dieu; ils parlent contre Lui dans leurs maisons, ils ne veulent pas écouter sa voix. En effet, c'est le triste spectacle que nous donnent nos malheureux frères, aujourd'hui plus que jamais.

Au lieu qu'autrefois la jeunesse était familiarisée de bonne heure avec la pensée du ciel, on l'élève aujourd'hui sans lui parler de Dieu, sinon, hélas ! pour l'induire à blasphémer son nom.

Pauvre jeunesse que la mort guette déjà et que l'ange vengeur de la justice divine attend impassible de l'autre côté de la tombe; malheureux à qui un terrible jugement est réservé! J'en ai vu mourir de ces jeunes gens, je n'osais pas leur dire qu'ils allaient paraître devant Dieu : ils tiennent tant à la vie qu'on hésite à leur parler du départ.

O mon Dieu! et c'est ainsi que les âmes se perdent dans le gouffre et qu'elles tombent en enfer aussi nombreuses, dit sainte Thérèse, *que les flocons de neige un jour d'hiver.*

Doux Christ, vous le savez, nous n'avons pas oublié le but suprême, mais peut-être avons-nous à gémir sur de graves infidélités. Éclairez-nous sur notre état, et puissions-nous, réunis près de vous, être un jour du nombre de ceux qui chanteront vos louanges dans l'Eternité !

CHAPITRE V

SUR LA SOUFFRANCE

CHAPITRE V

SUR LA SOUFFRANCE

La souffrance est un fait universel, indiscutable. A peine l'enfant a-t-il aperçu la lumière du jour, à peine a-t-il entr'ouvert les lèvres pour aspirer l'air de ce monde, que la douleur, comme l'ange noir du poète, debout auprès de son berceau, met la main sur son front. Avant même de penser, il souffre.

> On entre, on crie,
> Et c'est la vie.

Quand pour la première fois sa raison s'éveille, quand dans son jeune cerveau commence à sourdre la pensée, quand le problème de la vie se pose à son esprit (d'où il vient, où il va, par quel chemin il doit avancer : questions troublantes et qui déjà sont une grande angoisse), des voix s'élèvent graves et mûries par l'expérience pour lui dire : « Tu viens du néant, tu t'avances vers la mort, la maladie te guette, la souffrance

sera ton lot, le devoir austère est ta loi et les moyens que tu dois employer c'est l'effort, le travail, la lutte contre toi-même : tout est difficile, rien ne te réussira sans peine, et encore, malgré toute ta bonne volonté, tu n'éviteras pas les déboires, les désillusions, les cruelles épreuves.

Personne n'échappe aux atteintes du mal. Pressez le cœur humain, il en sortira toujours quelques larmes.

Les grandes joies inquiètent. Quand on est trop heureux, on s'arrête tout à coup agité par de vagues pressentiments : on se demande ce qui va suivre. Il semble que le bonheur ne puisse être que moyen. Saint François de Sales disait : « Je ne suis jamais tant à l'aise que lorsque je ne suis pas tout à fait à l'aise. »

Parfois, en y songeant, mon bonheur m'épouvante :
Je me sens trop heureux, je scrute l'avenir,
Et la peur du Destin me saisit et me hante.
De tant de joie, un jour, si Dieu m'allait punir!

Il s'est trouvé des philosophes pour nier la douleur ; ils ont tenté de se faire contre elle une cuirasse d'airain. Erreur! folie! orgueil! Cette doctrine des anciens stoïciens expérimentée chez eux par quelques grandes âmes n'a jamais pu faire école : elle est restée impopulaire parce qu'elle est fausse.

La souffrance physique existe, âpre, brutale, méchante, aiguë, barbare. Elle mord à pleines dents dans l'être vivant, entaille ses flancs, déchire son cœur, martelle sa tête. Cynique, sans miséricorde, elle arrache le mari des bras de la femme, le père à l'amour de ses enfants.

Elle nous abat nous-mêmes, détruit notre énergie, nous réduit à rien.

La souffrance du corps est dure. On a beau dire, la santé est un des plus grands biens temporels. La longueur des maladies démoralise l'homme, lui enlève tout ressort. On n'a plus la force de penser, on peut à peine aimer, on se sent à charge aux autres, odieux à soi-même. L'inertie, l'incapacité d'agir fait peser la nuit sur l'âme. Et puis, il est des maux si aigus, si lancinants que la mort semblerait préférable. Vraiment les tourments du corps sont choses terribles. Et pourtant ce n'est rien, semble-t-il, de souffrir soi-même ; le pire, l'inconsolable, c'est de rester impuissant au soulagement des souffrances de ceux qu'on aime.

Mères, n'est-il pas vrai? Vous vous êtes penchées anxieuses et toute l'âme dans les yeux, sur ce lit où agonisait votre fils unique. Le mal torturait son corps, sur ses joues hâves, émaciées, ruisselait la sueur froide des luttes suprêmes,

sur ses traits se dessinait déjà le profil anguleux de ceux qui vont partir; dans ses yeux vitreux brillait à peine, pour vous, une dernière étincelle. Le cher mourant tirait péniblement un souffle entrecoupé par des spasmes....

Et vous étiez là, tantôt courbées sur lui, tantôt à genoux, vous tordant les mains, les yeux secs, rongeant vos larmes, le regard fixé obstinément sur le crucifix, frémissantes, impuissantes, vaincues. Et pendant que l'agonie se prolongeait affreuse, déchirante, ah! n'est-il pas vrai, vous souffriez mille morts!

Peines du cœur, souvent plus cuisantes que celles du corps, parce qu'elles pointent plus profondément à l'intime de l'être jusqu'à la division de la moelle et des os. Effondrement de toutes les espérances, détresse de toute une vie perdue, ruine du bonheur, de l'honneur, de l'amour, trahison de l'amitié inattendue, stupéfiante, qui vous coupe les bras. Qui dira ces choses? qui sondera l'abîme de tous ces maux?

Et l'épouvantable souffrance du péché compris enfin et regretté, le martyre de la contrition, qui le narrera?

Ceux qui n'ont pas de cœur semblent plus heureux. Il y a toute une école moderne qui enseigne à se fortifier contre le mal par

l'indifférence, sous prétexte de stoïcisme. L'impie Renan raconte que la mort de sa sœur ne troubla pas, heureusement, la quiétude de son esprit...

Mais cela est si hideux, si profondément égoïste, qu'il vaut mieux vraiment avoir du cœur et souffrir.

Heureusement, les épreuves sont successives et pour la plupart imprévues, car l'appréhension nous tuerait.

L'homme aurait le vertige à voir dès sa jeunesse,
La somme de douleur qu'il lui faudra subir;
Chacun mesure mal sa force ou sa faiblesse;
Nul ne sait ce qu'il peut endurer sans mourir (1).

Mais enfin dans cet immense océan de maux, où découvrir le phare lumineux, de quel point de l'horizon viendra le rayon consolateur?

« Pourquoi la douleur ? Voilà le premier cri de l'âme. Frappé par la maladie, accablé par la mort d'un père, d'une mère, d'un enfant, l'homme n'a qu'un cri : Pourquoi? Il tombe dans le silence. Son regard devient fixe. On dirait qu'il essaye de voir dans l'abîme où s'est enseveli son bonheur. Puis, de temps à autre, il relève la tête, il regarde en suppliant ses amis, et il répète la même parole ; car la douleur n'en

(1) Frédéric Passy.

a qu'une: Pourquoi? Pourquoi? Oh! dites-moi pourquoi?

« Hélas! pourquoi? Qui le sait? Personne ne le peut dire, ni la science ni la philosophie. L'amitié même, le cœur se tait impuissant. Quand les amis de Job le virent accablé par de si grandes douleurs, ils demeurèrent sept jours muets, n'osant ouvrir la bouche, ne sachant comment le consoler (1). »

A première vue, il semblerait inutile de chercher. Le Faust de Gœthe y renonce. Après avoir jeté les yeux sur une bibliothèque, il s'écrie: « Trouverai-je ici ce qui me manque? irai-je parcourir ces milliers de volumes pour y lire que partout les hommes se sont tourmentés sur leur sort et que çà et là un heureux a paru? »

La pauvreté, la misère avec son cortège de vices, les plaies du peuple, les inégalités sociales, l'oppression des uns, l'insolence des autres, l'injustice du sort, tout déconcerte l'esprit, serre le cœur, tourmente l'âme qui ne sait pas regarder en haut.

De là naissent confus et montent parfois jusqu'aux lèvres des murmures contre Dieu, et des révoltes contre son joug. L'âme contempo-

(1) Mgr Bougaud, *le Christianisme et les temps présents.*

raine, impie et païenne, s'irrite, se soulève, insulte Dieu, et, niant son existence, la suppose encore pour lui demander compte de ses actes. Ils ont besoin de Dieu pour l'injurier et lui tendre le poing.

Beaucoup, à cause du problème effrayant du mal, nient la Providence, en disant : « Si Dieu s'occupait de nous, ces choses arriveraient-elles? » — Et plusieurs furieux descendent jusqu'à l'athéisme : « Y a-t-il seulement un Dieu? »

Des modernes ont promis de supprimer, à l'aide de la science, la souffrance et peut-être la mort. Patience, disent ces nouveaux docteurs, un jour il n'y aura plus d'autre religion que celle de l'humanité. La science fera régner l'âge d'or!

Chimères! mensonges!

Et en attendant, ils ont commis le crime d'enlever au peuple son crucifix. Oui, ils ont arraché le crucifix de l'école où l'enfant apprenait la patience ; ils ont enlevé le Christ des mains des mourants et brisé leur suprême espoir; ils ont déboulonné les croix des cimetières. Toute résignation a disparu des cœurs. Et maintenant la haine, la rage, l'envie vont armer les masses et les précipiter dans des compétitions sanglantes.

Malgré tant d'efforts, après tant de luttes, tant de blasphèmes, tant d'entreprises impies, demain comme aujourd'hui, la souffrance se retrouvera debout au chevet de l'homme et il faudra bien réapprendre la résignation.

Existe-t-il donc une raison de la douleur ? Il en est une, une seule, celle que nous propose le christianisme. Tout s'y explique par une chute primitive, par une dégradation originelle. Le monde entier souffre par contre-coup de la faute ancienne. « Toute créature gémit et enfante dans la douleur », dit l'Apôtre.

Quelque chose a fléchi primitivement. Le premier plan de Dieu a été dévié par une volonté libre mauvaise, et maintenant nous apportons en naissant un héritage de péché et de châtiment.

La maladie est entrée dans le monde par la faute d'Adam. Le travail, l'effort, la peine sont des lois de punition : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. La terre ne produira pour toi que des ronces et des épines. » « La mort elle-même est la solde du péché, » dit saint Paul.

Plusieurs modernes, tout en contestant le dogme, n'ont pu s'empêcher d'en reconnaître la haute vraisemblance. « Regardez la vie, dit Victor

Hugo, elle est ainsi faite qu'on y sent partout de la punition (1). »

Un écrivain, de conviction chrétienne, reprend la même pensée : « La chute se voit partout, dans l'univers et dans les âmes, comme la lézarde d'un volcan (2). »

Chateaubriand, dans le *Génie du Christianisme*, avait déjà présenté en un langage magnifique cette considération. « Comment l'aptitude de l'homme à la douleur, comment ses sueurs qui fécondent un sillon terrible, comment les larmes, les chagrins, les malheurs du juste, comment les triomphes et les succès impunis du méchant. comment, dis-je, sans une chute première, tout cela pourrait-il s'expliquer?

« C'est un palais écroulé et rebâti avec ses ruines : on y voit des parties sublimes et des parties hideuses, de magnifiques péristyles qui n'aboutissent à rien, de hauts portiques et des voûtes abaissées, de fortes lumières et de profondes ténèbres ; en un mot, la confusion, le désordre de toutes parts (3). »

Mais il y a dans la douleur plus que le triste héritage d'une faute primitive. Nous devons la

(1) *Les Misérables.*
(2) Barbey d'Aurevilly, *Philosophes et écrivains religieux.*
(3) Chateaubriand, *Génie du Christianisme.*

considérer presque toujours comme la punition de nos fautes personnelles. Ce sont des cœurs souillés qui murmurent ; les bouches qui s'ouvrent pour la plainte sont pleines d'iniquité ; les mains qui se tendent menaçantes vers le ciel ont été maintes fois l'instrument des œuvres mauvaises. Je me plains, mais pourquoi ? J'ai péché, je n'ai que ce que je mérite. Que celui qui est sans faute, qui n'a pas forfait à l'honneur, qui n'a pas violé son idéal, que celui-là se plaigne s'il le veut, mais moi ! Il est certain que la plupart des souffrances sont non seulement la punition, mais le fruit direct du péché. On ne veut pas le reconnaître ; c'est un tort. Beaucoup de maladies sont engendrées par l'inconduite, d'autres par des imprudences. Que de maux sont causés par la méchanceté humaine ; il ne convient pas de rendre Dieu responsable des abus de la liberté. On récolte ce qu'on a semé.

« On dirait que ce monde va tout de travers, écrivait Eugénie de Guérin, mais c'est nous qui ne voyons pas droit (1). »

(1) « Dieu prend ce qui est à lui, et non pas à nous. Qui est-ce qui lui dira : Pourquoi le faites-vous ? Vous êtes bien éloigné de le lui dire. Son bon plaisir est la suprême raison.

« Hélas ! nous ne voyons dans les ténèbres présentes ni le vrai bien ni le vrai mal ; mais dans l'autre vie, oh ! que nous

Du reste, il est absolument antiphilosophique de prétendre que Dieu reste indifférent aux souffrances de ses créatures : « Dire que Dieu se tait, qu'il s'enfonce loin de nous dans son inaccessible essence, spectateur à peine curieux de nos efforts et de nos maux, c'est l'accuser d'être moins utile qu'une goutte de pluie et moins généreux que le calice d'une fleur. Ni la pluie ne garde sa fécondité, ni la fleur son baume. » Seulement, le Père Lacordaire, qui exprime si délicatement cette pensée, la complète, comme il convient, en réservant la liberté de Dieu : « Dieu se cache et se révèle tour à tour afin d'être mieux vu. Son silence fait le relief de sa parole, son ensevelissement donne crédit à sa résurrection ». Il remarque ailleurs avec raison : « C'est dans l'éternité qu'il faut jeter nos regards pour juger définitivement la Providence (1). »

Au simple point de vue naturel, la douleur apparaît souvent fructueuse. Elle joue un rôle utile ; elle exerce un magistère bienfaisant. Non contente de nous montrer le chemin, elle nous aide à le parcourir. Elle nous rend moins

verrons de merveilles qui nous échappent en celle-ci ! Alors nous chanterons le cantique de joie et de reconnaissance éternelle pour les événements qui nous font pleurer ici-bas. »

FÉNELON.

(1) *Lettres*, p. 27.

légers, plus réfléchis, plus hommes. « La douleur est une culture, disait Shakespeare. »

Nous voyons la même vérité exprimée par le poète :

La douleur élargit les âmes qu'elle fend.

Personne plus que l'enfant perdu de ce siècle, n'a dit, n'a chanté, les bienfaits et les gloires de la souffrance. « Dans tous les maux, écrivait Alfred de Musset, il y a toujours quelque bien, et une grande douleur, quoi qu'on en dise, est un grand repos. Quelle que soit la nouvelle qu'ils apportent, lorsque les envoyés de Dieu nous frappent sur l'épaule, ils font toujours cette bonne œuvre de nous réveiller de la vie, et là où ils parlent tout se tait. Les douleurs passagères blasphèment le ciel ; les grandes douleurs n'accusent ni ne blasphèment, elles écoutent. »

Si maintenant nous envisageons les choses en chrétien, c'est une clarté subite, une véritable illumination de l'âme (1). Le christianisme est la religion de la souffrance, la douleur nous y apparaît comme la route du ciel, l'échelle des mérites, le chemin royal de la croix. « Il est bon que je

(1) « C'est une marque que Dieu a de grands desseins sur une âme, lorsqu'Il lui envoie désolations sur désolations, peines sur peines. »

SAINT VINCENT DE PAUL.

souffre, disait Maurice de Guérin, moi qui ne puis rien acheter dans le ciel que par le mérite de mes actions, et qui n'y gagnerai quelque chose que par la vertu des souffrances, comme toutes les âmes faibles. Ces âmes n'ont pas d'ailes pour s'élever au ciel, et le Seigneur qui veut cependant qu'elles y viennent leur envoie du secours : il les place sur un bûcher d'épines et fait descendre le feu de la douleur ; le bois consumé, il s'élance vers le ciel comme une vapeur blanche, semblable à ces colombes des martyrs. C'est l'âme qui a consommé son sacrifice, et que le feu des tribulations a rendue assez légère pour qu'elle puisse s'élever au ciel, comme une fumée. Le bois est lourd et immobile : mettez y le feu, une partie de lui-même s'élèvera jusqu'aux nues » (1).

Rappeler que souvent la douleur est un sage conseiller : La religion est une mère ; on la quitte au premier succès ; elle nous attend à la première larme.

Se résigner c'est mettre Dieu entre la douleur et soi.

Qui donc a écrit ? Mets le Ciel dans ta vie pour retrouver ta vie dans le Ciel.

La souffrance est donc l'expiation sacrée qui

(1) Maurice de Guérin, *Journal, lettres et poésies.*

parachève en nous l'œuvre du Christ, purifie l'âme, en désagrège les éléments morbides, en dissipe les souillures et la transforme en un pur et précieux métal.

Elle est une source intarissable de mérites. C'est une mine d'or d'où nous extrayons avec un dur labeur des trésors immortels. Ces mérites constituent, avec les promesses du Sauveur, le fond même de notre espérance : ils sont la monnaie du ciel, les pierreries de notre couronne, le gage de notre félicité. S'il est vrai qu'en nos membres souffrants, en notre âme meurtrie, s'accomplit une des prophéties du Christ : « Vous souffrirez, » nous verrons donc aussi, avec la même exactitude, s'en accomplir une autre : « Vous serez dans la joie. »

Notre deuil se changera en félicité ; nos larmes feront place aux chants d'allégresse ; un jour vainqueur écartera le pesant voile de nos ténèbres.

Et nous verrons le Christ imité dans ses souffrances et consolé par nous.

On ne comprend rien au Christianisme si on refuse de souffrir avec Jésus, de porter sa croix

O Christ ! vous attachez la couronne d'épines
Sur nos fronts dévoués aux sanglantes sueurs !
Nous marchons ici-bas, guidés par les lueurs,
Qui rayonnent des trous de vos tempes divines (1).

(1) Victor de Laprade.

et d'être fixé par les mêmes clous sur le même bois salutaire.

C'est précisément dans la mort à nous-mêmes, dans la mort avec Lui, que sont l'essence de son enseignement et le secret de nos destinées. Un chrétien qui ne souffre pas, n'est pas un chrétien; au matin de Pâques le Sauveur glorieux n'appellera près de lui, brisant les pierres de leurs tombes, que ceux qui auront gravi son Calvaire (1).

O Christ, apprenez-nous donc à souffrir ; imprimez vos sanglants stigmates en nos corps amollis; percez-nous de vos clous, couronnez-nous devos affronts ; enseignez-nous les gloires de vos ignominies : crucifiez-nous avec vous !

(1) Jésus a quitté le Ciel pour prendre la croix, moi, je quitterai la croix pour monter au Ciel.

CHAPITRE VI

AU TRAVERS DE LA ROUTE

CHAPITRE VI

AU TRAVERS DE LA ROUTE

Si encore nous n'avions à endurer ici-bas que les souffrances physiques; mais le mal moral nous menace, nous atteint, nous ronge. L'homme est mauvais; il vient au monde portant sur le front la marque d'un péché lointain, et dans l'âme, encore endormie, le germe de tous les vices. A mesure qu'il grandit, il sent dans son cœur et dans ses membres un violent penchant qui l'attire vers le mal. Un génie familier, malsain, assis sur le bord de sa route, lui souffle à l'oreille, à chaque pas, d'étranges insinuations; partout, pour son innocence et sa vertu, sont tendues des embûches, et combien il est difficile d'échapper à tant de séductions!

Autour de son cœur, les passions, de plus en plus ardentes, livrent un violent assaut et font rage.

L'homme qui n'a pas mis sa foi et sa confiance en Dieu, qui ne s'appuie pas sur la prière, périt

infailliblement. Dans quels bas-fonds la misérable société sans Dieu est entraînée de jour en jour. C'est un aveuglement, une folie, une abdication de toute pudeur et de toute raison. Ils appellent ce qui est bien : « le mal », et ce qui est mal « le bien ». Guerre à Dieu! haine à la vertu! mort à tout ce qui est honnête et juste! tel est leur programme. C'est celui même de l'enfer.

La multitude des pécheurs l'accepte plus ou moins intégralement; mais tous y donnent les mains, tous sont responsables des conséquences, car tous travaillent à le faire triompher.

Le plus grand mal, sur cette pauvre terre où les maux pullulent, où la souffrance nous attend à chaque détour du chemin, ce n'est pas la maladie, ce n'est pas la mort : c'est le péché, c'est-à-dire le désordre moral qui tend à contrarier les desseins de Dieu sur nous et par là même à renverser toute raison et tout bon sens. Un fol esprit d'indépendance et de jouissance immédiate, qui ne fut jamais plus vivace et plus audacieux que de nos jours, nous porte à secouer tous les jougs, même les plus légitimes, à briser les freins, à jeter bas les barrières. Il se fait un déchaînement de l'être vers les débauchés de l'esprit et du cœur. Dieu est outragé, offensé,

moqué. Cette loi qu'Il avait portée pour être la règle de la liberté humaine et son fil conducteur vers le Ciel, à travers le voyage de cette vie, on la tourne en dérision, on la méprise. Le pécheur se rit de la grandeur de Dieu, de cette majesté infinie dont la nature fidèle porte les magnifiques empreintes. Il n'entend pas les voix du ciel et de la terre qui proclament le nom de leur Créateur en un chant sublime ; aveuglé, il va jusqu'à nier l'existence de Dieu ou à en douter, ce qui est le plus grand crime contre la raison.

« Les attributs invisibles de Dieu, dit saint Paul, sont rendus évidents par l'étude de la création, œuvre de ses mains : son éternité, sa puissance, sa divinité ; en sorte que les impies sont inexcusables.

« Ils étaient à même de connaître Dieu et ils ne lui ont pas rendu l'honneur dû à un Dieu ; ils se sont perdus dans leurs systèmes et leur esprit insensé a été frappé d'aveuglement.

« Ils se croient des savants, et ils sont des fous...

« C'est pourquoi Dieu les a livrés aux désirs de leur cœur, à des immondices, à des passions ignominieuses. »

Et l'apôtre burine. d'un stylet d'airain, une

hideuse figure du péché, qu'on ose à peine reproduire :

« Ils n'ont pas voulu reconnaître Dieu, conclut-il ; pour cela Dieu les a abandonnés à l'esprit d'erreur, au point qu'ils ne reculent devant aucune inconvenance.

« Ils sont remplis de tous les vices, de méchanceté, d'avarice, d'injustice, d'envie, de désirs homicides, d'esprit de querelle, de ruse, de malignité.

« Ils sont médisants, calomniateurs, odieux au Seigneur, prompts à l'injure, orgueilleux, gonflés d'eux-mêmes, inventeurs de maux, révoltés contre l'autorité paternelle. Insensés, sans prudence et sans retenue, sans cœur, sans foi ni loi, sans miséricorde (1). »

C'est le tableau du paganisme, au temps de toute la splendeur de l'empire, en pleine civilisation romaine : c'est, hélas ! l'état où l'on travaille à ramener notre pauvre société en la déchristianisant avec une rage satanique.

« Ils n'ont pas compris, dit enfin saint Paul, que ceux qui font ces choses sont dignes de mort; et non seulement ceux qui les font, mais encore ceux qui les approuvent et y consentent. »

(1) Paul, *Epist. ad Romanos*, I.

Quand un pécheur offense Dieu, presque toujours, son regard ne s'étend pas si loin. Il se satisfait en oubliant la loi, et c'est tout. Il ne songe pas à nier Dieu ; il ne l'injurie pas ; il n'en a pas souci. Sa loi le gêne, il la laisse sans la discuter. La plupart des fautes sont plutôt des péchés d'entraînement et de faiblesse, surtout parmi les chrétiens. C'est vrai. Mais pourtant il y a *dans tout péché une révolte implicite contre Dieu* et l'acceptation des conséquences prévues. L'habitude du mal, contractée peu à peu, conduit, par une pente fatale, à la haine de la vertu, à la jalousie mauvaise du bien et à la guerre à Dieu. L'impiété contemporaine qui veut rejeter Dieu et son Christ est surtout favorisée par le déchaînement des passions, et par un effrayant sensualisme.

L'homme qui pèche, même par faiblesse, doit savoir qu'il s'attaque, impuissant il est vrai, mais coupable, à la volonté de Dieu, à sa sainteté irréconciliable avec le mal ; il brave la justice qui le punira un jour ; il outrage la miséricorde et la bonté qui cent fois lui accorda le pardon ; il méconnaît l'amour de Jésus son Sauveur, et foule aux pieds le sang répandu dans la passion, comme s'il disait : « Que m'importe cette Rédemption? Je n'ai pas

demandé à Jésus-Christ de mourir pour moi ! »

Mais en même temps que le pécheur offense Dieu et accumule sur sa tête les nuées lourdes et noires de sa colère, il se précipite lui-même dans un déluge de maux. Le péché, souvent répété, engendre l'habitude; chaque faute est un anneau de plus forgé à la chaîne de fer qui attache le pécheur à son vice. Bientôt il ne peut même plus la soulever. Celui qui fait le péché en devient l'esclave. La volonté perd son ressort; la liberté s'annihile : comment remonter un pareil courant, comment briser de tels liens ?

On le pourrait avec la grâce, mais on ne sait plus, on ne veut plus prier.

O mystère de honte ! mystère de désespoir et d'infamie !

L'intelligence s'aveugle fatalement, et des vérités fondamentales, qui apparaissaient radieuses avant la déchéance, rentrent peu à peu dans le brouillard et disparaissent. On ne les voit plus que comme des points lumineux vacillants dans le lointain. Le pécheur s'endurcit; il se forge une excuse, une théorie de son péché. « Tout le monde en fait autant, pense-t-il. Qu'ai-je besoin de me gêner? Après tout je me trouverai à la mort dans la situation de beaucoup d'autres. Nous verrons alors. »

Heureux quand la foi ne sombre pas dans ce naufrage de la vertu.

Souillure du cœur qui ne sait plus aimer purement ! fin de la conscience qui périt dans ces compromis ! obscurcissement du bons sens chrétien ! esclavage de la volonté qui descend à toutes les œuvres basses !

Alors Dieu se détourne de cette âme. Sa grâce ne saurait demeurer dans une âme que ronge l'ulcère du péché mortel et où Satan étale ses fanges.

Il se retire et le dernier état de cet homme devient pire que le premier.

Plus d'amitié de Dieu ; plus de mérites ; plus de Ciel à espérer. Les foudres célestes suspendues sur la tête ! La mort guettant sa proie pour l'entraîner aux abîmes (avec tant d'autres, soit !).

Voilà l'œuvre du péché. C'est le grand mal, c'est l'énorme obstacle sur la route de l'Éternité.

Rien à faire si Dieu ne nous communique l'horreur du mal, la crainte de tout ce qui est une souillure.

Il nous faut sur ce point des convictions d'acier. Le monde n'est plein de maux que parce que personne ne réfléchit dans son cœur.

O Dieu, donnez-nous la haine du péché !

CHAPITRE VII

LA LUTTE

CHAPITRE VII

LA LUTTE

La condition de toute vie humaine, c'est la lutte, lutte contre les éléments, lutte contre la maladie, lutte contre la mort.

Il faut lutter, bon gré, mal gré, pour se frayer une route à travers l'existence.

Il en est ainsi dans la vie chrétienne ; elle ne se soutient que par l'effort continué ; elle ne subsiste que par la lutte contre les obstacles amoncelés, contre les ennemis acharnés à sa ruine. Il est donc bien vrai que la vie de l'homme sur la terre est un combat (1).

Dans cette guerre à outrance où nous sommes engagés par le seul fait de notre condition chrétienne, avant tout, nous avons besoin de vigilance. « Veillez et priez, dit le Maître, parce que l'esprit est prompt, mais la chair est faible. » Il faut donc prendre garde de ne pas s'aveugler, s'étourdir, perdre le sentiment du devoir. Beaucoup

(1) *Militia est vita hominis super terram* (Job, VII, 1).

s'endorment dans une fausse sécurité ; ils comptent sur la paix, et tout à coup les maux fondent sur leur tête. — Il ne peut exister, pour un chrétien, qu'une paix relative, celle de la conscience, toujours armée, toujours en éveil, toujours attentive. — Dès que vous dites : « Je suis tranquille sur mon salut », le danger commence.

La vigilance, la prudence, l'humble confiance en Dieu seul, unies à la méfiance de soi-même, sont les compagnes inséparables d'une âme qui veut vivre. C'est dans le sentiment de la présence de Dieu qu'on puise le courage nécessaire. Cette énergie sainte n'est pas un coup d'audace, un éclair d'enthousiasme, une bravoure momentanée. Les occasions de se montrer en héros se présentent quelquefois, mais très rarement. La valeur chrétienne est plutôt faite d'endurance, de longanimité, d'obstinées résolutions. C'est l'indéfectible poursuite du bien. Celui-là seul qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé.

D'où le grand rôle que la patience, qui fait partie de la vertu de force, joue dans l'économie morale. La pensée de Dieu fait supporter les tristesses du temps et subir vaillamment l'injustice. C'est elle qui soutenait les apôtres dans leur divine entreprise ; c'est l'exhortation qu'ils

ne cessaient d'adresser aux premiers chrétiens : « Vous avez à soutenir le même combat que vous me voyez soutenir et dont on vous a raconté les phases, » écrivait saint Paul aux Philippiens (1).

Cette vigoureuse endurance n'est-elle pas exaltée par le divin Maître lui-même. « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient. »

« Vous êtes bienheureux quand on vous maudit, quand on vous persécute, quand on dit mensongèrement toute sorte de mal contre vous à cause de moi ; réjouissez-vous, exultez, parce que votre récompense est grande dans le ciel : c'est ainsi en effet qu'ils ont persécuté les prophètes qui furent avant vous. »

— « La patience vous est donc nécessaire, dit saint Paul, pour que vous accomplissiez la volonté de Dieu et que vous remportiez la récompense promise.

« Encore un peu, si peu, et Celui qui doit venir viendra ! Il ne va pas tarder ! » (2)

Nous sommes les fils de Dieu, et ses héritiers. Héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ, si tou-

(1) *Phil.*, t. I, p. 30.
(2) *Heb.*, t. X, p. 37

tefois nous savons souffrir avec Lui afin d'avoir part à sa gloire.

Voix de Jésus à l'âme fidèle : — « Parce que tu as retenu ce mot : *Patience*, eh bien ! moi je te garderai contre l'heure de la tentation qui viendra sur ce monde pour éprouver tous ceux qui l'habitent. — Voici que je viens bientôt : tiens ce que tu as, pour qu'un autre ne te prenne pas ta couronne !... »

Ainsi dans la patience est le secret de l'œuvre chrétienne parfaite : par elle seule, on devient intégralement chrétien, sans défaillance.

La vertu humaine n'y suffit pas ; l'endurance humaine n'atteint pas ces sommets : c'est ici un fruit du Saint-Esprit, une longanimité divine.

Le chrétien avance, les yeux fixés, rivés sur les portes lourdes et sombres de l'au-delà avec l'angoisse de l'attente. Elles vont s'ouvrir ; il en verra jaillir les gerbes d'éblouissante lumière, les immenses faisceaux du grand jour emplissant le ciel.

« Soyez patients, frères, jusqu'à l'arrivée du Seigneur. Voici que l'agriculteur attend le précieux fruit de la terre, supportant les mois jusqu'à ce qu'arrive d'abord la moisson coutumière, puis une autre plus tardive.

« Comme lui, soyez patients et fortifiez vos cœurs, parce que l'avènement du Seigneur ap-

proche... Le juge a déjà pris place devant la porte de justice. »

Vous voulez des exemples? Vous voulez savoir comment finissent la douleur, le travail et la patience? Regardez les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur.

« Voici que nous proclamons bienheureux ceux qui ont souffert!

« Vous avez appris la longanimité de Job et vous avez vu, à la fin, la main de Dieu; vous avez vu éclater sa bonté, sa miséricorde (1). »

Ah! quand bien même les maux s'accumulent sur une âme, au point de dépasser ses forces et de lui donner le dégoût de vivre, quand bien même elle entend, dans l'intime de sa conscience, une réponse de mort, comme autrefois saint Paul, qu'elle s'oublie elle-même, pour se jeter dans les bras du Dieu qui ressuscite les morts, et qui sait arracher les siens à tous les périls. Qu'elle attende avec confiance la bienheureuse espérance et l'arrivée de la gloire du grand Dieu, de Notre-Sauveur Jésus-Christ.

La patience est l'école où se préparent lentement les âmes, pour l'heure des immolations et des sacrifices, car il n'est pas impossible que

(1) Jac. v, 7-11.

Dieu exige, un jour ou l'autre, d'importants témoignages, et l'on doit être prêt.

A certaines heures, il faut que le sang coule.

Il a coulé à flots dans les fondations de l'Église. Pendant trois cents ans des millions de martyrs sont morts pour la cause de Jésus. Le feu, le fer, les tortures raffinées, la dent des fauves n'ont pu vaincre leur constance; ces grands athlètes ont conquis la liberté chrétienne, au prix d'abominables tourments endurés.

Si vous faites un jour le pèlerinage de Rome, ne manquez pas d'aller visiter le Colysée.

Là, dans l'immense enceinte, devant les gradins de marbre recouverts des tapis et des tentures d'Orient, aux mille couleurs; sous les quatre-vingts colonnes gigantesques qui portaient, épandues, les aigles romaines, et d'où glissaient les velums; en présence de la foule innombrable des patriciens, des chevaliers, des bourgeois et de la plèbe avide du cirque; sous les yeux de César, de l'Impératrice et des cruelles vestales qui, d'un signe du pouce, décidaient la mort du vaincu; pendant des siècles, les gladiateurs ont défilé, sombres et graves, et ont jeté, en passant devant la loge impériale, le cri célèbre : *Salut, ô César, ceux qui vont mourir te saluent!*

Pendant les grands jeux de cent jours par lesquels Titus voulut célébrer l'inauguration du colossal monument commencé par son père, dix mille hommes périrent pour le plaisir du peuple.

Bientôt on y devait offrir à la populace, un autre spectacle : une foule de chrétiens, traînés sur le sable de l'arène, hommes, femmes, enfants, furent livrés à la dent des bêtes. Mais avant de tomber, s'armant du signe de la croix, fiers, ils défilaient devant César et lui jetaient, eux aussi, leur altier adieu : « *Salut*, *ô César*, *ceux qui vont mourir pour le Christ et pour conquérir la liberté*, *te saluent*. »

Combien sont tombés là? Ce sol a été jonché de leurs cadavres, rougi de leur sang! Et c'est pour nous aussi qu'ils ont souffert! Il nous ont conquis vaillamment le droit de servir Jésus-Christ. Arrêtons-nous ici, et courbés sur la terre, baisons ce sol sacré...

Dans cette même ville de Rome, où fumèrent les bûchers de Néron, voici les catacombes où reposa, tant de siècles, la poussière sacrée des héros chrétiens, près de la fiole sanglante destinée à rappeler leur martyre.

Et voici, dans toutes les églises, les reliques précieusement enchâssées. Au trésor de Saint-

Pierre, on peut voir la tête du diacre Laurent, avec la chair dessus, et l'expression horrible de l'heure dernière, la lèvre supérieure relevée dans une contraction suprême. Il fut, on le sait, brûlé sur un gril.

L'homme qui me guidait au Colysée, me montrant, sous les loges des chevaliers, dans l'enceinte même du monument, certains portiques et lupanars, me dit un mot profond : « *La lutte entre le paganisme et le christianisme fut tout entière à cause de cela !* »

Mais si la grande persécution s'arrête avec Constantin, le sang continue pourtant de couler à toutes les phases de l'histoire de l'Église. Dieu ne veut pas que la race des chrétiens s'énerve, s'amollisse et perde tout esprit d'immolation ; il faut toujours que le ciment des fondations soit humecté d'un peu de sang, sous peine de voir l'édifice s'affaisser sur lui-même Voilà pourquoi, aux frontières du christianisme, aux avant-postes, dans les missions, le martyre est demeuré permanent. Voilà pourquoi, de temps à autre, les révolutions et les cataclysmes sociaux renouvellent les grandes hécatombes.

Sans doute, un très petit nombre sont appelés à rendre cet éclatant témoignage à la Vérité, mais tous sont inscrits. Le soufflet de la confir-

mation nous arme symboliquement pour toutes les endurances...

Nous n'aurons pas, suivant un mot de saint Paul, à résister jusqu'au sang. Mais que de chrétiens ont été invités par le Christ à sacrifier pour Lui, dans des occasions graves, leur fortune, leur liberté, leur repos, leur avenir sur la terre, et l'intérêt de leurs enfants.

Ils ont eu à choisir entre cela et l'apostasie ou la lâcheté, et ils n'ont pas hésité.

Pas un disciple de l'Évangile qui n'ait, un jour ou l'autre, un sacrifice à accomplir. Dieu veut entrer en concurrence avec toutes les attaches, toutes les séductions du siècle, et il entend triompher.

Un chrétien est un homme d'un grand caractère, fort contre la douleur, décidé, patient, énergique, et un héros quand Dieu lui en fait la grâce.

Ce qui semble en effet impossible à la nature, même chez les êtres les plus timides, devient facile avec le secours d'en haut.

La force divine du Saint-Esprit change les agneaux, quand il le faut, en des lions rugissants.

Si les grandes occasions de lutte sont relativement rares, le combat se continue, menu, tous les jours, presque à toutes les heures.

Nous portons en nous-mêmes le ferment d'une perpétuelle hostilité. Il y a, dans nos membres, une loi de mort, qui s'insurge contre la loi de Dieu; la chair ne cesse d'y conspirer contre l'esprit. Des viles passions, de la misérable concupiscence, foyer des vices, montent sans cesse des cris de révolte; et cependant, dans l'intelligence, dans la volonté, dans le cœur, partout, l'orgueil de l'esprit fait gronder d'autres tempêtes.

« Je ne sais ce que c'est que la conscience d'un coquin, disait Joseph de Maistre, mais je sais ce qu'est la conscience d'un honnête homme. et c'est affreux. »

Autour de nous, le monde, ennemi de Dieu, assemblage de tout ce qui lui est hostile, tend les pièges, multiplie les embûches pour nous entraîner à sa suite dans la révolte.

Le plus grand ennemi, le plus rusé, qui dirige ces troupes auxiliaires et les conduit au combat, c'est le démon. Fou de jalousie et de rage, il dépense une infernale habileté et une patience digne d'une meilleure cause à tenter de ruiner nos espérances.

Que de luttes à soutenir, grand Dieu! Mais nous ne sommes pas seuls, heureusement, et Dieu lui-même nous arme pour le combat. Saint Paul en parle avec des images guerrières :

c'est le bouclier de la foi, c'est le casque du salut.

La prière est une arme d'une efficacité, d'une sûreté incomparable, qui n'a jamais trompé ceux qui s'en servent.

La mortification, l'humilité achèvent de nous mettre à l'abri.

Et pour enflammer notre courage, l'armée des saints nous suit de l'œil, bat des mains à chacun de nos efforts, et nous excite à la persévérance finale.

Nous avons donc, suspendue sur nos têtes, une nuée de témoins, comme autrefois les athlètes du cirque. Comme eux, dépouillons tout ce qui pourrait nous alourdir dans la lutte, puis, armés de patience, courons au combat qui nous est proposé, les yeux fixés sur l'auteur de notre foi, Jésus, notre récompense ; sur ce Jésus qui endura la croix, méprisant les mépris du monde, et qui maintenant est assis sur un trône à la droite de son Père.

Pensons, dans nos luttes, à celui qui supporta, de la part des pécheurs, une si grande contradiction ; apprenons de lui à ne jamais nous fatiguer du combat, à ne jamais perdre courage.

CHAPITRE VIII

LES AGONIES DU CŒUR

CHAPITRE VIII

LES AGONIES DU CŒUR

Pourquoi, à certains moments, ce vide profond, cet ennui qui ronge, ces dégoûts, ces tâtonnements, ces incertitudes?

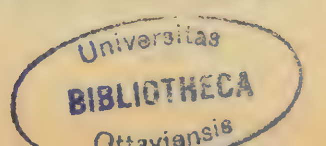
Pourquoi cette nuit des âmes? Pourquoi ces agonies du cœur?

> Où Dieu trouve-t-il tout le noir qu'il met
> Dans les cœurs brisés et les nuits tombées ?

Vous êtes heureux, la vie vous sourit et vous convie à ses fêtes, votre foyer est rayonnant, tout marche au gré de vos désirs, pourquoi cette tristesse (1), cette mélancolie, ces soupirs, ces larmes sans objet?

Mieux encore, vous êtes chrétien, vous craignez le Seigneur ; Dieu a sa place dans votre vie; autour de vous, on apprend à le servir? Et je vous entends murmurer : « Pourquoi es-tu

(1) « Il y aurait de quoi faire bien des heureux avec le bonheur qui se perd dans ce monde, » a écrit Balzac.



triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu?

Peut-être même vous êtes juste, votre âme s'est engagée sur les voies ardues, mais glorieuses, de la perfection chrétienne; c'est pleinement, c'est de toutes vos forces que vous voulez glorifier Dieu...

Et voici que l'amertume envahit votre cœur, que d'étranges tristesses vous enveloppent, que, le sourire aux lèvres, vous recélez, dans votre âme, les angoisses secrètes d'un nouveau jardin des Oliviers. Le Père se cache à vos yeux; le ciel se fait sombre et sans éclaircies sur votre tête. Vous souffrez dans les fibres les plus intimes de votre être, crucifié de la façon la plus mystérieuse et la plus ignorée. Personne ne vous comprend; vous restez seul avec votre bon ange dans cette nuit obscure.

Ne parlez pas de votre peine; il n'est pas de mot pour exprimer certaines souffrances de l'âme chrétienne. Demeurez paisible auprès du divin Maître, uni à lui, sans une parole, dans sa sainte agonie.

Il faut donc toujours souffrir! C'est donc la loi victorieuse, implacable!

Du moins, tant que l'on est sûr de soi-même, tant que la conscience rend un bon témoignage, tant que la voix de Dieu, dans le sanctuaire de

l'âme, approuve et soutient, c'est bien, on peut encore tout supporter.

Mais quand Dieu se cache, quand la conscience, comme une boussole affolée, n'indique plus la paix, quand les scrupules, les craintes insensées, et le trouble, et l'angoisse s'emparent des cœurs les plus chrétiens, quand mille tentations de doute, de désespérance l'assiègent, l'obscurcissent, où courir, où se réfugier ?

O Dieu ! la peine amère ! les sombres heures ! les âmes délicates connaissent et craignent cette épreuve, ce martyre intime. Les saints l'ont éprouvée. Résignés, ils en ont gémi. N'est-ce pas la nuit noire de saint Jean de la Croix (1) ?

(1) Dans la foule secrètement
Dieu parfois prend une âme neuve
Qu'il veut amener lentement
Jusqu'à lui, d'épreuve en épreuve.
Il la choisit pour sa bonté
Et lui donne encore en partage
La tendresse avec la fierté,
Pour qu'elle saigne davantage.
Il la fait pauvre, sans soutien,
Dans les rangs obscurs retenue ;
Cherchant le vrai, voulant le bien,
Pure toujours — et méconnue.
Il fait plier sous les douleurs
Le faible corps qui l'emprisonne,
Il la nourrit avec des pleurs
Que nulle autre âme ne soupçonne.
Il lui suscite chaque jour,
Pour l'éprouver, une autre peine,
Il la fait souffrir par l'amour,
Par l'injustice et par la haine.

Le remède, le seul doux, le seul efficace, c'est de se jeter aux pieds de la croix, de l'embrasser, de s'y tenir humble et dans l'attente.

La délivrance viendra, dès ici bas, sans doute, mais, en tout cas, bientôt quand même, car la vie est courte...

Voici, voici pointer l'éternelle aurore ! Déjà l'aube blanchit les collines ! Le Bien-Aimé ne tardera pas à venir !

Il y a dans ces dérélictions, dans ces noirceurs, dans ces amertumes, un dessein de Dieu, évident, auquel il faut toujours revenir.

En nous dégoûtant de tout ici-bas, le Seigneur

Jamais sa rigueur ne s'endort.
L'âme attend la paix? Il la trouble
Elle lutte ? Il frappe plus fort ;
Elle se résigne ? Il redouble.
Il la blesse d'un coup certain
Dans chacun des êtres qu'elle aime,
Et fait de son cruel destin
Un mélancolique problème !
A la rude loi du travail
Il la condamne ; ainsi frappée,
Il la durcit comme un émail,
Il la trempe comme une épée.
Juge inflexible, il veut savoir
Si, jusqu'au bout, malgré l'orage,
Elle accomplira son devoir,
Sans démentir ce long courage.
Et s'il la voit, au dernier jour,
Sans que sa fermeté réclame,
Il lui sourit avec amour.
C'est ainsi que Dieu forge une âme

MANUEL.

veut que nous n'ayons plus de goût que pour les choses du ciel. « Cherchez les choses qui sont d'en haut, goûtez les choses qui sont d'en haut, et non les choses de la terre. »

Il ne veut pas que nous trouvions en ce monde un seul plaisir profond et durable. Partout, même dans la piété, l'épine est sous la rose, et le fiel mêlé au breuvage. Rien ne peut satisfaire notre pauvre cœur ; rien ne peut calmer notre soif : « Je me meurs de ne point mourir ! » s'écrie l'âme sainte, en haleine vers un Dieu qui ne s'est laissé qu'entrevoir.

— Nous sommes bien ici ; dressons-y trois tentes !

— Non pas, levez-vous, l'heure n'est pas venue ; il vous faut encore marcher, travailler, vivre dans l'incertitude, soupirer.

Vous êtes dans l'exil, dans la vallée des larmes !

La paix, vous ne la trouverez complète que dans la patrie !

« Il y a des âmes chrétiennes que Dieu appelle aux grands sacrifices, prêtres, vierges, apôtres, religieux. »

« Dieu leur demande encore de renoncer à leur père, à leur mère, à leurs frères, à leurs sœurs, et d'oublier la maison paternelle : *Et obliviscere*

populum tuum et domum patris tui. Le moment est déchirant, la nature a une étrange puissance sur notre cœur. Ce renoncement, ces adieux, ces sanglots font battre le cœur avec violence dans la poitrine en feu; les yeux se remplissent de larmes, la souffrance morale prend une cruelle intensité. Ce moment est peut-être plus difficile et plus douloureux que celui où, dans l'entraînement de la lutte et du martyre, en face des persécuteurs et des bourreaux, le chrétien fait le sacrifice de sa vie. La première scène d'adieux a une simplicité amère, une violence intime pénétrante, qui laisse le chrétien en face du sacrifice dans toute son étendue pour en savourer l'amertume infinie.

« Qui donc échappe à cette heure d'agonie? Vierge qui abandonne le foyer pour le cloître; missionnaire qui renonce à la patrie; soldat que le devoir arrache aux douceurs du foyer et appelle sur le champ de bataille, père et mère qui voient la mort faire le vide dans les berceaux et dans les maisons, tout homme a son heure d'agonie, où la nature et la grâce se livrent le cruel combat qui domine la vie pour la purifier et la sanctifier.

« Quand viendra cette heure, souvenez-vous de l'exemple de l'Apôtre. Disons, nous aussi,

à ceux qui s'effrayent de notre sacrifice :
« Pourquoi voulez-vous affaiblir mon cœur et
« mon courage par vos gémissements, vos
« larmes, vos prières? » Redressons-nous;
soyons prêts à tous les deuils pour le nom de
Jésus. C'est la souffrance qui fait le prix et la
dignité de la vie.

« Que la nature gémisse, que la séparation soit déchirante, que nos yeux soient pleins de larmes, Dieu nous pardonne cette faiblesse. Il condamne seulement les âmes qui pleurent sans espérance, ou qui ne savent pas se relever, et prendre avec courage la coupe où sa main a versé la liqueur amère. Voyez le Sauveur au tombeau de Lazare, voyez Marie au pied de la croix.

« Pleurez, mais relevez-vous, espérez, soyez forts, et regardez le ciel ! » (1).

(1) *Le Livre des Espérances*, par M. l'abbé Méric, p. 98 99.

CHAPITRE IX

LE GRAND SCANDALE

CHAPITRE IX

LE GRAND SCANDALE

MÉLANGE DES BONS ET DES MÉCHANTS

Ceux qui sont de Dieu, écoutent la parole de Dieu. Quant aux autres, il semble que le Seigneur ait posé sa main devant leurs yeux et leurs oreilles pour les empêcher de voir et d'entendre.

La parole de Dieu n'est acceptée que de ceux qui ont un cœur droit et simple : « Paix dit l'ange, aux hommes de bonne volonté ! »

Ce sont ces âmes dociles qui forment, sur la terre, l'école du Seigneur, son héritage, sa part; en elles il règne, il commande, il gouverne sans conteste.

Et non seulement ils sont appelés à recevoir et à garder en leurs cœurs la parole de Dieu, mais encore à la réaliser dans leurs actes, à l'accomplir contre les protestations du siècle, à en être les vivants symboles.

En face d'eux, tout un monde d'impiété se

dresse, non moins fin, non moins hypocrite, non moins acharné que les juifs. Saint Augustin appelle ces adversaires les *deux cités.*

Ici, la *cité de Dieu*, la légion des prédestinés, la sainte et très aimable assemblée des justes.

A côté, la *cité du diable*, c'est-à-dire l'univers presque entier, car il est prince de ces ténèbres : « Ces choses, dit-il, en saint Mathieu, m'ont été données, et je les cède à qui je veux. » Ceux qui suivent son étendard ont tous, plus ou moins nettement, dit à Dieu : « Éloigne-toi de nous ! La connaissance du chemin qui mène à toi, nous n'en voulons pas ! Quel est ce Tout-Puissant auquel on prétend nous asservir?

« Et le prier, à quoi cela sert-il? »

Mais, ces deux cités, dont l'une est petite et l'autre immense, vivent côte à côte, que dis-je? l'œil seul de Dieu en peut démêler sûrement les éléments, tellement leurs existences sont confondues. On reconnaît pourtant le peuple acquis à Dieu et les bons aux contradictions qu'ils endurent, car c'est leur sort d'être le plus souvent traversés, rebutés, raillés.

De là, un grand mystère qui scandalise plusieurs esprits faibles dans la foi.

Au premier plan, une chose inexplicable dans ce monde :

Dieu a porté des lois ; il a établi un culte, une morale, une justice.

D'ailleurs, il est le maître

Pourtant, si quittant la théorie nous descendons un instant sur le domaine des faits, qu'y trouvons-nous ? Avec la négation audacieuse de son existence, l'exécration et le ridicule versés sur son nom ; l'outrage qu'on prodigue à sa morale ne le cède en outrecuidance qu'au mépris affiché pour son culte. Or, loin qu'il intervienne, qu'il rassure le juste étonné et qu'il fasse sentir à l'impie le poids de son bras, il est parfois bien difficile de constater cette providence et cette justice dont les saints livres le revêtent.

D'abord, les routes de la fortune sont indistinctement ouvertes à tous. L'homme livré au péché et qui mène une vie sans frein surnaturel, parviendra, sinon mieux, du moins aussi facilement que le juste, à se créer une existence heureuse (1). Ses affaires marchent, il s'y entend souvent beaucoup mieux qu'un chrétien ; bien qu'il soit impie, il ne manque pas de savoir-faire, d'esprit, de talent, de génie peut-être, et la souplesse de sa conscience favorise singulièrement le jeu de ces puissants agents de succès.

(1) *Ecce ipsi peccatores et abundantes in sæculo obtinuerunt divitas...*

Pour ces hommes indifférents et sans foi tous les moyens sont bons.

S'ils sont soumis, comme hommes, à l'inconstance des choses et à l'instabilité de la fortune, elle semble cependant leur avoir réservé ses plus encourageants sourires. On ne voit point qu'il y ait sur leurs entreprises ou leurs biens aucune trace de malédiction. A la ville, ils ont de florissantes industries, dans les champs, leurs troupeaux prospèrent (1).

Et quand, pères de famille, ils rentrent le soir dans leur foyer, ils y trouvent une joyeuse couronne d'enfants et de parents, une réelle affection, des soins souvent tendres et délicats.

Ils sont, mieux que nous peut-être, entourés, soutenus, applaudis (2).

Du reste, le pouvoir est aussi ordinairement leur privilège. L'homme qui a des principes larges, qui est coulant sur la morale, qui sait les détours, arrive assez vite; celui pour qui l'honneur lui-même et la réputation ne sont qu'une affaire de convention ou une nécessité humaine, qui ne croit plus à rien, celui-là, s'il a du talent, s'il sait dissimuler, sera souvent le roi;

(1) *Bos eorum non est privata fœtu suo.*

(2) *Semen eorum permanet cum eis; propinquorum turba et nepotum in conspectu eorum.*

car il n'est plus rien qui l'arrête, rien du moins qu'il ne puisse tourner.

De cette influence et de cette prospérité habituelles des méchants viennent la gêne et le discrédit où sont tenus ordinairement les justes, esclaves des lois de Dieu et d'autant moins aimés et plus mis à l'écart que leur conduite est un blâme perpétuel, une condamnation inavouée, mais sentie, infligée à l'immoralité des autres.

Parfois, quand il se fait quelque agitation religieuse ou sociale et que les bas-fonds de la société prennent un instant le dessus, toute apparence de modération cesse, et ce qui n'était ordirement qu'une sourde hostilité et qu'une jalouse oppression devient un effroyable déchaînement de haines qui ne prennent plus la peine de mettre un masque.

C'est alors qu'il ne fait pas bon avoir une conscience!

Ceci est de tous les âges : ce que nous appelons vertu, et eux naïveté, a été plus ou moins poursuivi par toutes les armes et souvent écrasé : « J'ai tourné là mon attention, dit Salomon, et j'ai vu les calomnies qu'on fait sous le soleil, et les larmes des innocents, et personne pour les consoler. J'ai vu qu'ils ne peuvent résister à la violence, étant dénués de tout

8

secours, et j'ai trouvé qu'il valait mieux être mort que vivant (1). »

Un troisième scandale non moins grave que la richesse et l'influence des méchants, c'est la paix et la tranquillité dont plusieurs d'entre eux parviennent à jouir.

Un grand nombre ne sentent même plus le remords, et c'est cet équilibre de l'âme et ce calme apparent du cœur, la seule chose au moins qui dût être réservée au juste, que David voyait avec le plus d'indignation : « J'ai été jaloux, dit-il, en voyant la paix des pécheurs. » « Eh quoi ! continuent les Saints Livres, ils ne se donnent pas de mal comme les justes ; ils ne souffrent pas les contradictions comme eux... et pourtant leurs familles sont tranquilles et apaisées ; leurs enfants sont joyeux et gais, et la verge du Seigneur n'est pas sur leur tête... Comme aucune sentence n'est portée contre eux, sitôt après leur faute, ils font le mal sans aucune crainte, et, pleins d'une effrontée confiance, ils se drapent dans leurs vices et dans leur incrédulité (2).

Encore, si quelque apparence de justice était

(1) C'est une smple objection que l'écrivain sacré veut résoudre.

(2) *Ideo tenuit eos superbia ; operti sunt iniquitate et impietate sua.*

vue dans leur mort... Mais non... si l'on excepte quelques coups de foudre trop rares, ils n'ont pas plus d'infirmités, pas plus de maladies, pas plus d'épreuves... ; ils s'étourdissent souvent... et si leur départ a ses horreurs, on ne voit pas que les justes aient à passer par des agonies moins terribles... en sorte que la mort paraît plutôt un phénomène général de la nature qu'un châtiment de Dieu. Un prophète en était consterné : « Rien de particulier dans leur mort, disait-il, rien de sérieux dans leurs châtiments (1). Ils meurent en un instant, sans plus souffrir que les autres (2). » Et pourtant, ils ont tant fait souffrir !

Cette apparente indifférence de Dieu pour les pécheurs est enfin ce qui porte l'anxiété de l'âme à son comble. Elle cherche à s'expliquer un Dieu qui consume aussi bien le juste que le méchant.

Après qu'on eut guillotiné la reine Marie-Antoinette, on jeta son enfant, le jeune Louis, dans une geôle, sous la garde du cordonnier Simon.

Une nuit du mois de janvier 1794, l'enfant, rêvant à son père et à sa mère, et les voyant sans

(1) *Non est respectus morti eorum, et firmamentum in plaga eorum...*

(2) *In puncto ad inferna descendunt.*

doute bien beaux en songe, se souleva sur sa couche, puis glissant à demi vêtu jusqu'à terre, à genoux, les boucles de ses cheveux dans ses petites mains amaigries, dans le silence de la nuit, il pleure, il se souvient et prie tout bas, tout bas, le Dieu des orphelins. Simon, qui couche dans cette chambre, vient de l'apercevoir, il réveille sa femme pour lui faire voir ce spectacle étrange qui le met en gaîté moins encore qu'en colère. Il faut châtier d'importance le petit Capet, coupable de superstition! L'homme prend une cruche d'eau froide qu'il verse sur la tête de l'enfant, au risque de le tuer avec ce déluge glacial.

Le pauvre martyr ne put contenir cette poignante réflexion : « Je n'ai pourtant fait de mal à personne! »

Ces choses-là, et d'autres, sont pour l'âme le sujet de préoccupations graves et tristes. Eh quoi! dit-elle, même l'innocent ne trouve pas grâce devant Dieu!

Soyez juste ou impie, pur ou impur, pratiquant ou non, tout vous arrive de même; il en est du bon comme du pécheur et le parjure n'est pas plus malheureux que celui qui dit vrai. Cette stupide indifférence de la nature est bien la pire des choses qu'on voit sous le soleil;

mystère insondable qui révolte (1), et qui, s'ils n'y prenaient garde ferait chanceler la foi des plus forts, car le sol de la justice semble trembler par moment, et l'on se demande avec effroi si l'on restera debout et ferme dans son espérance (2).

Je ne sais quoi d'amer emplit l'âme et y fait bouillonner une horrible tentation de murmure : Vos yeux sont purs, ô Seigneur, vous dites que vous ne pouvez pas voir le mal, ni supporter l'iniquité : pourquoi donc, les yeux grands ouverts sur les impies, vous taisez-vous lorsqu'ils oppriment l'innocence? n'entendez-vous pas ce qu'ils disent : « Il n'y a pas de Dieu, ou s'il y en a un, il est là-haut, bien loin, caché derrière les nuages, et ne s'occupe guère de nous (3). Il se promène sans doute aux quatre coins du ciel (4). Nous savons bien nous en passer (5). » Et vous écoutez comme un impuissant, de tels discours; vous ne les frappez pas, vous les comblez de biens !

Mais, ce qu'il en résulte, c'est que le cœur des

(1) *Sed hoc vanissimum judico.*

(2) *Mihi autem pene moti sunt pedes, pene effusi sunt gressus mei...*

(3) *Nubes latibulum ejus.*

(4) *Et circa cardines cœli perambulat.*

(5) *Recede a nobis.*

hommes se remplit de malice et de mépris; ils n'ont plus la moindre crainte de vous. Les justes et les fidèles eux-mêmes se laissent gagner et vont leur demander la joie et l'abondance, disant : « Probablement, Dieu ne s'occupe de rien ; se doute-t-il seulement de quelque chose (1)? »

Et nous aussi enfin, nous souffrons. C'est donc sans raison que nous avons tâché de purifier notre cœur, que nous avons lavé nos mains parmi les innocents, que nous avons souffert le travail et la contradiction tout le jour, et que notre lutte et notre épreuve recommencent chaque matin. Plus nous cherchons à comprendre et plus tout nous éblouit et nous échappe : c'est une énigme affreuse et nous sentons parfois brûlant sur nos lèvres un dernier cri : « Ah! la terre a été livrée aux méchants. Et qui donc a fait cela si ce n'est Dieu ? »

« Si j'avais eu le malheur de dire : Je parlerai ainsi ; immédiatement, j'aurais cessé de faire partie des enfants de Dieu (2). » Aussi le prophète dont j'ai rapporté les fortes paroles, termine

(1) *Et si est scientia in excelso?*

(2) *Si dicebam : Narrabo sic; ecce nationem filiorum suorum reprobavi.*

en s'apaisant : « Qu'un tel avis, dit-il, soit bien loin de mes lèvres et de mon cœur. »

Notre-Seigneur n'aimait pas ces inquiétudes; lui si doux s'élevait avec sévérité contre de tels propos; et surprenait-il un peu de cette défiance en son entourage, il en faisait aussitôt le blâme.

« O têtes dures, disait-il, cœurs grossiers et immortifiés ! » Et à ses apôtres : « Que vous êtes lourds et lents à comprendre les secrets de Dieu ! »

Prenant à tâche de panser et de guérir un mal douloureux et mortel, il a longuement et fortement expliqué dans le Nouveau Testament et le mystère de cette vie et les certaines révélations de l'autre, montrant d'un doigt qui sait les plaies, la source et le ferment de toutes ces inquiétudes et de ces murmures dans l'infirmité de la foi : « O hommes de peu de foi ! » dit-il (1).

Dieu a établi en ce monde des lois immuables, fixes, dont la consistance fait la principale beauté; d'autre part, il a donné aux hommes la liberté. Faudra-t-il, chaque fois qu'un homme juste et bon succombe sous quelque loi de la nature, ou est victime du mauvais vouloir de quelques hommes, faudra-t-il que Dieu intervienne, et entourant ses enfants d'une muraille de miracles,

(1) *Modicæ fidei!*

interrompe à chaque instant, pour eux, le cours de la nature, ou suspende la liberté des méchants?

S'il n'avait pas d'autre moyen de soutenir et de récompenser les bons, peut-être devrait-il le faire ; mais, cette vie n'étant que le vestibule du ciel, Dieu s'inquiète peu de quelques années de souffrance (1). Dans sa sagesse profonde, il laisse la nature et la malice des hommes aller leur train, réservant son intervention pour tout à l'heure (2).

Au reste, la prospérité dont jouissent les méchants n'est pas sans cause; elle doit les faire trembler. Dieu, qui est juste, les récompense par là du peu de bien qu'ils ont fait ou de leurs vertus naturelles. Après la mort, plus rien.

La gêne et les contradictions, tout au contraire, dégagent l'âme du juste de ce qui lui restait d'impur ; et quand il part, il est mûr pour là haut.

Ces souffrances produisent de vraies merveilles de beauté morale, développent les caractères,

(1) *Momentaneum et leve tribulationis.*

(2) La plainte est un vain cri, le mal est un mot creux.
J'ai rempli mon devoir, c'est bien ; je souffre heureux !
Car toute la justice est en moi, grain de sable.
Quand on fait ce qu'on peut, on rend Dieu responsable
Et je vais devant moi, sachant que rien ne ment,
Sûr de l'honnêtete du profond firmament.

grandissent les cœurs et ouvrent aux âmes chrétiennes un champ abondant de mérites. Si le devoir était toujours récompensé, le vice toujours puni, quel mérite possible? Il n'y aurait plus d'autre morale que celle de l'intérêt. Mais ici, la vertu est rude, elle s'achète, et Dieu en tire de magnifiques joyaux pour sa couronne.

Le vice fait ombre à côté de la vertu et sert de marteau pour la polir; sans la cruauté des bourreaux, nous n'aurions pas eu la force et la glorieuse constance des martyrs; la corruption du monde a rendu plus admirable et plus éclatante la pureté des vierges; tant de lumières que nos saints et nos docteurs ont versées sur l'Église n'ont eu d'autre occasion que l'hérésie, l'erreur et le péché.

Une troisième consolation non moins douce à méditer, c'est la paix et la joie profonde que goûte l'âme du juste dans ses épreuves. Elle est sûre, elle est apaisée, elle se sent libre.

Quoi qu'on dise de la paix du méchant, elle n'est qu'apparente; sa tranquillité n'est qu'un étourdissement, ou du moins un aveuglement insensé.

Il n'ose pas réfléchir : il a peur de se rencontrer lui-même; au fond, ce n'est qu'un esclave du respect humain ou des passions, une intel-

ligence qui a plus ou moins baissé pavillon devant la matière.

Dieu, au contraire, fait goûter à l'esprit du juste une paix délicieuse et une satisfaction qui pour n'être pas orgueilleuse n'en est pas moins forte et très efficace. « Son cœur, dit Dieu, est un festin continuel (1). »

Au reste, il se redresse avec humilité au milieu des persécutions, plein de foi, joyeux d'être avec Jésus-Christ, de partager ses opprobres, d'avoir sa place en la grande procession du portement de croix, derrière le Christ, le grand opprimé, le Dieu des opprimés, le consolateur des opprimés.

Et comme il médite avec volupté ces paroles du Sauveur : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice; vous êtes bienheureux quand on vous maudit, quand on vous méprise, quand on dit mille choses de vous à cause de moi. — Soyez heureux, tressaillez d'allégresse. — Le disciple n'est pas plus que le maître. Si l'on m'a fait tout cela à moi-même, on ne vous épargnera pas. — Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce, prenne sa croix et me suive. »

Enfin le juste opprimé tire sa principale joie

(1) *Mens justi, juge convivum.*

du magnifique avenir qui lui est réservé, et il attend, avec une humble et patiente assurance, le jour des rétributions et des justices.

Un père de famille sortit un jour pour semer du blé dans son champ, et, quand il eut semé, la nuit suivante, son ennemi vint et sema des orties. Après quelques semaines, on vit lever le blé et l'ivraie en même temps. Ce que voyant les serviteurs, ils allèrent trouver le chef de famille et lui dirent : « Il pousse de l'ivraie avec le blé, nous irons, et nous l'arracherons. — Non, répondit le père, mais attendez que tout soit mûr. Quand viendra la moisson, vous faucherez tout, et séparant alors les orties pour les mettre en gerbes, vous les jetterez au feu, tandis qu'on transportera le blé dans les granges. »

En effet, pour celui qui, mal assuré dans sa foi et à moitié livré au monde, pense peu au ciel et se cramponne à cette terre; ah ! il avait raison, quand il disait tout à l'heure avec un amer désespoir : « La terre a été donnée aux méchants. » Méchant lui-même et infidèle à Jésus-Christ, qu'il aille avec eux, s'il lui plaît, et que, pour plus d'assurance, il prenne ce qu'il pourra de paradis en ce monde.

Pour nous, nous avons une autre espérance : nous savons que le Seigneur nous aime. Quand

nous souffrons, il est penché sur nous pour compter nos soupirs; si on nous afflige, il suit avec intérêt notre lutte, et voici déjà poindre l'aurore du jour où tout s'expliquera, où il n'y aura plus de mystère, et où l'on verra bien la raison d'être de toutes choses (1).

La vie humaine est comme le premier acte d'un grand drame, court et plein d'obscurités.

(1) « Un peu de génie mène à ces ironies et à ces blasphèmes, beaucoup de génie en détourne. Un sceptique n'est jamais qu'un homme d'esprit qui n'a pas assez pensé. Il est resté en chemin au milieu de sa route...

« Certes, si les grands esprits, au lieu de s'arrêter à la surface, de se scandaliser de l'apparence, ou de se décourager de la souffrance, avaient été plus logiques ou plus courageux, ils n'auraient pas ri comme des fous dans leurs loges; ils auraient parlé comme des sages ou combattu comme des héros; ils ne se seraient pas faits les bouffons de leur espèce : ils se seraient faits ses consolateurs.

« Que leur en coûtait-il de se dire comme Job : « Ce monde, œuvre évidente d'une puissance sans borne, ne peut pas être en même temps l'œuvre d'une puissance folle. Dieu, le *sérieux* et la sainteté par essence, n'est pas un mauvais plaisant; il n'a pas voué son œuvre au mépris de lui-même et des êtres émanés de lui, mais à l'admiration de lui-même et à l'admiration de ses créatures. Derrière cette apparente dérision des choses humaines, il y a donc un divin mystère; ce mystère, c'est la sagesse et la bonté de Dieu. L'adorer, sans le comprendre encore, c'est notre devoir et notre vertu! Si nous le comprenions, il n'y aurait plus de vertu, il y aurait évidence. Dieu veut être entrevu et non vu dans son œuvre; c'est le demi-jour qui fait travailler le regard, c'est le mystère qui fait travailler la pensée.

« Ce monde n'est qu'un crépuscule, la pleine lumière n'est qu'au delà du tombeau. »

LAMARTINE. *Cours familier de littérature*, 12-7!

On y voit se nouer une intrigue, le méchant triomphe et le juste est raillé ; tout apparaît malheurs, insuccès pour le bien ; et quand enfin le rideau tombe, l'esprit demeure incertain, anxieux, mal à l'aise, désireux d'un dénouement plus raisonnable et plus conforme à l'idéal de justice

Le second acte, qui est grand et beau comme l'éternité, se jouera par delà la tombe. Là seulement, on comprendra le drame. Avec le grand et divin héros qu'on a vu au premier plan, persécuté, honni, objet d'outrages, reparaîtront, au second acte, tous ceux qui ont partagé sa vertu, et, par contre-coup, ses épreuves. Et tout se dénouera par la justice.

Nous en avons l'assurance dans le profond sentiment d'équité que Dieu a mis en nous ; dans la foi inébranlable des âges chrétiens, mais plus encore dans la perpétuelle et froide affirmation de l'Évangile : « Au dernier jour, dit Jésus-Christ, Dieu séparera les bons des méchants et il dira aux bons : « Venez, les bénis de mon Père ». Et aux méchants : « Retirez-vous, maudits, au « feu éternel. »

C'est ce mot, plus que tous les raisonnements, qui nous empêchera de murmurer à l'avenir. — Dieu est là haut, et nous, nous sommes en bas,

tout petits, sous sa main ; ne disons rien de téméraire ; que notre cœur n'aille pas vite à proférer quelque parole contre Lui. Parlons peu de Dieu, sinon pour le bénir. « Attendez un peu, dit le Seigneur, voici que je viens, et ce sera alors le moment pour chaque chose. »

Relisons les paroles du Maître :

« Je vous ai dit ces choses afin que vous n'en soyez pas scandalisés.

Ils vous chasseront des synagogues, et le temps vient que quiconque vous fera mourir croira faire une chose agréable à Dieu.

Ils vous traiteront de la sorte parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi.

Or, je vous ai dit ces choses, afin que lorsque ce temps-là sera venu, vous vous souveniez que je vous les ai dites.

Je ne vous les ai pas dites dès le commencement parce que j'étais encore avec vous ; mais maintenant je m'en vais à Celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande où je vais...

En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleu-

(1) Ce qu'il est ? regardez au-dessus de vos têtes ;
Voyez le ciel, le jour, la nuit ! — Ce que vous êtes ?
Cherchez dans votre cendrier.
Victor-Hugo. *Légende des siècles.*

rerez et vous gémirez, et le monde se réjouira : vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie...

C'est donc ainsi que vous êtes maintenant dans la tristesse ; mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie » (1).

Confiance ! confiance !

(1) Jean, XVI, 1-4 ; 20. 22.

CHAPITRE X

FIGURE DU CHRIST

CHAPITRE X

FIGURE DU CHRIST

Aux juifs qui le contredisaient et aux impies qui, de nos jours, le blasphèment, Notre-Seigneur rappelle avec bonté dans l'Évangile les trois grandes preuves de sa divinité.

C'est d'abord sa vie surnaturellement pure et sainte : « Qui de vous, demande-t-il, peut trouver en moi un seul péché (1) ?

C'est ensuite le caractère évidemment divin de sa doctrine : Puisque je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas?

C'est enfin ces innombrables miracles que la Toute-puissance de son Père unie à la sienne opère autour de lui : « C'est mon Père, dit-il, qui fait éclater ma gloire. »

On est frappé, en lisant l'Évangile, de la beauté morale et de l'étonnante élévation du caractère en Jésus-Christ.

(1) *Quis ex vobis arguet me de peccato?*

Trois choses contribuent à rendre un homme extraordinaire : la hauteur de l'intelligence, la fermeté de la volonté, ou l'exquise sensibilité du cœur.

Mais cependant cet homme extraordinaire, pour grand qu'il soit par le génie ou la sainteté reste toujours un homme. On reconnaît le fils d'Adam au cachet d'imperfection qui le caractérise. Sa vertu garde quelque chose d'inachevé.

L'intelligence a des lacunes, des points noirs, quelques naïvetés, des contradictions.

La constance devient quelquefois une aveugle obstination. Elle fléchit sous l'épreuve.

Le cœur a des faiblesses. Il cède un peu à la vanité dans le succès ; il se corrompt dans l'enivrement du triomphe ; sous la pression constante des épreuves il s'aigrit, s'irrite et verse un peu de fiel; toujours petit par quelque endroit, et montrant par certains côtés l'étoffe de chair dont il est fait.

Il est vrai, Jésus est un homme de chair et d'os : on le reconnaît à cette fatigue qui accable son corps, à ces larmes qu'il répand; comme nous, il a besoin de nourriture et de vêtements; je ne vois pas encore sur son front cette divine auréole que l'imagination des peintres y a placée.

Et pourtant, ce n'est pas un homme comme

les autres : entre lui et le plus sublime génie ou le plus grand saint, il y a une infranchissable frontière.

C'est un homme qui n'aime pas l'argent, un homme de marbre pour les louanges, indifférent aux frémissements d'enthousiasme qu'il excite, un homme que les plaisirs ne tentent même pas, un homme qui prie toujours, un homme qui se plaît dans la misère, un homme en qui les témoins de sa vie n'ont trouvé ni l'ombre d'une mauvaise passion, ni l'apparence d'une sensualité.

C'est un homme qui ne se moque pas, qui ne rit de personne, qui ne sait pas se venger... et comme il aime ardemment tous ses frères !

Il pense à Dieu toujours, à lui-même jamais. Ne le louez pas. Quand saint Pierre lui dit : « Vous êtes bon, » il lui adresse un sévère reproche

Il y a dans sa manière d'enseigner une plénitude de raison, une splendeur de bon sens qui saisit et subjugue, une tranquillité d'affirmation, un accent de pénétrante et douce autorité qui commande le respect. Son cœur ne sait que pardonner, qu'aimer et que bénir.

« J'avoue, dit Jean-Jacques, Rousseau que la majesté des Écritures m'étonne ; la sainteté de

l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là. Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! Quelle grâce touchante dans ses instructions! Quelle élévation dans ses maximes! Quelle profonde sagesse dans ses discours! Quelle présence d'esprit, quelle justesse et quelle finesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir, sans faiblesse et sans ostentation?... Quel préjugé et quel aveuglement ne faut-il pas avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu (1). »

Rien n'est à la fois divin et humain comme la miséricorde du Sauveur.

Il pardonne à la femme adultère et repentante, au puits de Jacob, il touche et guérit le cœur

(1) Jean-Jacques Rousseau. *Émile*, liv. IV.

corrompu de la Samaritaine; il tressaille, il s'émeut devant le tombeau de son ami Lazare. Il pleure sur un jeune homme, son ami, parce que ce jeune homme bon, au cœur pur, ne veut pas être son disciple. A la cène, il presse la tête de saint Jean sur sa poitrine. On l'a vu pleurer sur Jérusalem, sa patrie ingrate. sur nous-mêmes au jardin des oliviers.

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure;
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit;
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit;
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure (1).

Les saints poussant quelque vertu à l'héroïsme ont souvent fait de ces actes ou dit de ces paroles qui paraissent dépasser la mesure; en Jésus toutes les vertus sont admirablement harmonisées, nuancées, fondues en un tableau unique d'un fini, d'un éclat tempéré et tout divin.

Pas de faiblesse en lui, pas de tache. On ne peut découvrir que lucidité et profondeur dans son intelligence. Sa volonté, attachée à celle de Dieu, ne chancellera pas plus au prétoire de Pilate et sur la croix, qu'au milieu des foules enivrées qui battent des mains. Ce qu'il enseignait hier avec assurance sur les places, il le répète

(1) Victor Hugo, *les Contemplations*, III. 4.

encore aujourd'hui dans les chaînes, sans colère comme sans découragement. Nous cherchons l'homme ici, l'homme tel que nous le connaissons, et nous ne trouvons qu'un être si achevé, que lorsqu'il nous demande de l'imiter, les bras nous tombent de découragement.

Idéal de beauté, d'intelligence et de force morale, mais plus encore de miséricorde et d'amour, en sorte qu'à travers cette vie pure et sainte, sa divinité mal dissimulée rayonne et se révèle comme un foyer de lumière à travers un limpide cristal.

Ah! qu'il est beau notre Christ! et comme, à voir sa vie, il est apparent qu'il est Dieu!

Oui, de quelque faux nom que l'avenir te nomme,
Nous te saluons Dieu, car tu n'es pas un homme!
L'homme n'eût pas trouvé dans notre infirmité
Ce germe tout divin de l'immortalité,
La clarté dans la nuit, la vertu dans le vice,
Dans l'égoïsme étroit la soif du sacrifice.
Dans la lutte la paix, l'espoir dans la douleur,
Dans l'orgueil révolté l'humilité du cœur,
Dans la haine l'amour, le pardon dans l'offense,
Et dans le repentir, la seconde innocence!
Notre encens à ce prix ne saurait s'égarer,
Et j'en crois des vertus qui se font adorer! (1)

Mais surtout la doctrine du Maître dépasse toutes les proportions humaines.

(1) Lamartine.

Quand après avoir traversé les fertiles vallées et côtoyé les riantes collines du centre et du midi de la France, le pèlerin qui s'achemine vers Lourdes aperçoit pour la première fois les hauts sommets des Pyrénées, son regard étonné se méprend un instant et veut confondre avec les nuées du ciel ces taches blanchâtres qui font bande là-bas.

S'il approche, il est un instant stupéfait : ces nuages ont un énorme pied sur la terre : ce sont de gigantesques monts fiers et droits, couverts d'une neige inviolable, éternelle. Il lui faut lever la tête pour en apercevoir la cime, et se couvrir les yeux avec la main pour en contempler l'éblouissante blancheur.

Telle paraît la doctrine de Jésus-Christ à côté de l'enseignement des plus grands sages : un pic inaccessible en regard d'humbles élévations.

Platon, Aristote et les autres génies de l'antiquité avaient dit de belles et grandes choses sur Dieu et l'homme, et trouvé chacun quelque lambeau de la vérité, mais nul n'a songé à dire ce que Jésus-Christ a dit et à le dire comme il l'a dit.

Nul n'a songé à proposer nettement à l'orgueilleuse raison de l'homme des mystères qui la surpassent sans l'écraser et qui sans lui paraître

impossibles, la réduisent pourtant à son rang sous la main de Dieu.

Nul n'a révélé sur l'origine du monde et de l'homme, sur la spiritualité de l'âme, sur les anges, des choses plus surprenantes.

Nul n'avait osé dire, en face, à ses frères, qu'ils ont tous en naissant une souillure sur le front, une tache originelle.

Nul n'avait dit un Dieu fait homme, un Dieu-homme, la rançon de tous... une Eucharistie! Et qui donc a répondu comme lui à cet immense besoin d'amour, d'expiation et de pardon qui tourmente l'humanité.

Jésus va droit au cœur de l'homme; il y démêle ce qui s'y trouve de bonnes inclinations naturelles, et à chacune de ces aspirations intimes, pures et droites, qu'a toute âme au moins une fois dans la vie, il présente un objet, il ouvre un horizon.

Jamais on n'avait soulevé d'une main plus hardie, plus heureuse et plus sûre le voile qui couvre l'au-delà de la tombe et les mystères de l'éternité. Ses révélations sur le ciel nous réconfortent en même temps qu'elles ôtent à la mort une partie de ses affres. D'autre part le dogme de l'enfer, indiscutablement établi, devient le sage contrepoids de nos passions, et nous retient dans la voie du salut.

Que sa morale est belle! Désormais il nous faut aimer Dieu de tout notre cœur comme lui-même nous aime.

Puis il nous faut aimer nos frères : Mes petits enfants, dit-il, aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. — Pardonnez à vos ennemis, priez pour ceux qui vous poursuivent, faites du bien à ceux qui vous haïssent; — rendez le bien pour le mal. — Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice; — vous êtes bien heureux lorsqu'on vous maudit et lorsqu'on dit toute sorte de mal de vous à cause de moi; réjouissez-vous alors et tressaillez de joie, car je veux mettre bien comble et à pleins bords la mesure de notre récompense. »

En fait de courage moral, d'humilité, de chasteté, d'obéissance et de mortification, nul n'a tant demandé, nul n'a tant obtenu!

Non, ce n'est pas un homme, pour grand qu'il soit, qui peut trouver ces accents. Une telle doctrine est évidemment marquée au cachet d'une sagesse surnaturelle; de telles vertus sont des fleurs du ciel transplantées sur la terre. Jésus le sait, et s'appuyant sur le caractère surhumain de sa doctrine il dit : Puisque ce que je vous enseigne est évidemment la vérité, pourquoi ne croyez-vous pas en moi? Ma doc-

trine n'est pas mienne, c'est la doctrine de Dieu, mon Père. — Lui et moi, nous ne sommes qu'un.

Le XIX[e] siècle a été frappé de la force persuasive de cette preuve : « Je crois au Christ, écrivait Lamartine, parce qu'il a apporté à la terre la doctrine la plus sainte, la plus féconde et la plus divine qui ait jamais rayonné sur l'intelligence humaine. Une doctrine si céleste ne peut être le fruit de la déception et du mensonge. Le Christ l'a dit, comme le dit la raison ; les doctrines se connaissent à leur morale, comme l'arbre se connaît à ses fruits ; les fruits du christianisme sont infinis, parfaits et divins ; donc la doctrine elle-même est divine ; donc l'Auteur est un Verbe divin comme il se nommait lui-même. Voilà pourquoi je suis chrétien, voilà toute ma controverse religieuse avec moi-même (1). »

« Non, s'écrie de son côté Chateaubriand, quand la voix du monde entier s'élèverait contre Jésus-Christ, quand toutes les lumières de la philosophie se réuniraient contre ses dogmes, jamais on ne nous persuadera qu'une religion fondée sur une pareille base soit une religion humaine Celui qui a pu faire adorer une croix, celui qui

(1) Lamartine, *Voyage en Orient*, Hachette, Jouvet.

a offert pour objet de culte aux hommes l'humanité souffrante, la vertu persécutée, celui-là, nous le jurons, ne saurait être qu'un Dieu (1). »

Aux endurcis, aux aveuglés, Jésus réserve une dernière preuve qui ne leur laissera pas d'excuse.

« Si je me glorifie moi-même, dit-il, ma gloire n'est rien : celui qui me glorifie, c'est mon Père. »

Or, il l'a dit : Lui et son Père, comme Dieu, ils ne font qu'un. C'est donc Dieu qui se glorifiera lui même en Jésus-Christ et qui se manifestera à travers son humanité.

Et comment? Par les miracles.

« Si vous n'en croyez pas mes paroles, dit-il, du moins croyez-en mes œuvres ; les actions que je fais, voilà mes témoins. »

C'est qu'en effet, la nature entière semble reconnaître son Maître en Jésus et saluer en Lui le divin roi caché sous un manteau de chair.

Sur un signe de Jésus, l'eau se changeait en vin, les pains se multipliaient, les vents et la mer obéissaient, les malades recouvraient la santé et l'on voyait disparaître les infirmités.

« Êtes-vous le Messie? lui demandèrent un jour

(1) Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, IV, 3.

quelques envoyés de Jean-Baptiste? Pour toute réponse, il leur dit : Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent et les morts ressuscitent. »

Miracles si nombreux que saint Jean a pu dire : « Si j'écrivais tout ce qu'a fait Jésus, je remplirais le monde de livres. »

Aux miracles ajoutons les prophéties. « Le Christ n'est point semblable au soleil des régions tropicales qui se lève sans aurore et se couche sans crépuscule. Il est précédé par les prophéties, il est suivi par les miracles... La critique a donc beau vouloir chasser le soleil de l'univers, il lui faudra aussi combattre l'aurore et les lueurs du crépuscule (1). »

« Non seulement Jésus est venu à l'époque où le monde l'attendait, mais il a paru à la date précise fixée par les prophètes, et il a réalisé à la lettre toutes leurs prédictions, montrant ainsi qu'il était réellement l'envoyé de Dieu et qu'il fallait croire à ses affirmations, parmi lesquelles brille l'affirmation de sa divinité (2). »

D'ailleurs avec une puissance d'intuition évidemment surnaturelle, le sauveur prophétise lui-même.

(1) Tholuck, *Essai sur la crédibilité de l'histoire évangélique.*
(2) *Les Apologistes laïques,* par M. l'abbé Duplessy, p. 206.

Il prédit sa passion dans les moindres détails, il annonce le crime de Judas et le triple reniement de saint Pierre.

Il sait, et il dit, que son Évangile sera prêché dans tout le monde ; les triomphes et les persécutions de son Église sont sous ses yeux. — Plusieurs années d'avance, il décrit la prise et la ruine de Jérusalem avec une telle précision de circonstances, que les ennemis de la religion, réduits aux abois, ne savent qu'inventer pour expliquer humainement cette prodigieuse prophétie.

Ah! Seigneur, c'en est trop : les preuves de votre divinité surabondent ; pour un cœur droit il n'y a plus moyen d'y tenir ; nous en croyons enfin tant d'éclatants miracles faits au grand jour de l'histoire, devant un peuple immense, et qui ont laissé des traces si profondes, et nous nous écrions avec un illustre écrivain chrétien et français : « Si nous sommes égarés, mon Dieu, ç'a été en vous suivant ; si nous n'avons pas écouté notre raison, vos miracles en sont cause ; si nous avons adoré un homme, vous lui avez prêté votre puissance pour nous obliger à lui rendre notre culte ; nous sommes excusables, mon Dieu, d'avoir reconnu celui qui ne saurait être que Vous, si vous ne prenez vous-même le

soin de nous déclarer qu'il est un autre que vous. »

« Les Juifs, entendant le discours de Jésus, prirent des pierres, dit le saint Évangile, et voulurent le faire périr sous les coups (1). » Mais quand la mesure est comble et qu'il a tout fait pour sauver, Jésus, comme épuisé de miséricorde, passe et abandonne les malheureux.

Il disparut à leurs yeux, dit l'Évangile, et il sortit du temple.

Ainsi fait-il encore.

Devant l'obstination et l'aveuglement coupable de plusieurs, il se dérobe enfin et interrompt ses grâces. La dernière preuve qu'il donnera par delà la mort viendra trop tard pour le salut.

Pour nous, fidèlement attachés à Lui, comme à la voie, à la vérité et à la vie, veillons avec crainte pour rendre plus sûre notre vocation au ciel.

(1) *Tulurunt lapides ut jacerent in eum.*

CHAPITRE XI

LES LARMES DE JÉSUS

CHAPITRE XI

LES LARMES DE JÉSUS

Le Christ est Dieu.

Mais il est aussi un homme, et combien cette humanité doit nous être chère : par elle il a pleuré, par elle il a souffert pour nous.

Par elle il a éprouvé nos sentiments et nos passions.

Ouvrons au hasard le saint Évangite et lisons une page encore.

C'est un beau spectacle et capable de fixer notre attention que celui de Notre-Seigneur pleurant sur sa patrie. C'est bien le cœur d'un homme qui bat dans cette poitrine. Il a de ces tendresses qui ravissent; c'est un des admirables côtés de son âme. Voyez : le plus pur sentiment de patriotisme s'y exalte jusqu'aux larmes ; et ce frémissement qui court ses divins membres, en face de Jérusalem endormie dans ses vices, nous ouvre une vue sur l'exquise sensibilité de son cœur.

Il pleure sur la patrie, sur ce voile de sang et de deuil qu'il aperçoit planant et descendant sur elle, mais, derrière l'endurcissement des Juifs, hélas! il pressent le nôtre; Jérusalem est pour lui l'image d'une autre cité, également infidèle, qu'il s'est pourtant choisie! nous entendons, dans le cri qu'il pousse, l'expression de sa souffrance en présence de nos iniquités. Cette Sion de nos âmes, aveuglée, criminelle, menacée de châtiments éternels, voilà bien, semble-t-il, ce qui n'excite pas moins ses pleurs d'amour.

On ne voit pas que Notre-Seigneur ait pleuré souvent. Il ne convenait pas que cette grande et sereine intelligence, quoique servie par un organisme délicat, se laissât ordinairement dominer par l'émotion; le caractère de cette bonté devait être en effet relevé de dignité et de force. Mais par crainte de paraître étranger à quelqu'une de nos innocentes faiblesses, il s'est plu à laisser échapper son cœur en plusieurs rencontres. Il a pleuré *nos larmes* comme il a enduré nos besoins et partagé nos ennuis; des vagissements de la crèche aux derniers soupirs de la Croix, sa vie a offert un bel exemple de condescendance et de compassion.

Que s'il pleure comme nous, c'est aussi sur nous. Cela va jusque-là; nous remuons en lui

quelque chose à l'intime de l'âme ; cette forte nature, surélevée par l'union personnelle avec Dieu, se laisse ébranler par notre pensée ; il ne sait pas se défendre d'une victorieuse émotion que nous lui donnons, et c'est à peine si nous reconnaissons le Jésus Dieu fort, d'Isaïe, dans l'abandon de ces miséricordieuses larmes. Nous lui sommes donc à tel point sympathiques qu'il *s'oublie ainsi* avec nous ;... il s'oublie, non ! non! ne le croyons pas, revenons sur ce mot. Ce qu'il en fait, c'est à dessein : il suit des hauteurs de son divin entendement les progrès de ce frémissement qui gagne son être, et il y souscrit avec ce puissant amour de la volonté, qui, bien loin d'étouffer l'autre, le sensible, ou de lui nuire, en est au contraire, chez Notre-Seigneur et chez ses enfants, l'incorruptible gardien.

Chez lui l'amour, ce n'est pas instinct ni pourtant calcul. L'émotion vient de source, mais elle ne prévient pas l'attention. Les passions existent là, dans ce cœur, vives et jaillissantes, comme dans un autre, mais parce qu'il n'a point péché en Adam, il se fait un bel accord de la volonte éclairée et des sens. C'est bien le triomphe du mystère. Cette harmonie s'explique mal parce qu'elle est un exemple unique, nous présentant dans un merveilleux faisceau ce triple amour du Dieu,

du penseur et de l'être sensible, dont nous sommes également l'objet.

Qu'il est doux ! mais qu'il est vainqueur ! Dites comme ces larmes inquiètent nos paupières et en appellent d'autres. Oh ! nous, chrétiens, que le scepticisme a effleurés, ou qui, fermes dans notre foi, mais au cœur asséché peut-être par la vie, avons perdu le secret de l'onction et des larmes, ne nous résignons pas ! Sans doute notre salut n'est pas en jeu ici ; pourtant, que de douces et saintes choses nous ne comprendrons pas. — Nous servirons le Maître : nous n'aurons pas connu l'Ami.

Soit qu'il s'attendrisse sur un jeune homme au cœur pur, soit qu'il ait un frémissement en pensant à son ami Lazare, ou que Jérusalem lui donne un transport de tendresse, ou qu'enfin, pour nos crimes, dans l'heure de sa suprême agonie, il sue le sang comme s'il n'avait plus assez de larmes, ne sentirons-nous rien ? ne nous départirons-nous pas de cette réserve ? O larmes de Jésus, que vous êtes éloquentes ! et qui donc pourrait échapper à votre charme ? Quels rochers n'useriez-vous pas peu à peu ? Ah ! nous nous rangeons volontiers parmi les vaincus de votre amour.

Ce n'est donc pas seulement la Jérusalem de la terre que Jésus déplore. Si nous en croyons

les Pères et notamment saint Grégoire, il a en vue l'endurcissement des pécheurs et le nôtre. Le même sentiment qui plus tard, au Calvaire, lui fera crier sa soif, soif des âmes, l'agite et le trouble en ce moment.

Il pressent que la rédemption, pourtant si large et universelle, ne profitera pas à tous; qu'un grand nombre d'appelés ne seront point élus, qu'ils auront des yeux et ne verront point, des oreilles et n'entendront pas.

Oh! qu'il voudrait, ce pélican d'amour, couver le monde sous les ailes étendues de sa Croix et le nourrir de son sang! Mais non : ces pécheurs ne le voudront point. Leur liberté que Jésus ne veut pas violer deviendra l'obstinée barrière, et tous ses efforts échoueront devant leur ingratitude.

On ne va pas à l'endurcissement du cœur d'une seule étape, et il y a une certaine route entre les premières négligences et l'aveuglement fatal. On tombe d'abord dans ce premier degré d'insensibilité spirituelle qui s'appelle la *tiédeur*. Trois avenues y conduisent avec une pente raide où la course se précipite. C'est d'abord la multiplicité des soucis temporels; on s'intéresse au monde; on se passionne pour des riens. Chaque jour amène de nouvelles préoccu-

pations et l'on vit dans une sorte de rêve. C'est un des caractères du temps que cette agitation qui fait à Dieu une place de jour en jour plus effacée. Le manque de recueillement est la suite nécessaire; après qu'on s'est accoutumé à cette vie factice et à cette atmosphère surchauffée, quand on ne sait plus vivre qu'en dehors de soi-même et dans le tourbillon, il est bien difficile de rentrer dans la maison de son cœur, celle où Dieu parle! Elle est devenue comme un pays froid, inconnu et désert. Ces âmes vaines ont horreur de se mettre en face d'elles-mêmes, de leur conscience. Elles ont peur en se regardant, comme si un vide affreux apparaissait béant sous leurs pieds, d'où se dégageraient un ennui mortel et des terreurs, et vite elles se rejettent à nouveau dans l'oubli d'elles-mêmes et de Dieu.

Ne parlez pas d'examen de conscience, de silence, de recueillement à ces pauvres âmes. Ce qui achève leur perte. c'est qu'elles négligent la prière.

La lumière par laquelle nous nous connaissons vient de Dieu seul, car c'est une des plus grandes tristesses de notre état en ce monde, dit le catéchisme du Concile, que nous ignorons notre propre misère. Il faut une projection d'en

haut sur notre âme pour en mettre à nu les laideurs.

Mais cette lumière de la grâce actuelle, si nécessaire et sans laquelle on ne peut rien — que faire dans les ténèbres? — cette lumière se demande, et comment?... par la prière.

Or cette âme ne prie plus ou elle prie mal.

Beaucoup s'arrêtent ici dans la voie du péché, et, incapables de grandes fautes comme ils le sont de grandes vertus, languissent dans cette somnolence spirituelle.

Cependant l'aveuglement de la tiédeur pousse un grand nombre d'âmes à descendre plus bas encore, jusqu'à l'endurcissement dans le péché mortel.

Oh! alors, malheur! Quand on n'écoute plus que ses passions, qu'on ne prête plus l'oreille à la voix de Dieu, et qu'on n'a plus de goût que pour le monde, Dieu se retire, et se voyant méprisé, il abandonne l'homme à sa frénésie.

Cela s'est fait peu à peu. — L'eau devient de la neige, dit l'Écriture, la neige devient de la glace, et la glace se change dans le cristal le plus dur.

Le cœur endurci est sans honte efficace dans les choses déshonnêtes, sans crainte dans les vrais périls, sans prudence dans les choses divines; il oublie le passé, il néglige le présent, il

est insouciant de l'avenir. C'est par suite de cet aveuglement extrême que le monde s'est rempli de tant de fausses maximes et de faux principes qui font la perte des âmes : corruption de jugement qui excite la colère de Dieu. Malheur à vous, dit-il, qui appelez bien le mal, et mal le bien, qui dites doux ce qui est amer et trouvez de l'amertume dans les vraies douceurs.

Il viendra donc un jour où ce grand monde coupable, corrupteur et corrompu sera entouré de ses ennemis les démons, qui feront fête. De sa splendeur et de son faux éclat il ne restera plus pierre sur pierre, et nous chantons aux offices funèbres que ce sera en vérité un jour terrible que celui-là, où, d'après le témoignage de David et de la Sibylle, le siècle sera réduit en poudre.

La perdition de l'âme obstinée ne se fera pas si longtemps attendre ; ils viendront tôt pour elle, les tristes jours, — *Venient dies*, — les jours des désillusions et des larmes, où la main de Dieu s'appesantira, écrasante, où la mort mettra entre l'âme et le salut ce grand chaos dont parlait Abraham au mauvais riche ; où après une longue série de crimes, l'impénitence finale consommera ce péché pour lequel, dit Notre-Seigneur, il n'est pas de rémission.

C'est alors que le Sauveur méconnu, s'armant d'un fouet vengeur, chassera de son royaume et de la maison de son Père ces endurcis qui ont trafiqué de son amour, et fait litière de ses souffrances. Ils ouvriront les yeux alors, ils verront celui qu'ils ont transpercé par leurs crimes, ils le reconnaîtront à ses plaies, d'où partiront des éclairs vengeurs. O misère! ô douloureuse surprise! ô remords trop tardif qui deviendra le principal bourreau!

Mais il y a, grâce à Dieu, une Jérusalem qui écoute; celle-là a recueilli vos paroles, ô Maître! elle en conserve le dépôt et se tient assemblée sous votre aimante égide. Ses enfants vous connaissent comme aussi vous les connaissez. C'est votre chaste et sainte épouse, l'Église. C'est la bien-aimée de votre âme, la toute belle de vos Écritures!... Vous parlez, et, silencieuse, enivrée, elle écoute... Elle écoute, et des œuvres nombreuses, divines, opérées par les mains de cette femme forte, traduisent vos discours et les font sentir à chacun.

Qu'elle est belle, cette Église écoutante!.. Mille et mille sont nés d'elle et ont bien appris d'elle à vous aimer.

Considérez cette Jérusalem de la terre, héritière, au pied de la lettre, des destinées de l'an-

cienne : tout ce qu'elle a de fils obéissants et généreux, et ils sont innombrables, se pressent autour du Christ adoré et béni.

Ah ! mille docteurs de mensonge pourront nous répéter leurs sophismes ; ils pourront, ces faux prophètes, essayer de séduire nos cœurs ; notre esprit est à vous comme toute notre âme, ô Jésus ! n'avez-vous pas les paroles de la vie éternelle ?... Il ne fait bon qu'à votre école, et si nous la quittons, la vie devient pour nous un abîme insondable, un mystère sans nom !

Vous voulez bien nous recueillir, nous réchauffer et nous garder, tout humbles, à l'ombre de vos ailes, sous ces ailes où l'on est mieux qu'au Thabor, près de ce cœur dont la généreuse contagion nous ravit, nous enflamme et nous fait tout accepter, tout aimer. — Ah ! si vous veniez un jour à vous éloigner de nous, ô notre Vie ! si quelque habitude coupable nous séparait de vous, dès le matin, nous prendrions notre essor, et nous volerions ; les vents nous porteraient ; nous emprunterions les ailes de la colombe pour aller à vous et retrouver votre cœur. C'est la demeure que nous avons choisie sur la terre, c'est là aussi que nous aspirons à nous reposer après les années d'exil.

CHAPITRE XII

DEVANT UN CRUCIFIX

CHAPITRE XII

DEVANT UN CRUCIFIX

Notre Dieu ! notre ami !

Mais il est surtout notre Sauveur. Agenouillés devant un Christ, abîmés dans le grand souvenir, suivons, une fois de plus, avec Lui, la voie royale du Calvaire.

Quand Notre-Seigneur fut sorti de la salle où il avait institué le Très Saint Sacrement de l'Eucharistie, il s'en alla avec ses apôtres hors de Jérusalem, dans le jardin de Gethsémani. Là, prenant avec lui trois compagnons choisis : Pierre, Jacques et Jean, il s'avança plus loin sous les oliviers, dans la partie obscure du jardin. Jamais ses disciples ne l'avaient vu si triste que ce soir-là ; l'effroi, l'abattement, une sorte de stupeur avait saisi son esprit. Il arrêta ses compagnons en disant : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ; demeurez, veillez et priez. » Et seul, s'avançant à la distance d'un jet de pierre, il entra dans une grotte obscure.

Avec le sentiment d'une tendre compassion, avec une profonde douleur, joignons-nous donc à lui dans cette grotte où il agonise.

« Le temps (1) étant arrivé auquel il devait paraître comme criminel, Dieu commence à lui faire sentir le poids des péchés, par la peine qu'il se fait lui-même. Durant tout le cours de sa vie, il parle de sa passion avec joie, il désire continuellement cette heure dernière ; c'est ce qu'il appelle son heure par excellence, comme celle qui est la fin de sa mission, et qu'il attend par conséquent avec plus d'ardeur. Mais il ne faut pas, chrétiens, que son esprit soit toujours tranquille : c'est une secrète dispensation de la Providence divine, qu'il aille à la mort avec tremblement ; parce qu'il y doit aller comme un criminel ; parce qu'il doit s'affliger, se troubler lui-même. C'est pourquoi, sentant approcher ce temps ; « Maintenant, dit-il, mon âme est « troublée ; » c'est-à-dire, jusqu'à cette heure, elle n'avait encore senti aucun trouble ; maintenant que je dois paraître comme criminel, il est temps qu'elle soit troublée. Aussi est-il troublé sans mesure par quatre passions différentes : par l'ennui, par la crainte, par la tristesse et par

(1) Bossuet, Sermon sur la Passion.

la langueur : *Cœpit tædere, et pavere, et contristari et mœstus esse.*

« L'ennui jette l'âme dans un certain chagrin qui fait que la vie est insupportable, et que tous les moments en sont à charge ; la crainte ébranle l'âme jusqu'aux fondements, par l'image de mille tourments qui la menacent ; la tristesse la couvre d'un nuage épais qui fait que tout lui semble une mort ; et enfin, cette langueur, cette défaillance, c'est une espèce d'accablement, et comme un abattement de toutes les forces.

« Voilà l'état du Sauveur des âmes, allant au jardin des Olives, tel qu'il est représenté dans son Évangile.

« La honte, en premier lieu, vient couvrir sa face ; la honte l'abat contre terre ; mais ce qui est le plus remarquable, la honte le rend tremblant devant son Père ; il ne lui parle plus avec cette douce familiarité, avec cette confiance d'un Fils unique qui s'assure sur la bonté de son Père : « Père, Père, s'il est possible ! » et qu'y a t-il d'impossible à Dieu ? *Si possibile est.* Eh bien ! Père, tout vous est possible, si vous voulez. Si vous voulez ! et peut-il ne pas vouloir ce que lui demande un Fils si chéri ? Toutefois, écoutez la suite : « Détournez de moi ce calice ; et toutefois faites, mon Père, non ma volonté, mais la vôtre.

« O Jésus, ô Jésus, est-ce là le langage d'un Fils bien-aimé? et vous disiez autrefois si assurément : « Mon Père, tout ce qui est à vous est à moi, « tout ce qui est à moi est à vous ; » et lorsque vous priiez autrefois, vous commenciez par l'action de grâces : « O Père, je vous remercie de ce que « vous m'avez écouté, et je le savais bien que votre « bonté paternelle m'écoute toujours. »

« Pourquoi parlez-vous d'une autre manière ? pourquoi entends-je ces tristes paroles : « Non « ma volonté, mais la vôtre » ? Depuis quand cette opposition entre la volonté du Père et du Fils ?

« Ne voyez-vous pas qu'il parle en tremblant, comme chargé des péchés des hommes ? La honte des crimes dont il est couvert combat cette liberté filiale. Quelle gêne ! quelle contrainte a ce Fils unique! *Factus in agonia prolixius orabat* : « Étant en agonie, il priait longtemps. » Autrefois un mot suffisait pour être assuré de tout emporter. Il disait en un mot : « Père, je le « veux ! » *Volo, Pater*. Il a été un temps qu'il pouvait hardiment parler de la sorte ; maintenant que le Fils unique est couvert et enveloppé sous le pécheur, il n'ose plus en user si librement : il prie, et il prie avec tremblement ; il prie, et priant longtemps, il boit tout seul, à longs traits, toute la honte d'un long refus. Taisez-vous,

taisez-vous, caution des pécheurs ; il n'y a plus que la mort pour vous ! »

La première humiliation que Jésus eut à subir fut la trahison de Judas et l'abandon de ses disciples. Car dans cette soirée terrible du jeudi au vendredi saint, on vit tout à coup, dans le jardin des Oliviers, des flambeaux briller entre les arbres et des ombres se glisser vers l'endroit où était Jésus. C'était une troupe de soldats qui sur la dénonciation de Judas venaient arrêter le Sauveur; le traître les conduisait lui-même, car il s'était engagé à le leur livrer pour trente deniers.

Lorsqu'il fut arrivé devant Notre-Seigneur il s'approcha et lui dit : « Maître, je vous salue, » et en même temps il l'embrassa. Jésus, qui lisait dans son âme, se contenta de lui adresser ces paroles : « Mon ami, est-ce pour cela que tu es venu ici? Livrer le Fils de l'homme pour un baiser!

En même temps que Jésus dit ce mot : *Mon ami*, il sentit son cœur se remplir d'amertume; c'était le commencement des affronts.

L'instant d'après, un à un, comme des hommes peureux et ingrats, tous les apôtres s'enfuirent, et Jésus resta seul au milieu des légionnaires, des officiers du sanhédrin, et des gardes du temple.

O Jésus, comme votre cœur sensible dut saigner à cette heure, quand vos amis s'enfuirent et vous abandonnèrent sans consolation et sans secours!

Hélas! si nous avions été là, peut-être que nous aussi, malheureux, nous nous serions enfuis, vous laissant à votre misère et à votre passion, car il nous est arrivé plusieurs fois de rougir de vous et des commandements de votre Église, et d'abandonner votre service quand il nous semblait difficile. Du moins, nous vous faisons amende honorable et nous vous demandons pardon en ce moment.

Ce n'était que le commencement des maux.

On le traîne devant l'assemblée des princes des prêtres et des docteurs de la loi, c'est-à-dire de ses ennemis déclarés. Ces fourbes, en voyant le Sauveur multiplier les miracles, n'avaient jamais osé en contester l'évidence, mais rien n'avait pu fléchir la dureté de leur cœur ; furieux et jaloux du succès de sa doctrine, de sa bonté et de sa puissance, ils lui vouèrent une haine sans pardon, une haine à mort. Bien des fois, sans y réussir, ils avaient tenté de l'emprisonner. — Et maintenant, le voilà entre leurs mains! c'est l'heure où Satan reçoit le pouvoir de persécuter cruellement !

On courut prévenir les Sanhédrites, et tous, éveillés par la haine, se réunirent en conseil privé pour juger le Galiléen au milieu de la nuit.

Ce ne fut pas un jugement ; ce fut un réquisitoire continuel, une cohue, un orage d'injures et d'odieuses accusations, sans qu'il s'élevât une seule voix pour le défendre.

Lui, l'innocent, il était là, debout au milieu d'eux, sans fiel, sans colère, triste mais non pas abattu, plein de dignité, de simplicité et de grandeur jusque sous les chaînes, et, au milieu de ce torrent d'injures, patient comme un agneau devant celui qui le tond.

On en avait tant dit contre lui durant ces dernières années. On l'avait appelé gourmand, buveur de vin, fou, séducteur du peuple, ambitieux, possédé du démon. Tous les mensonges avaient été jetés sur sa tête innocente, et le désir de nous sauver lui fit tout accepter. On ne fait pas le bien sans qu'il en coûte; il faut se tenir prêt à essuyer les accusations du démon et tout le feu de la calomnie.

Mais, dans cette dernière nuit de sa vie, oh! ce fut véritablement affreux ! aucune trêve à ses douleurs, pas un ami pour le consoler, pas un moment de calme pour se recueillir : c'était un feu roulant de questions insolentes et d'injures.

Vous étiez là, ô Jésus, comme une brebis que l'on maltraite en la menant à la boucherie!

On vous mène de là chez Pilate, les mains couvertes des mêmes chaînes qu'un scélérat ou un conspirateur, et le lâche gouverneur, tremblant pour sa dignité et craignant de se compromettre auprès de l'Empereur, n'ose déclarer votre innocence, qu'il reconnaît pourtant.

On vous traîne alors chez Hérode, cet être abject, ce jouisseur, et toute sa cour se raille de vous ; ils vous revêtent de la robe blanche dont on habillait les fous. Hélas! vous n'avez pas épuisé la coupe des affronts et des hontes ; la brutalité des soldats vous entraîne ; votre figure devient le crachoir de ces malheureux, et pendant toute la nuit, ô Dieu, ô mon Maître, ô Vous qui nous jugerez tous un jour, ils se jouent horriblement de votre auguste Personne.

Puis le jour vient, et l'on va mettre aux voix votre sort.

Le peuple, la foule immense, ce même peuple qui le jour des rameaux, quand vous entriez dans Jérusalem, jetait les palmes et les roses sous vos pas triomphants, en chantant : « Gloire à Dieu! » le voilà bien maintenant, tel qu'il est, inconstant. égaré ; hier enthousiaste, aujourd'hui furieux comme une mer houleuse et déchaînée !

On lui demande ce qu'il faut faire de vous, et poussé par les meneurs il s'écrie : « Qu'on le mette en croix ! Otez-le ! Qu'on le crucifie ! »

— Qu'aimez-vous mieux de lui ou de l'assassin Barabbas ? demande Pilate.

— Nous aimons mieux Barabbas. Qu'on crucifie Jésus ! Enlevez-le !

Et ils criaient tous ensemble, montrant le poing, brandissant des bâtons, agitant la tête, jetant des clameurs incohérentes, au milieu desquelles on ne distinguait que des outrages et des cris de mort.

C'est par tous ces outrages que le Christ a voulu expier nos péchés, en particulier notre orgueil.

Hélas ! nous ne pouvons pas souffrir qu'on parle mal de nous. Si une âme à qui nous avons fait du bien nous trahit, nous ne savons plus pardonner, heureux de faire sentir notre colère, et nous ne nous gênons pas pour déverser d'amers et violents reproches ; nous ne reculons pas devant les plus sévères représailles.

Même les meilleurs, combien nous sommes peu généreux et peu patients ! Nous voilà bien loin de l'admirable miséricorde de Jésus-Christ ! Que Jésus nous pardonne, qu'il touche nos cœurs, qu'il nous rende bons comme lui, afin que nous soyons ses vrais disciples !

Et voici la seconde partie de la passion.

Notre-Seigneur ne sera plus seulement humilié et maltraité; il va être cruellement éprouvé dans son corps et condamné aux plus rudes tourments.

Pourquoi cela? C'est que Dieu son Père le veut ainsi.

Nous avons péché, nous avons offensé Dieu sans cesse, nous avons violé à chaque instant ses commandements et ceux de son Eglise : nous avons entassé les iniquités sur les iniquités. Eh bien ! il faut que Notre-Seigneur, s'il veut nous sauver, paye entièrement notre dette, qu'il soit châtié pour nous tous, qu'il expie nos crimes.

Il me semble que je le vois, ce divin Sauveur, au moment où Pilate le condamne à être battu de verges.

Ah ! sans aucun doute, il souffre affreusement sous les déchirures de ces lanières de cuir armées de grains de plomb. Sur son dos mis à nu se forment de longues traces violacées et bleuâtres.

Son sang ruisselle.

Des bandes de chair meurtrie s'arrachent et se détachent.

Il se tord sous les coups comme un misérable ver de terre.

Et quand les bourreaux sont las, Pilate montre

le martyr au peuple du haut d'une arcade, en criant : « Voilà l'homme ! » Et tout ce peuple, fermé au sentiment de la pitié, charge le Christ de malédictions.

N'est-il pas le bouc émissaire figuré dans l'ancienne loi ?

Cependant, Pilate prétendait sauver Jésus; s'il l'avait réduit à cet état, c'était afin d'exciter la compassion du peuple.

Il était troublé. Les paroles de l'accusé : « Je suis roi, vous l'avez dit, mais mon royaume n'est pas de ce monde, » inquiétaient le Romain. Un avertissement de sa femme le bouleversait davantage. Le songe dont elle lui faisait part n'était pas pour calmer sa conscience.

Au fond, il estime cet homme, mais il se sent entraîné par le peuple.

Peur de *se compromettre* en sauvant Jésus-Christ.

Lâcheté, respect humain.

Il croit se disculper du sang du juste, en se lavant les mains.

Pilate, c'est peine inutile, ce sang restera éternellement sur tes mains !

Oh ! le respect humain ! trahir Jésus-Christ ! rougir de son Église parce qu'elle est comme une veuve désolée, honnie et méprisée de tous ! Ne

pas pratiquer parce qu'un petit nombre pratique! Délaisser Jésus-Christ parce que tout le monde l'abandonne! Quelle indignité!...

Heureusement, tous ne l'abandonnent pas. Sa mère et quelques saintes femmes l'accompagnent. Leur cœur est bien pris ! Elles partagent ses affronts. Seules elles baiseront le pied de la croix dans l'abandon général. Magdeleine, Suzanne, la mère des enfants de Zébédée, quels noms historiques ! Ah ! vous avez été à l'affront, vous serez à l'honneur !

Cependant, c'en est fait, Pilate a livré l'innocente victime aux Juifs pour qu'ils la crucifient. On fabrique une longue et lourde croix, et Jésus lui-même devra la traîner jusqu'au lieu du supplice.

Elle est si pesante, et il est si fatigué, si épuisé par les mauvais traitements, qu'à peine il peut la soutenir. On contraint Simon de Cyrène à lui venir en aide. J'aurais bien voulu être cet homme, ô Jésus !

Las ! pendant qu'il traîne ainsi sa croix sur le chemin du Calvaire, ce n'est pas seulement ce lourd fardeau qui l'accable, ce sont nos péchés. Toutes les lâchetés et toutes les hontes sont amoncelées sur lui (1). « Voyons, y a-t-il encore

(1) *Iniquitates nostras ipse portavit.*

quelque crime dont Jésus ne soit point chargé? Qu'on l'apporte et qu'on le jette sur lui ; pendant qu'il va au supplice, il ne faut pas qu'aucun lui échappe. Ah ! tout y est, la charge est complète. Approchons-nous, chrétiens, et pendant que nos continuelles désobéissances, nos passions, nos ingratitudes traînent Jésus-Christ au supplice et sont entassées sur ses épaules, que chacun de nous vienne reconnaître la part qu'il a dans ce fardeau. »

Il arrive enfin sur le Calvaire, après plusieurs chutes dans le chemin, et le voilà, debout auprès de la croix qui l'attend. Il la regarde et frémit ; son cœur s'épouvante et tout son corps frissonne. Mais son amour pour nous lui fait répéter avec courage : « Que votre volonté soit faite, ô mon Père, et non la mienne ! » Il s'approche donc sans murmurer du gibet. Et pourtant sa poitrine bat, ses genoux se dérobent sous lui, mais il doit, il veut mourir, il s'agenouille humblement sur la terre, lève un instant les yeux et les mains vers le ciel et s'étend sur ce lit de mort. Puis, dit sainte Brigitte, lui-même présente son bras droit, ouvre sa main droite et attend que le fer cruel fasse son sanglant office.

Le bras sacré est attaché et maintenu au moyen de cordes, et l'un des exécuteurs place

le clou dans le creux de la main, mais vers la partie la plus rapprochée du poignet pour que les chairs ne déchirent pas sous le poids du corps.

L'exécuteur frappe le premier coup. Jésus jette un cri qui va se perdre dans le cœur de la très sainte Vierge. Le sang coule, et cette vue inspirant une sorte de fureur au bourreau, il redouble d'efforts, et sous les coups du marteau la pointe traverse les chairs, les os et le bois.

Main miséricordieuse et créatrice de mon Jésus, qui vous a réduite à cet état ? main adorée, je vous baise avec amour.

Cependant, les cruels attachent à la main gauche une autre corde, et tirant sur le bras gauche de la victime, ils forcent cette main malheureuse à atteindre l'endroit désigné. Le marteau retentit encore, le sang jaillit, un gémissement se fait entendre ; puis le silence.

De la même façon les bourreaux fixent les pieds du Sauveur à la croix ensanglantée.

Et maintenant la victime est sur l'autel. On la dresse dans l'air afin que tout le peuple la voie, qu'il puisse s'en amuser et lui lancer des injures. Dans toute cette foule qu'il domine du haut de la croix, Jésus n'aperçoit que des figures haineuses et des regards cruels. Les docteurs

juifs se moquent de lui ; les soldats l'insultent ; un des voleurs crucifiés à ses côtés se raille aussi de lui.

Pendu sur ses mains ensanglantées, la gorge brûlante, le front fiévreux, la poitrine agitée de soubresauts spasmodiques, les entrailles pantelantes, les os du corps perçant la peau, Jésus, tirant avec peine une respiration qui n'est plus qu'un râle, trouve pourtant la force de nous donner Marie pour mère et de nous pardonner encore : « Mon Père, dit-il, pardonnez-leur ; ils ne savent pas ce qu'ils font ! »

Puis, quand il a assez souffert, quand la mesure des châtiments est à son comble et que nos fautes sont assez expiées, il réunit ses dernières forces dans ce grand cri :

« Tout est fini ! » Et après cette parole, il incline la tête et meurt.

L'Évangile raconte que la foule étonnée par les prodiges qui accompagnèrent la mort de l'Homme-Dieu, eut regret de son crime et qu'un grand nombre redescendirent à Jérusalem en se frappant la poitrine. Le chef des soldats lui-même, touché jusqu'au fond de l'âme, ne cachait plus ses impressions et disait : « Cet homme-là était vraiment le Fils de Dieu. »

Souvenons-nous du vendredi saint et du

Calvaire, et n'oublions jamais ce que notre salut a coûté de souffrances à l'Homme-Dieu.

Et si, par une vie désormais chrétienne et pénitente, nous nous efforçons de racheter les fautes du passé, nous mériterons un jour, comme le bon larron, d'entendre à notre lit de mort cette consolante parole du Sauveur au bon voleur converti sur la croix :

« Aujourd'hui, vous serez avec moi dans le Paradis (1). »

(1) *Hodie mecum eris in Paradiso.*

CHAPITRE XIII

SUR LA PASSION

CHAPITRE XIII

SUR LA PASSION

Le Christ ne finit pas. En dehors de sa vie glorieuse, il survit dans les cœurs fidèles, dans la société, dans son Église.

Là, sa passion continue toujours. Sa cause se plaide. — On épie encore le Christ dans ses discours et dans ses actes; on monte contre lui mille cabales, on profite de ses traîtres; on le saisit encore dans le silence des nuits eucharistiques; un appareil de justice dissimule mal d'injustes procès contre lui; la foule est engagée à le honnir.

Anne, cupide et rusé, Caïphe, ouvertement matérialiste, le traduisent à leur barre.

Le manteau rouge du ridicule, la robe blanche de l'insensé, le roseau du faible d'esprit, la couronne d'épines des sarcasmes et la flagellation des outrages n'ont pas tellement cessé.

Au reste, des revirements se font autour de son nom par suite du caractère versatile du

peuple. Il a ses hosannah, et parfois on crie : Otez-le !

Il en est qui haïssent.

Les ennemis déclarés de Jésus le saisissent et le traînent avec des coups, tandis qu'il garde un humble et beau maintien.

Ils le jugent contre le bon droit, aveuglés par une haine cruelle ; cet innocent agneau ne répond que par le silence aux injustes traitements et aux propos impies. — La sanction d'une criminelle condamnation est demandée à Pilate ; Hérode rit ; le gouverneur, craignant pour sa place et sa vie, signe un décret de mort.

Plus que le rire d'Hérode, plus que la lâcheté de Pilate, la haine des Juifs apparaît dans cette condamnation.

Ils l'ont décidée, poursuivie, et ils la tiennent enfin, joyeux. — Pourquoi ? — Parce que Jésus-Christ est leur vivante condamnation. — Mais comme depuis le glorieux mystère de sa résurrection, Jésus-Christ continue d'être le vivant anathème du péché, on n'est pas étonné de rencontrer mille héritiers de la haine des Juifs. — Tous ceux qui aiment les ténèbres haïssent naturellement la lumière.

Oui, il y a des âmes qui n'ont pas hésité à prendre rang parmi les ennemis de Notre-

Seigneur. Et pourtant il avait été bon pour elles ; un jour, elles s'étaient agenouillées tremblantes d'une secrète et divine émotion à la table sainte. O Jésus ! qui dira l'endurcissement progressif de ces âmes ? qui marquera les étapes d'une descente qui devient une chute où s'abîment la tendre piété, l'amour de Dieu, la foi même?

Ah ! l'on comprend un peu l'irréflexion, la légèreté, mais de haïr Jésus après qu'on l'a aimé un jour, et reçu et dit qu'on serait sien, malheur ! car si nous méprisons ce Sauveur, quel sauveur nous reste, et quelle autre hostie pour nos péchés ! si nous foulons aux pieds le Fils de Dieu, si nous tournons en dérision le sang qu'il a versé, ce sang qui fait notre salut ; si, après avoir perdu l'état de grâce, nous étouffons la voix et les reproches du Saint-Esprit, que nous restera-t-il donc, sinon quelque terrible attente de jugement, et cette vengeance du feu, dont parle l'Apôtre, qui consommera un jour les ennemis du Sauveur ?

A côté de la haine, dans la Passion de Notre-Seigneur, on rencontre l'indifférence. Pilate sait bien que Jésus est innocent, et s'il ne lui en coûte rien, il consent à le délivrer. Mais au fond

la vie du Juste n'a pour lui qu'un intérêt secondaire. Le soin de sa fortune, le souci de ses intérêts, de ses plaisirs, sont d'une autre importance. Ce Pilate est un égoïste, c'est une nature molle et sans ressort. S'il demande un instant : Qu'est-ce que la vérité ? c'est pour détourner aussitôt la tête, sans souci de la réponse. Sa femme est plus inquiète ; c'est qu'elle est plus sensible, et peut-être secrètement n'est-elle pas éloignée d aimer Notre-Seigneur. On dit qu'elle se convertit et qu'elle devint une sainte. Mais dans le moment, je ne crois pas qu'elle ait fait son devoir, car il ne suffisait pas d'envoyer un mot au gouverneur ; il fallait y courir, se jeter devant l'innocent, supplier pour sa grâce et mourir pour lui et avec lui, s'il l'eût fallu.

Mais Proculla n'était pas encore une âme aimante, et le premier élan de crainte et de pitié passé, elle se résigna à laisser faire, inquiète.

Il y a d'autres Proculla, d'innombrables. Les Pilate ont une postérité qui s'est multipliée à l'infini.

Et pendant que l'éternelle procession de Jésus-Christ portant sa croix poursuit sa route à travers les âges, appelant des disciples qui se renoncent et qui le suivent, le monde, le monde indifférent, mou, moqueur, le monde, dont

Jésus n'est pas, pour lequel il ne prie pas et qu'il hait enfin, parce qu'il n'est ni froid ni chaud, tourne le dos et vole à ses plaisirs.

Là, dans cette indifférence, est le vrai, le seul redoutable danger. Ah! nous ne craignons peut-être pas d'avoir jamais la haine de Dieu. Trop de traditions et notre cœur nous en gardent, mais ce qui est à craindre, c'est cette inertie pour Jésus, cette apathie du cœur, cette volonté de glace!

Au contact de la vie, de ses découragements, de ses désillusions ou de ses dissipations folles, plusieurs peut-être sentiront leur foi s'affaiblir. Jésus n'aura donc plus qu'une rare pensée; on lui mesurera donc l'attention, le dévouement; on lui fera sa part, petite, seulement le nécessaire; on calculera l'aumône de charité qu'on lui donne, et pendant que d'une main parcimonieuse on lui présentera encore un peu de foi, le cœur, demeuré froid, fera ses restrictions, réservant quelque indépendance.

Oh! cette indifférence fait mal à Notre-Seigneur; elle le mine et le tue presque aussi efficacement que la haine : « Vous qui passez, dit-il, voyez s'il est une douleur semblable à la mienne! j'ai appelé, et il ne s'est trouvé personne pour consoler mon cœur. »

Mais à côté des ennemis qui ricanent et des âmes indifférentes qui restent froides, il y avait, il y a encore la sainte phalange des âmes d'élite.

Jésus ne va pas seul à sa passion. Il a, jusque dans la montée du Calvaire, de fidèles amies. Connaissez la sûreté de leur affection à leur présence en une telle rencontre ; c'étaient Marie, mère de Jésus, Marie Cléophas et la Madeleine ; plusieurs se joignirent à elles.

Mais une devait d'abord grandement consoler Jésus. Au moment où le cortège, après avoir quitté la rue d'Ephraïm, s'engageait dans une voie abrupte aboutissant à la porte Judiciaire, on passa devant la maison d'une femme amie de Jésus, que la tradition nous dit s'être appelée Séraphia. Derrière le voile qui clôturait sa fenêtre, depuis un temps, elle écoutait anxieuse, suspendue, les lointaines clameurs qui descendaient d'Acron. — A genoux, sans doute, et demi-morte d'amour ardent pour son divin Maître, et d'un supplice pareil au sien, elle attendait. — Le temps lui paraissait des siècles. — Mais enfin, quand le cortège s'approche, quand les hurlements deviennent plus distincts, quand un murmure semblable à celui de la houle qui monte emplit la rue, et que, plus de

doute, il va passer là, devant ce seuil, elle n'y tient plus; brusquement elle a ouvert la porte; d'un bond elle est vers lui, pousse les gardes avant la réflexion, et sous mille injures, sans plus souci de retenue dans ce moment suprême de crucifiement et d'union, sa main fiévreuse arrache son propre voile; puis, avec une vivacité féminine tempérée d'un respect et d'une adoration intense, elle essuie la sueur et le sang du pauvre cher visage exténué, livide, aux yeux cerclés de noir, où brille pourtant un douloureux merci. — Mais déjà on la saisit violemment, on la repousse, des cris s'élèvent. Ah! n'importe : ce linge qu'elle tient, où est imprimée miraculeusement l'adorable image, demeure en ses mains, sur ses lèvres, sur son cœur. O Jésus, ce fut du moins un de vos repos dans votre passion que la rencontre d'une telle âme.

Au dénouement, une autre âme aimante fut présente. La jeune fille que le Seigneur avait absoute, à laquelle il pardonna plusieurs fois, portait, dans son pur attachement pour Notre-Seigneur, toute l'ardente vigueur de sa belle âme sauvée. Comme elle avait plus à réparer et à aimer que Véronique, elle soutint le bras de Marie et voulut aller jusqu'au bout.

Croyez qu'il lui en coûtait. Les sarcasmes lui

entraient dans l'âme avec l'acuité d'une lancette ; et à voir ce royal Père, Ami, Seigneur, en un tel état, en de telles mains, à marcher dans les gouttes de son sang, à rencontrer ces yeux, ces yeux qui portaient la lumière, maintenant voilés par une grande ombre et tout vitreux, comment ne pas s'évanouir vingt fois?

Pour la très sainte Vierge, on dit qu'elle eut une défaillance en route, à l'endroit qu'on a nommé Notre-Dame du Spasme.

Elles le virent donc rouler trois fois à terre; on le battait sous leurs yeux, avec d'ignobles mots.

Puis, sous leurs yeux toujours, arrivé au terme, on le coucha brutalement sur le lit de sa croix.

Quand on enfonce un large clou dans une pauvre main humaine, tout le corps se contracte en un violent sursaut, les nerfs se tordent, les os se froissent. — Madeleine ne savait pas cela et elle l'apprit en ce moment. — Puis, si l'on doit ensuite rapporter l'autre main au point du bois que le second clou doit atteindre, il faut, avec effort, pendant qu'on appuie le genou sur la poitrine, tirer le bras contracté et faire crier les os.

C'est ce que Madeleine connut aussi.

On força aussi les pieds, on les broya, bien

posés l'un sur l'autre, avec un énorme clou. Le corps tout ruisselant, sur la longue croix rayée de rouge, apparut après un choc du gibet dans la cavité du roc.

Marie et Madeleine l'aperçurent, inondé de sa pourpre sanglante, et s'approchèrent sans doute affolées. La repentie se jeta sur ce bois; sur ces pieds déchirés ses lèvres retrouvèrent la place baisée jadis.

Madeleine, pauvre âme, ce corps pantelant, défait et qui râle n'est-il pas celui du Dieu béni qui a ravi votre jeunesse? ne distinguez-vous plus, à travers ces nuages de l'agonie, le regard qui vous a donné la paix? sous ce front déchiré, sentez-vous encore la pensée féconde, illuminatrice de la vôtre? dans cette poitrine qui sursaute, connaissez-vous encore l'humble et doux cœur? ces pieds bien fixes n'ont-ils pas couru après votre âme? ces mains trouées, posées sur votre front, n'en ont-elles pas asséréné le ciel?

La Vierge, Madeleine, et plusieurs autres femmes étaient donc là au pied de la croix, et il n'y avait qu'un seul disciple, un prêtre.

Savez-vous? Ces femmes depuis lors sont restées là toujours! Aussi bien cette place qu'elles avaient librement choisie est devenue pour elles un trône de gloire. Mais vous qui n'osez pas,

l'ayant trop offensé, prétendre à cet honneur, mettez-vous là, dans le cortège des ferventes chrétiennes. A partir de ce jour, au risque de vous singulariser un peu par votre changement, montez avec les âmes croyantes, assistez toute votre vie, avec un cœur qui proteste, à la perpétuelle mise en croix, et pendant que Jésus est là, crucifié, son regard abaissé sur vous, courbez sans cesse votre front, baisez toujours ses pieds à l'endroit où la chair est vive; ne cessez de laver le sang avec vos larmes, de l'essuyer avec votre chevelure.

Ce que vous faites là, par vos prières, vos confessions, vos communions ferventes, ne le faites-vous pas en vue de sa sépulture? et vraiment, après votre mort, toutes les générations qui sont au ciel rediront cela à votre louange, et il vous sera beaucoup pardonné de fautes parce que vous aurez beaucoup aimé.

Cette croix, au pied de laquelle vous vous attachez, c'est votre force, c'est votre seule espérance. Si vous y souffrez avec Jésus, vous aurez part un jour à son triomphe; si vous mourez avec lui vous ressusciterez de même, d'une vie de foi, d'œuvres saintes et de fidèle piété sur la terre, d'une vie d'allégresse et d'éternelle union dans l'éternité.

CHAPITRE XIV

RAYON D'EN HAUT

CHAPITRE XIV

RAYON D'EN HAUT

Jésus n'a pleuré nos péchés que pour nous apprendre à pleurer nous-mêmes.

Chez les Juifs, l'homme taché de la lèpre était presque maudit. Il errait solitaire dans les campagnes, hideux, objet d'horreur pour tous et pour lui-même. Si la main de Dieu cessait de peser sur son front, et si par un miracle sa chair retrouvait sa blancheur et sa fermeté, il allait trouver le prêtre. A l'homme de Dieu de constater la guérison et d'admettre à nouveau dans la société juive l'heureux ressuscité.

Car cette maladie était une vraie mort civile. Loin des villes, bien loin le lépreux ; il n'y a plus pour lui ni patrie, ni amis, ni famille, et la vie, qu'il prolonge et traîne, n'est qu'un long et fastidieux avant-goût de la mort; il en est rongé tout vivant.

Quand Jésus voit ces dix lépreux sur un che-

min, son cœur tressaille ; toujours la misère lui fait mal à voir.

Après cela, il se souvient peut-être qu'un jour il sera maudit lui-même, et lépreux ; que des pieds à la tête il n'aura plus un endroit sain, et qu'un hideux manteau de crimes chargera ses épaules.

Alors il dit : « Allez voir les prêtres. »

Et pendant qu'ils y allaient, ils furent guéris.

Saint Jean Chrysostome et les Pères enseignent que la lèpre est l'image du péché mortel, et qu'il faut encore aller voir les prêtres pour sortir de la malédiction.

Mais les prêtres de la nouvelle loi font plus que de constater la guérison; ils la donnent, conformément à cette parole de Notre-Seigneur : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. »

Pourtant, il faut toujours que le lépreux dise son mal et qu'il ait la volonté d'en guérir.

Sans un aveu complet des fautes, sans une vive contrition, on ne sort pas de cette mort anticipée, premier avant-goût de la mort éternelle, vraie lèpre de l'âme, je veux dire le péché mortel.

La première marche en la montée du repentir, c'est l'aveu. Ces fautes commises dans le secret

peut-être, de par Dieu, il faudra qu'elles passent brûlantes sur les lèvres et que le crime ait un témoin, un juge. Si violentes que soient les oppositions, si profond que paraisse en l'homme le sentiment de sa liberté et de son indépendance, n'importe ; pour être un jour du nombre des sauvés, il devra s'humilier, se mettre à genoux, dire son mal, et supplier qu'on pardonne. Non, cette âme qui est maintenant dans l'abîme, elle ne peut même pas se contenter de soulever un peu le voile. C'est tout qu'il faut avouer.

Allez, montrez-vous aux prêtres (1), mais montrez votre lèpre telle qu'elle est, mais révélez vos misères dans toute leur étendue.

Ah! Seigneur, pénible joug que celui-là! Que cette parole est dure, et comment la porterons-nous? N'est-ce donc pas un sanctuaire inviolable celui de la conscience? N'êtes-vous pas le seul arbitre du pardon, et n'avez-vous pas dit qu'à vous seul appartient le jugement, à vous seul la justice?

Il est vrai, mais néanmoins des hommes ont été constitués, par un miracle de sa grâce, ses représentants sur la terre; il leur a donné plein pouvoir sur les âmes, et les péchés ne sont remis

(1) *Ostendite vos sacerdotibus.*

qu'à ceux à qui ils les remettent. « Ce que vous délierez, dit-il, sera délié, et ce que vous lierez sera lié dans le ciel. » En confessant sa honte à leurs pieds, c'est à Dieu même, invisiblement présent, que le pécheur a demandé pardon.

Il devra donc avouer tout, tout, jusqu'à ce qui brûle les lèvres au passage, tout, jusqu'à cette parole si prompte, cette fugitive pensée, car telle est l'austère et immaculée doctrine de Jésus-Christ qu'elle n'admet pas une ombre, pas une tache, pas un point noir dans l'âme. O âme coupable, ne gardez pas une seule de vos fautes graves dans le secret de votre cœur. Si vous cachez volontairement une seule faute au ministre de Dieu, Lui, qui voit tout et qui lit dans votre cœur comme dans un livre ouvert, vous n'éviterez pas sa justice; vous l'avouerez un jour, *quand même*, cette faute, et ce sera alors pour votre perte et votre confusion éternelle.

Sans doute, il n'est pas nécessaire, dans l'accusation des péchés, d'entrer dans des détails et des circonstances qui donneraient à la confession un caractère odieux, également pénible et insupportable à l'âme pénitente et au prêtre.

Sans doute encore, il faut bien se garder, en accusant ses fautes, d'y mêler celles des autres, et de changer l'aveu essentiellement humble

et mortifiant des défaillances personnelles en une sorte de médisance.

Pourtant, s'il est une circonstance plus grave et qui change considérablement la faute, qui en modifie le genre, âme chrétienne, il vous est défendu de la taire. Certaines fautes, présentées adroitement et en omettant des traits importants, ne sont qu'à moitié dites. Tout le poids en restera sur la conscience. Prenons garde que l'absolution reçue tout à l'heure ne souille l'âme comme un sacrilège.

A la nature des péchés, aux plus graves circonstances, il est absolument requis d'ajouter le nombre approximatif, et bien que la négligence de plusieurs sur ce point soit fort grande, il demeure incontestable que le *combien de fois connu* doit être dit, à peine de nullité.

Dieu qui reste un bon Père ne prétend pas mettre nos consciences à la torture; si donc, après un examen sérieux, telle ou telle faute échappe à la mémoire, il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Elle sera effacée avec les autres; seulement, par respect pour la loi, on devra nécessairement avouer son péché lorsqu'on s'approchera de nouveau du saint Tribunal.

A côté de ces chutes qui ont causé la mort de l'âme, de ces blessures qui la défigurent entière-

ment et l'avilissent, il en est d'autres, moins graves, dangereuses pourtant, et qui, si on les néglige, conduisent presque infailliblement à la mort de l'âme.

Ce sont les fautes vénielles. Cette lèpre doit-elle être nécessairement montrée au prêtre? Non, sans doute, le mensonge, l'impatience et cette légion de fautes journalières, pouvant être remises par une simple prière du cœur, par une visite à l'église, ne tombent pas sous l'obligation de la confession.

Cependant l'âme chrétienne ne manquera pas de les accuser, car il est souvent plus que difficile de savoir où s'arrête précisément la faute grave et quelle est, entre le péché mortel et le véniel, la ligne de démarcation. D'où une évidente nécessité d'accuser tout, afin de ne rien omettre de grave

Du reste, la faute vénielle est une pente glissante. Sur ce point plus encore que sur bien d'autres, il est sage de révéler son âme et de ne point oublier le conseil de l'Écriture (1). « Prends conseil, dit-elle, d'un homme instruit et prudent. » Que de chutes, que de désordres graves prévenus ou réparés par l'aveu simple et fidèle des

(1) *Consilium semper a sapiente perquire.*

moindres infidélités vénielles! Les âmes tant soit peu chrétiennes ne manqueront donc jamais de découvrir toutes leurs faiblesses, leurs inclinations, de révéler même d'une manière générale la nature de leurs tentations. C'est le salut pour elles, mais dès maintenant c'est une source de lumières.

Telle est, dans son ensemble, cette grave législation de l'aveu, aujourd'hui l'objet de tant de révoltes, de moqueries, ou du moins de négligences, mais qui subsiste toujours dans son immuable et inflexible sévérité, unique planche de salut dans le naufrage, dernier refuge contre l'enfer. « Le ciel et la terre passeront, dit Jésus-Christ, mais mes paroles ne passeront pas; » on n'arrachera donc pas de l'Évangile cette page où Jésus fait du prêtre le seul arbitre des consciences ici-bas, le seul dépositaire de la miséricorde et du pardon, le seul maître de l'entrée du ciel, et son unique représentant. « Allez, montrez-vous aux prêtres, » dit éternellement le Sauveur aux âmes touchées de repentir, montrez-leur vos péchés, toutes vos fautes, humiliez votre tête sous leur main qui absout. N'importe le ministre! c'est Jésus qui parle en sa bouche et qui pardonne en lui.

Ne dites pas : Je n'ose pas, j'ai honte, que

dira le monde? Que pensera de moi ce prêtre qui après tout demeure un homme? C'est la loi et le salut, voilà toute la réponse; ces préoccupations sont mesquines, peu justifiées souvent; mais eussent-elles toute l'importance que votre imagination leur prête, âme chrétienne, vous n'en êtes pas moins rigoureusement obligée à passer par-dessus tout pour vous sauver, et à fouler aux pieds ces sentiments de honte et de vaine crainte qui vous paralysent.

A Dieu ne plaise que nous osions ici chercher à amoindrir ou à supprimer cette honte vengeresse. Qu'elle reste avec son cuisant! Après tout, c'est la première pénitence, la première sanction, le premier fer rouge du péché. Cette faute que l'on n'a pas eu honte de commettre, il faudra la dire et ce sera tout ou rien: l'aveu ou l'enfer.

L'enfer, ah! grâce à Dieu on en a encore peur tout bas. Le mot du Christ, qu'il faut aller au feu éternel, étonne toujours, et le cri de la conscience comprimé et étouffé par les passions, a parfois sur ce point des réveils terribles. Le premier mot de la conversion est bien souvent dans une rapide intuition de l'enfer (1).

(1) *Initium sapientiæ timor Domini.*

Mais la peine de l'aveu remplace un peu l'enfer et y supplée. Dieu dans sa bonté met dans celui-ci une partie de l'effroyable satisfaction de celui-là, et il donne au front qui se courbe confus sous sa main, un pardon qu'il refusera éternellement aux damnés. Mon frère, ne parlez plus de respect humain ni de honte. Pour le respect humain, il est maudit de Dieu, et quant à la honte, outre qu'elle est bien salutaire, vous trouverez presque toujours dans le confident de votre âme une inépuisable pitié.

La confession que Jésus vous propose aujourd'hui, est un sacrement de miséricorde, un bienfaisant asile, la paix, le calme et une salutaire expiation pour vous. C'est d'ailleurs le cachet des œuvres du Christ de laisser derrière elles un sillage de bienfaits et de lumière que rien ne peut effacer, et c'est en particulier la gloire de la confession, d'avoir été la plus haute école de moralité, de respect et de repentir que l'homme ait jamais eue, comme aussi la conservatrice de la saine foi et la barrière de tous les vices.

Un second mal dans certaines accusations, c'est le manque des dispositions nécessaires, et tout d'abord le peu de foi. L'esprit travaillé par de mauvaises lectures, affadi par cent imprudences journalières, le cœur attiédi pour Dieu et plein

d'attrait pour le monde, on n'a plus qu'une foi molle et demi-morte, des pratiques de routine et d'habitude. Ce lépreux est en même temps sourd à la voix de la grâce et aveuglé sur son état.

Il n'a pas une foi assez vive pour soulever sa pauvre âme jusqu'à la contrition et la générosité nécessaires, et il ne sait même plus demander avec insistance à Notre-Seigneur, ce don d'une foi vive qui ne peut venir que d'en haut. S'il savait dire encore : Père du ciel, tirez-moi ! Jésus, soyez moi propice ! Mais non, hélas ! peut-être se confesser, pour lui, n'est plus se convertir et faire un effort ; c'est simplement suivre une habitude et imiter les autres.

Plusieurs ont la foi vive, mais la légèreté et l'irréflexion les dominent. Ils manquent de recueillement et d'humilité. L'examen sera écourté, sans suite, très incomplet. On ne prendra même pas la peine de s'exciter à la contrition. On avouera ses fautes avec une certaine timidité sans doute, mais après tout, comme on dirait une nouvelle, sur un ton qui dénote bien peu de componction et de regret, et qui laissera le confesseur dans une grande perplexité et une vive inquiétude sur les dispositions de la pauvre âme. Que de confessions nulles par suite de cette malheureuse incurie !

Ce n'est pas ainsi que nous avons appris à servir le Christ.

Ah! traitons toujours avec des égards infinis et une grande foi, les augustes sacrements qui sont notre consolation et notre salut sur la terre. Que la vérité soit sur nos lèvres, le mépris de nous-même dans notre cœur, la foi, une foi de volonté dans toute notre âme! Avec ces dispositions, allons paisiblement vers Jésus; nous y trouverons la guérison et la paix...

CHAPITRE XV

L'ENNEMI

CHAPITRE XV

L'ENNEMI

Parmi les grandes vérités chrétiennes que la prétendue science et l'impiété contemporaine ont attaquées avec fureur, il n'en est peut-être pas une qui ait été couverte de plus de ridicule et de mépris que l'existence de ces êtres mystérieux et surnaturels que la foi nous enseigne à craindre, les démons (1).

Nous l'avons vu, c'est une doctrine fondamentale dans le christianisme que l'homme est sur cette terre comme en un lieu d'exil, d'épreuve et de combat ; qu'il ne doit pas s'y arrêter, se reposer et jouir, mais lutter sans relâche contre une foule d'invisibles ennemis qui déchus du ciel et jaloux du sort des chrétiens, s'efforcent de nous perdre.

« C'est au nom de Belzébub, prince des dé-

(1) Cependant il s'est trouvé des modernes pour tenter de réhabiliter le démon, et nous avons vu à l'œuvre le *satanisme*

mons, qu'il chasse les démons, » disaient les pharisiens en voyant Notre-Seigneur faire quelques-uns de ses miracles. Ils ne doutaient donc, ces ennemis acharnés de Jésus-Christ, ni de l'existence des démons, ni de la réalité du miracle accompli par le Sauveur.

Et pourquoi en effet en auraient-ils douté?

Tout dans leurs livres saints, depuis la première page, manifestait l'action secrète des mauvais anges. — Un des premiers chapitres de la Genèse nous montre le démon cause première des malheurs de l'humanité ; c'est lui qui dès ce jour travaille sourdement le cœur de l'homme affaibli par le péché, lui qui arme Caïn contre son frère et qui fait de ses enfants une race d'impies et d'impudiques.

C'est lui qui, après le déluge, répand l'idôlatrie sur la terre, lui qui dans Job se pose en persécuteur des amis de Dieu. Nous le voyons faisant tête à Moïse dans la personne des magiciens d'Égypte. Il rend Saül désobéissant et furieux; il déchaîne la rage du roi Achab et de Jézabel. Nous sentons son action malfaisante dans toute la suite de l'Histoire sainte ; il est là, corrompant le peuple, enorgueillissant le cœur des rois, excitant de violentes persécutions contre les prophètes.

Toute l'antiquité, même païenne, croyait à l'existence d'êtres malfaisants et invisibles. Les noms pouvaient changer d'un peuple à l'autre, mais au fond la persuasion restait la même.

Les Juifs contemporains de Notre-Seigneur reconnaissaient quelques mauvais anges plus puissants que les autres : *Sammaël*, l'ange de la mort, le corrupteur de nos premiers parents ; — *Asmodé*, continuellement occupé à tenter les hommes ; — *Belzébub* enfin, le fort de l'abîme et le prince des démons.

La croyance à ces êtres redoutables était profondément ancrée dans l'esprit des Juifs, et Notre-Seigneur Jésus-Christ ne fit que l'affermir encore et la rendre plus précise. Son enseignement est très net. Les hommes par le péché originel sont tous esclaves du démon ; il est le prince de ce monde ; Jésus vient les racheter et commencer la guerre contre le grand ennemi des hommes. Sans doute, dit Jésus, Satan est un fort armé qui garde l'entrée de sa maison et tient en sûreté tout ce qu'il possède ; mais lui, le Libérateur, le Fils de Dieu, voici son tour maintenant, il vient, il triomphe, il s'empare de toutes les armes dans lesquelles se confiait son ennemi et il distribue ses dépouilles. — Aussi au temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la lutte s'engage

vive et ardente. Jamais on n'avait vu autant de possédés du démon. On conduisait au Maître grand nombre de démoniaques, et il chassait les démons, souvent sans leur permettre de parler et de le révéler. D'autres fois au contraire il les forçait à répondre; les démons le suppliaient de ne pas tant les torturer. — Enfin il communiquait sa puissance à ses disciples, et ceux-ci, étonnés et heureux, revenaient après une course apostolique en disant : O Maître, même les démons obéissent à notre voix ! Aussi lorsque les pharisiens hypocrites viennent lui reprocher d'être de connivence avec les démons et de les chasser parce qu'il possède leur puissance, il répond à cette inconséquence en disant : « Si Satan se chassait lui-même, comment ses affaires se maintiendraient-elles? » et il affirme aussitôt que c'est par le bras de Dieu qu'il chasse les démons (1).

L'existence de Satan et des démons est donc intimement liée avec les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. — S'il n'y a point eu de tentation, point de chute ; si les hommes ne sont pas esclaves du démon par le péché originel, point n'est besoin de les racheter. — Enfin si

(1) *In digito Dei ejicio dæmonia* (Luc XI, 30.)

Jésus-Christ se trompe ou nous trompe dans tant de paraboles et de révélations où il montre au doigt et signale l'ennemi de l'humanité, en même temps qu'il lui déclare une guerre sans pardon, il n'est point le Messie. — Mais il est Dieu et le Messie; il y a donc des démons, et c'est une vérité inébranlablement fondée sur la foi.

Mais l'expérience et l'observation nous montrent, elles aussi, le démon agissant dans le monde, comme nous l'allons voir.

C'est un principe d'expérimentation, que pour s'assurer de l'existence d'un fait, d'un phénomène physique ou moral, il faut le prendre d'abord, le saisir là où il s'accuse davantage, avec plus de relief et sous des traits plus accentués.

La pauvre jeune malade qui porte déjà dans son sein un germe de mort, ne laisse pas encore découvrir son mal à ceux qui l'entourent. Bien souvent elle l'ignore elle-même et s'attriste sans deviner. Mais laissez faire le temps, laissez s'avancer peu à peu les humides et malsaines matinées d'automne ; les couleurs du front et des joues vont s'effaçant de plus en plus, la tête s'incline, les traits se creusent ; le mal est nettement caractérisé ; un jour, il est évident pour tous qu'il y a un grand deuil inévitable ; alors on devient tout à coup sérieux et l'on murmure tout

bas en détournant la tête : c'est une poitrinaire !

Si nous voulons saisir d'une manière indiscutable l'action sourde et secrète du démon dans les cœurs, ne cherchons pas à la constater dans ces âmes à demi chrétiennes et à demi honnêtes où il n'agit encore que prudemment et à couvert ; prenons du premier coup une de ces âmes misérables auxquelles notre Évangile fait allusion, en disant qu'il n'y a point de pardon pour ceux qui blasphèment contre le Saint-Esprit et qui, connaissant, Dieu l'offensent par malice et en pleine lumière.

N'avez-vous pas rencontré quelqu'un de ces sectaires éhontés et acharnés, ennemi déclaré de Dieu qu'il maudit et blasphème ; sans élévation comme sans morale, abruti volontaire, trop intelligent pour ne pas croire en Dieu, mais poussé par je ne sais quel instinct mystérieux et sauvage qui le porte en avant, et lui inspire une haine aveugle et farouche. Les indifférents disent : il a un parti pris ; les modérés : c'est un furieux ; les âmes croyantes le regardent avec effroi et pensent : c'est un suppôt du démon !

Et vraiment pour la raison éclairée par la foi, il n'y a pas à hésiter : c'est bien là le démon, le démon acharné contre l'Église et contre son Christ, le démon tel que Notre-Seigneur nous l'a

dépeint. Dans ces âmes, le mal est nettement caractérisé ; on ne s'y trompe pas et l'on dit : le démon est là.

Mais avec une plus ou moins grande violence, il manifeste son action dans toutes les âmes en proie au péché mortel. Sans doute, dans la plupart des cas, un œil exercé peut seul le reconnaître, la maladie n'en est qu'à sa première phase ; ce ne sera peut-être bien souvent qu'une maladie de langueur, à peine sensible, mais qui tuera sûrement.

Nous ne saisissons pas seulement sa présence et son action dans le cœur des autres ; Dieu veut que par nous-mêmes nous constations douloureusement sa présence. Notre divin Maître, tout le premier, voulut être violenté par le démon et cruellement persécuté par lui dans sa passion ; à sa suite les saints en ont souffert. Saint Paul sentait son cœur se révolter et bondir, en pensant à l'ange de Satan à qui Dieu permettait de le souffleter sans cesse au moyen des tentations.

Saint Pierre, en nous signalant le danger, nous montre ce lion qui rugit autour de nous et cherche à nous dévorer.

Enfin, lequel d'entre nous n'a pas ressenti, un jour, dans son passé, ces assauts furieux et répé-

tés qui, sans atteindre les retranchements secrets de la volonté, portent pourtant dans le cœur des coups si douloureux, si violents, si aigus, source de mérites, il est vrai, mais aussi argument d'une évidence irrésistible, preuve palpable qu'il y a là près de moi, dans mon cœur, un ennemi qui sape la muraille et qui demande l'entrée.

Là encore, sans le voir, nous le sentons agir.

Nous le sentons agir plus encore, avec une douloureuse émotion, dans ces grandes luttes que l'Église a supportées à travers les âges, et dans cette crise plus violente encore, la plus violente peut-être, qu'elle traverse aujourd'hui. Il est là, le grand ennemi, se multipliant autour de l'Église, faisant trait de tout bois, s'armant du ridicule, de la chanson, du roman, du journal, de l'autorité même, de la hache et du fusil quelquefois. Il ricane, il blasphème, il rugit tout autour, et ses coups violents et répétés font de larges et cruelles entailles dans le vieil édifice.

Mais pour celui qui de loin s'arrête et regarde, son action du moins est toujours évidente. Sans le voir on voit voler ses traits. On reconnaît sa honteuse tactique, et l'infernale et intelligente unité de toutes ses attaques le fait toucher du doigt et le révèle à l'âme croyante (1). Ce qui fait

(1) « Voilà, voilà, mes Frères, les ennemis que nous avons à

l'objet de nos souffrances est du moins la confirmation de notre foi. Oui, au milieu de ces violentes persécutions qu'il nous suscite, parmi ces plaies multipliées, occupés que nous sommes à compter nos blessures et à essuyer le sang qui coule sous les coups de l'ennemi, nous éprouvons du moins l'amère satisfaction de savoir qui nous a frappé. Sous ton masque d'emprunt nous te reconnaissons, éternel ennemi de l'Église, et du moins, pour consoler nos douleurs, il nous est permis de te stigmatiser, et d'appliquer sur ton front mis à nu le fer rouge de ton nom et de ton ignominie !

Quand l'esprit immonde est sorti du cœur d'un homme, disait Jésus, il s'en va par les lieux déserts, cherchant du repos ; et n'en trouvant pas il dit : Je reviendrai dans la maison d'où je suis sorti. Et y revenant, il la trouve appropriée et bien ornée, il y entre alors, et prenant avec lui sept autres démons plus méchants que lui, ils y font leur demeure, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier.

combattre... ne vous persuadez pas que pour être tombés de si haut, ils aient été blessés dans leur disposition naturelle. Tout est entier en eux, excepté leur justice et leur sainteté et conséquemment leur béatitude. Du reste cette action vive et vigoureuse, cette ferme constitution, cet esprit délicat et puissant, et ces vastes connaissances leur sont demeurés... »

Bossuet, *Sermon sur les Démons.*

Ces paroles sont graves, et elles contiennent la conclusion des vérités que nous avons parcourues. Alors même que le grand ennemi, chassé par la grâce de Jésus-Christ, n'habite plus dans notre âme, nous devons veiller sans cesse et opérer notre salut avec crainte et tremblement. Tant que nous serons sur cette terre d'épreuves, le danger ne cesse pas, et Satan peut toujours revenir en notre âme. Aussi veillons et prions ; mettons en Jésus-Christ seul notre confiance.

CHAPITRE XVI

A GENOUX SUR UNE TOMBE

CHAPITRE XVI

A GENOUX SUR UNE TOMBE

La lecture du saint Évangile repose l'âme et relève le courage, mais jamais ce livre n'est plus éloquent que lorsqu'on le parcourt en face de la mort. L'Esprit-Saint nous en explique les problèmes, et c'est lui-même qui se charge de consoler nos cœurs devant un cercueil qui se ferme sur un bien-aimé à jamais perdu : « Ne sommes-nous pas les fils de la résurrection ? N'est-il pas vrai que le même Père tout-puissant, qui a brisé les portes du tombeau de son Fils, vivifiera nos corps mortels à cause de l'Esprit-Saint qui habite en nous ? » (1)

Nous ne devons pas pleurer nos morts comme ceux qui n'ont pas d'espérance.

Certes, la séparation est douloureuse (2). Le coup, porté avec violence, atteint parfois le fond de

(1) *Romains*, VIII, 11.
(2) Le soleil ni la mort ne peuvent se regarder fixement.
La Rochefoucauld, *Réflexions morales*.

l'être et brise une vie pour jamais. On demeure sans pensée, comme abasourdi sous le choc, l'esprit se refuse à réfléchir, le cœur sent un abandon affreux.

Et vous vous demandez pourquoi vous vivez encore, si c'est bien vous qui êtes là, pourquoi vous parlez, pourquoi vous agissez...

Par moments, chez certaines âmes qui ne sont pas suffisamment chrétiennes, c'est le murmure, c'est la désolation; l'instant d'après l'indifférence, un accablement, une prostration de toutes les forces. Ces douleurs sans nom sont un des grands écueils de la vie chrétienne. Au fond, nous acceptons mieux la mort pour nous que pour les autres.

Qui n'a vécu ces heures troublées où l'irréparable se dresse tout à coup devant les yeux, où l'on touche de la main le néant des affections humaines.

Ainsi, voilà un être que vous aimiez, un cœur qui battait à l'unisson du vôtre, des yeux où vous saviez lire, une bouche qui s'ouvrait chaque jour pour vous communiquer des pensées chères, un visage dont vous connaissiez l'expression, où les moindres émotions se trahissaient et devenaient sensibles à vos regards familiers.

Vous viviez de cette vie autant que de la vôtre : amour, crainte, espérance, tout vous était commun ; il vous paraissait que jamais vous ne pourriez être séparés, ou plutôt pas un instant vous ne faisiez cette hypothèse. Le présent vous suffisait, et le bonheur de votre amitié vous berçait dans une sécurité trompeuse.

C'était un fils, un frère, un ami ; c'était une fille aimée, une sœur, une mère, une épouse.

Et la mort a passé! Brutalement, de sa faux cruelle, elle a supprimé cette existence, arraché de vos bras ce bien-aimé et labouré votre cœur avec la lame froide, acérée d'un poignard. Quand cela est arrivé, lorsque, retenant vos larmes pour ne pas affoler celui qui part, vous avez pu par un suprême effort lui donner les pieux soins de la dernière heure, fermer ses yeux, clore à jamais ses lèvres chères, nouer ses mains amaigries autour du crucifix qui reçut le dernier soupir, ah ! n'est-il pas vrai, pauvre âme, à bout de forces, vous êtes tombée à genoux, vous ne saviez que dire ; la prière expirait sur vos lèvres.

Les dernières prières, les chants funèbres de

La mort de nos amis nous enseigne à ne pas tant redouter un passage frayé par eux et que quelques-uns rendent attrayant.

MAURICE DE GUÉRIN.

l'église, la longue route du cimetière, la tombe ouverte et le cercueil y glissant tête première, tout au fond, dans le noir, dans l'humide, dans l'horrible solitude où il n'y a plus que les vers : tout cela défila à vos yeux, comme en un rêve. Ce fut à la fois très long et très court, car il y a des émotions simultanées qui semblent contraires...

Depuis, vous êtes retournée souvent au cimetière, et fidèlement vous êtes venue sur cette tombe. Devant cette pierre blanche et froide vous avez balbutié des prières, et puis vous reveniez le cœur plein d'amertume, n'osant vous demander ce qu'il advenait du bien-aimé disparu, sous cette couche de terre, dans l'affreux tombeau.

Oh ! ce médaillon que vous avez dans l'esprit ! cette pâle figure de mort, blanche ivoire, reposant dans un grand calme auprès du cierge des trépassés, dans le silence religieux de la chambre mortuaire.

Cette image s'efface peu à peu avec les années, du moins elle s'atténue, et lentement, par l'œuvre du temps, une couche d'oubli se dépose et se forme sur les plus chères mémoires. De nouvelles morts font reculer les anciennes : c'est la loi des choses et c'est la loi du cœur.

Mais vous, peut-être, vous avez réagi contre cette loi, et dans votre cœur fidèle comme dans le demi-jour d'une crypte sainte consacrée par Dieu lui-même, une lampe d'or se consume en perpétuant la flamme discrète du souvenir ; là se murmurent, comme en un moustier séculaire, la plainte éternelle et la prière sans fin.

Les années sont venues, les rides ont marqué votre front, vos cheveux ont blanchi, moins encore par la succession des ans que par le poids des peines, mille émotions ont émoussé la sensibilité de votre cœur, et cependant l'image du pauvre mort est toujours là ; l'empreinte en est comme fatiguée par l'usage, les contours ont perdu la netteté, la précision de la première heure ; mais c'est toujours lui, ce sera lui jusqu'à la fin : vous vivante, on n'enlèvera pas de votre cœur la pieuse relique.

Devant ces grandes douleurs, les consolations humaines sont banales et impuissantes ; elles fatiguent et c'est une sorte de gêne que d'être obligé de les donner, comme c'est un fardeau d'être contraint de les entendre. Jamais on ne sent mieux la pénurie de l'expression, le néant des mots. Se taire, verser une larme, serrer douloureusement une main tendue, échanger un regard de commisération, c'est là vraiment tout

ce qui est possible. Le silence est doux à ceux qui souffrent et la solitude garde pour leurs cœurs ulcérés un baume secret; mais il faut que ce silence soit accessible à la parole de Dieu et que cette solitude s'éclaire de sa présence.

Les consolations efficaces viennent d'en haut. C'est à Dieu, auteur de la blessure, qu'il appartient de la guérir, mais le remède n'agit pas vivement et dans un instant; il faut quelquefois des semaines, des mois, des années, pour qu'il pénètre jusqu'au fond du cœur. Et toujours il reste un état de paisible et amère souffrance qui n'est pas sans charmes; on garde la sensation de l'exil; on vit beaucoup par le passé, mais beaucoup plus encore par l'assurance toujours plus grande du prochain revoir. A mesure que la foi se fortifie, on aperçoit plus distinctement le ciel, on attend avec plus de fermeté l'autre vie, on se rapproche, par des élans plus vifs, de ceux qui sont partis les premiers. L'âme ne meurt point. leur âme n'est donc pas morte (1). Il est

(1) « Ils ont aussi passé sur cette terre ; ils ont descendu le fleuve du temps ; on entendit leur voix sur ses bords, et puis l'on n'entendit plus rien. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

« Pendant qu'ils passaient, mille ombres vaines se présentèrent à leurs regards : le monde que le Christ a maudit leur montra ses grandeurs, ses richesses, ses voluptés ; ils le virent et soudain ils ne virent plus que l'éternité. Où sont-ils ? Qui

bien vrai qu'ici-bas, on ne verra plus ce visage, on n'entendra plus l'accent de cette voix, on ne

nous le dira? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

« Semblable à un rayon d'en haut, une croix, dans le lointain, apparaissait pour guider leur course : mais tous ne la regardaient pas. Où sont-ils? Qui nous le dira? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

« Il y en avait qui disaient : Qu'est-ce que ces flots qui nous emportent? Y a-t-il quelque chose après ce voyage rapide? Nous ne le savons pas, nul ne le sait? et, comme ils disaient cela, les rives s'évanouissaient. Où sont-ils? Qui nous le dira? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

« Il y en avait aussi, qui semblaient, dans un recueillement profond, écouter une parole secrète, et puis, l'œil fixé sur le couchant, tout à coup ils chantaient une aurore invisible et un jour qui ne finit jamais. Où sont-ils? Qui nous le dira? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

« Entraînés pêle-mêle, jeunes et vieux, tous disparaissaient, tels que le vaisseau que chasse la tempête. On compterait plutôt les sables de la mer que le nombre de ceux qui se hâtaient de passer? Où sont-ils? Qui nous le dira? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

« Ceux qui les virent ont raconté qu'une grande tristesse était dans leur cœur : l'angoisse soulevait leur poitrine, et, comme fatigués du travail de vivre, levant les yeux au ciel, ils pleuraient. Où sont-ils? Qui nous le dira? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

« Des lieux inconnus où le fleuve se perd, deux voix s'élèvent sans cesse :

L'une dit : Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur! Seigneur, écoutez mes gémissements, prêtez l'oreille à ma prière. Si vous scrutez nos iniquités, qui soutiendra votre regard? Mais près de vous est la miséricorde et une rédemption immense.

« Et l'autre : Nous vous louons, ô Dieu! nous vous bénissons : saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées! La terre et les cieux sont remplis de votre gloire.

« Et nous aussi, nous irons là, d'où partent ces plaintes ou ces chants de triomphe. Où serons-nous? Qui nous le dira? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur. »

LAMENNAIS.

rencontrera jamais plus ce bon regard ; la mort a tué ce cœur, anéanti cette vie puissante, si sympathique, mais l'âme est vivante, l'âme entend, voit, comprend, se souvient et aime encore. Plane-t-elle invisible mais présente sur la scène de deuil, puis sur le logis désolé ? vient-elle aux heures amères assister dans leur souffrance ceux qui sont restés, et leur murmurer à l'oreille : « Courage » ? Est-elle un autre ange gardien attaché pour toujours au cœur fidèle? A toutes ces questions la foi ne défend pas de répondre *Oui*. En tout cas, elle nous montre ces âmes, aimant Dieu maintenant, le comprenant, le goûtant, ravies de sa présence ; elle nous les montre paisibles et joyeuses dans son sein, loin du tumulte de ce monde, loin de ses douleurs, loin de ses périls. Elles sont avec Dieu, elles y sont pour jamais, leur béatitude est parfaite. Ceux qui restent sont plus à plaindre. Toutefois la séparation n'a qu'un temps, l'isolement finira bientôt ; au ciel nous nous reverrons tous un jour !

Le corps lui-même, enseveli au fond de la terre et mangé par les vers, le corps n'est pas perdu sans retour. L'ange de la résurrection veille sur la dépouille mortelle, et quand viendra le jour suprême annoncé par Dieu, le grand jour

du Seigneur, alors tous les morts sortiront de leurs sépulcres, les éléments dispersés de leurs corps seront de nouveau réunis ; c'est là notre espérance invincible et un article de la foi chrétienne. Le Seigneur glorifiera ce corps lavé par les eaux du baptême et inondé de ses grâces, ce corps qui fut le temple du Saint-Esprit et le tabernacle de l'Eucharistie, cette nature humaine que le divin Sauveur emprunta, ces membres qui ont souffert dans les martyrs, ont fait pénitence dans les saints, ont été nobles et chastes dans les vierges et dans tous les grands chrétiens ; il refera cette langue qui jadis a publié sa gloire et fait bénir son nom.

Nous avons pour garantie de cette croyance la résurrection même du Sauveur Jésus. En sortant du tombeau, c'est pour nous comme pour lui qu'il a brisé les portes de la mort. Sa résurrection n'est pas seulement l'image, elle est le gage assuré de la nôtre, et vraiment s'il n'en était ainsi, nous serions les plus misérables des hommes, puisqu'en vain nous aurions soumis notre corps à un joug pesant et nous l'aurions sevré jusqu'à la fin de tous les plaisirs. Aussi l'apôtre saint Paul fait de ce dogme un des points les plus importants de son enseignement, et l'Église le ramène sans cesse à notre pensée et sur nos lèvres pen-

dant la récitation du symbole de Nicée : « Je crois la résurrection des morts et la vie du siècle à venir. »

Mais peut-être celui que vous avez perdu est mort incroyant, ou du moins impénitent, peut-être un coup subit l'a frappé et couché dans la tombe et vous vous écriez alors : « Quelle pensée ! quel tourment ! il est perdu pour jamais ! Ces mêmes croyances, qui devraient me consoler, me condamnent. Hélas ! hélas ! ma prière peut-elle quelque chose ? Son sort n'est-il pas fixé irrévocablement ? »

Qu'en savez-vous ? qui connaît les secrets de l'heure dernière, les desseins intimes de Dieu ? Qui a scruté l'étendue infinie de sa miséricorde ? Saint François de Sales, le doux et bon docteur, a écrit sur ce point des lignes consolantes.

Un jeune prince était mort en duel, tué sur le coup ; immense était la désolation de ses parents, de ses amis.

Hélas ! que pouvait-on penser de son éternité ?... Le saint évêque de Genève eut connaissance qu'au fond d'un monastère, une religieuse d'une grande sainteté de vie venait d'avoir à son sujet une révélation particulière de Dieu. Le Seigneur fit connaître que, dans l'instant suprême qui précéda sa mort, le jeune prince, d'une seule

pensée profonde et rapide, avait crié miséricorde et obtenu son pardon par un acte de contrition et d'amour. Il était condamné, si l'on ne venait à son secours, à rester dans le purgatoire jusqu'à la fin des temps.

Nous ignorons ce qui se passe dans la minute suprême de l'agonie, entre ces deux ou trois soupirs séparés par un intervalle. Peut-être que l'âme se recueille alors, peut-être que Dieu fait un dernier appel au pécheur et met le salut à portée de sa main dans une seconde. On a constaté une acuité de perception effrayante en certains dangers imminents de mort. Qui sait ? Dieu a plus d'une voie pour sauver les âmes. Une porte est toujours ouverte à l'espérance.

Quoi qu'il en soit, les morts imprévues, les départs sans préparation ont leur enseignement redoutable dont nous devons profiter.

Dieu nous préserve de la mort subite !

Dieu nous préserve de l'impénitence finale !

Et fasse le Ciel que nous sachions profiter des leçons de la mort !

Descartes disait en montrant un squelette : Voilà mes livres. En effet, la mort est le phare lumineux qui éclaire la vie.

Les trépassés nous parlant du fond de leur sépulcre et nous instruisent.

— Hier, c'était mon tour, disent-ils ; demain ce sera le vôtre. Rien de plus certain que la mort rien de plus inévitable.

Hélas ! on n'en tient pas compte. « Nous savons que nous devons mourir, dit un penseur, mais nous ne le croyons pas. Rien n'est plus assuré. Quelques précautions que l'on prenne, la mort a le dernier mot. Il faut veiller sans cesse pour l'écarter, car elle nous assiège. C'est elle que nous fuyons sans cesse en changeant d'occupations. Marcher toujours, c'est la mort ; s'absorber trop dans le travail de la pensée, c'est la mort ; aimer trop fortement c'est la mort. La mort nous guette chaque jour et n'arrête jamais ses cruelles embûches. »

Cette « réponse de mort » est douloureuse, mais combien elle est salutaire.

Saint François d'Assise, accompagné de frère Léon, dont il aimait l'esprit délicat et distingué, était assis un matin dans la plaine d'Assise, non loin de Notre-Dame des Anges, devant un de ces paysages lumineux et tendres dont le suave pinceau de Pérugin devait s'inspirer en tant de chefs-d'œuvre.

Jamais, au pied des sévères murailles de la vieille cité, la riante Ombrie n'avait déroulé tant de charmes. L'âme du saint, enthousiaste du

beau, vraiment artiste, sentait vivement la grandeur et le charme de l'Œuvre divine.

Il aimait profondément la nature. Le voilà debout, l'œil inspiré ; il chante :

« O mon Dieu, soyez béni pour notre frère le soleil. Il est chaud, il est bienfaisant, il répand la vie et la fécondité, il enchante la nature. Il est le pâle reflet, mais si beau encore, de votre indéfectible lumière !... »

Puis entendant le murmure d'un ruisseau qui court en serpentant, harmonieux, sur des cailloux blancs.

« Seigneur, soyez béni pour notre sœur l'eau ! Elle est limpide, elle est fraîche, elle est chaste, elle est pure. »

A ce moment l'on entend tinter au loin la cloche du monastère. Un frère accourt, les traits bouleversés, et il annonce la mort d'un religieux.

François se lève, des larmes perlent à sa paupière. Il rabat sa cagoule sur son front en signe de deuil, puis tendant vers le ciel ses bras décharnés.

« O Dieu ! soyez béni pour notre sœur la mort ! Elle est hideuse à voir, effrayante. Mais elle est bonne et profitable au cœur chrétien. C est la messagère de votre éternité. »

La mort nous rend tangible la vanité des biens

présents. Richesses, plaisirs, honneurs, le château de cartes s'écroule.

Elle nous engage à ne point idolâtrer notre corps destiné à finir dans la corruption du cercueil. Combien frappante, cette grande leçon de la tombe : « J'ai dit aux vers, vous êtes mes frères, et à la pourriture, vous êtes ma mère. »

François de Borgia, ayant à reconnaître le cadavre d'une grande reine d'Espagne, poussa un cri d'horreur en voyant la décomposition de ce visage autrefois si gracieux. Il se convertit et devint un grand saint.

Combien d'hommes ont trouvé dans la pensée des fins dernières le principe de leur conversion. La mort nous révèle le prix et la juste valeur de la vie. Elle nous prêche avec efficacité le bon emploi du temps. Pas une minute à perdre, car demain nous ne pourrons plus agir. *Je meurs tous les jours*, dit saint Paul. Cette parole a été ramenée à une formule scientifique par es maîtres de la science contemporaine : *La vie*, dit Bichat, *n'est que l'ensemble des forces qui nous protègent contre la mort.* Et Claude Bernard, observant qu'il n'y a pas de vie sans une consomption perpétuelle, conclut : *La vie, c'est la mort.*

O mort ! ton jugement est aussi pour celui qui

met toutes ses satisfactions dans les biens de ce monde. Tu viendras, comme un voleur, pour le surprendre, car nul ne sait le jour ni l'heure. Tu le sépareras de tout, et tu le jetteras, épouvanté, dans l'éternité.

Bienheureux le chrétien toujours prêt!

CHAPITRE XVII

LA CONTRITION

CHAPITRE XVII

LA CONTRITION

Plusieurs chrétiens, insouciants de l'ennemi, jouent avec le temps et abusent des années que Dieu leur concède ; en prolongeant leur vie, ils ne font que l'offenser davantage et tournent les remèdes en poison; sacrements, grâces et bons conseils, rien n'y fait ; Dieu, à qui le cœur lève, les rejette enfin de sa bouche et les fait glisser dans la perdition.

Viendra-t-il au lit de mort ce regret salutaire et efficace ?

N'y comptons pas.

On meurt en général comme on a vécu : le haineux, sans pardon ; l'impur, épouvanté, mais non contrit ; l'impie et l'athée, le blasphème aux lèvres ; l'indifférent, enchaîné à la terre par ses regrets, aveuglé sur l'autre côté.

Le chrétien même qui ne pratiquait que par habitude, par routine et sous l'abri d'une fausse sécurité, ne trouve guère la contrition au lit de

mort, et tant de confessions mal faites aboutissent quelquefois à un dernier aveu sans repentir efficace.

Plusieurs, en s'approchant du vénérable tribunal de la pénitence, semblent n'avoir qu'une préoccupation, qu'une seule pensée : dire toutes leurs fautes, n'en point oublier, ne rien laisser dans l'ombre.

Volontiers on inclinerait à attribuer au prêtre une sorte de pouvoir discrétionnel absolu sur les consciences. S'il donne l'absolution, c'est fini. Plus de fautes. Obtenir cette sentence de pardon, tout est là. S'arranger pour l'avoir quand même est une tentation qui traverse beaucoup d'esprits, et si le confesseur, qui a nécessairement sur cette question des idées bien différentes et qui sait fort bien que son pouvoir est limité par sa conscience, refuse quelquefois ou diffère la sentence de pardon, on l'en rendrait facilement responsable.

Mais hélas! à quoi bon ce pardon qui constituerait peut-être un sacrilège, puisque l'aveu n'a été qu'un corps sans vie, un flambeau sans lumière, de vaines paroles sans regret.

Ce pardon qu'un ministre donne est nécessairement subordonné aux dispositions de l'âme, et si Notre-Seigneur n'approuve pas la sentence du

haut du ciel, c'est en vain que le prêtre a levé la main pour nous absoudre.

Or Jésus ne pardonne qu'au repentir. Aimer Dieu, craindre sa justice, être sérieux à la pensée qu'on a souillé son âme par des péchés graves, tel est en résumé le dernier mot de la confession. De l'aveu entier de nos fautes, Dieu nous en dispensera peut-être quelquefois ; ainsi : dans l'agonie, dans un instant d'impuissance... du repentir, jamais!

La contrition a son siège dans le cœur : c'est de là en effet que sortent toutes les bonnes pensées. et ce que Dieu nous demande avant tout, c'est notre cœur (1).

Semblable à un rapide incendie qui sous le souffle du vent se propage en quelques minutes et consume tout sur son passage, ainsi sous l'impulsion de l'Esprit-Saint le vrai repentir s'étend rapidement dans l'âme régénérée ; il y brûle et anéantit tout mal sans laisser debout une seule faute grave, sans réserver aucun repli du cœur (2).

Il s'attaque avec la même ardeur à tous les péchés mortels.

(1) *Præbe, fili mi cor tuum mihi.* (Prov. XXVII, 11).

(2) « C'est un fleuve qui coule de source, qui se déborde, qui arrache, qui déracine, qui noie tout ce qu'il trouve. » BOSSUET, Sermon sur *l'Intégrité de la Pénitence*.

Cette flamme du repentir est intense ; sa violence est souveraine, et elle doit inspirer une telle horreur de l'offense de Dieu que l'âme supporterait une cruelle maladie, la perte de sa réputation et même la mort, plutôt que de commettre un seul péché grave.

S'il n'en est pas ainsi, si vous préférez quelqu'un ou quelque chose à Dieu, vous n'êtes pas réconcilié (1). « On me dira, remarque Bourdaloue, que cela serait capable de troubler les consciences et de les jeter dans le désespoir. Il est vrai, cela peut désespérer : mais qui ? les âmes mondaines qui n'ont jamais bien connu Dieu et qui ne s'appliquent jamais à le bien connaître ; des âmes toutes plongées dans les sens, et d'autant plus insensibles pour Dieu qu'elles sont plus sensibles pour elles-mêmes, et pour tout ce qui flatte leur amour-propre ; des âmes volages, dissipées, accoutumées à n'envisager ce qui regarde la religion que très superficiellement, et sans cesse distraites par les objets extérieurs qui leur frappent la vue et qui emportent toute leur attention. Voilà ceux que doivent étonner les leçons que nous traçons ici ; voilà ceux

(1) « Il y a souvent dans le cœur des péchés que l'on sacrifie, mais il y a le péché chéri ; quand il le faut égorger, le cœur soupire en secret et ne peut plus se résoudre. » BOSSUET, Sermon sur la *Pénitence*.

qui en doivent être découragés et rebutés. »

Ah! sans doute, ce n'est pas par des motifs humains que l'on peut arriver à des dispositions si hautes et pourtant si nécessaires. Il n'a donc pas le repentir divin, celui qui ne regrette son passé que parce qu'il en a honte, ou parce qu'il faut maintenant s'en humilier et le découvrir au prêtre. Si utiles que soient ces motifs, avec leur unique secours l'âme ramperait par terre et n'obtiendrait pas son pardon.

Mais donnez-lui des ailes! Qu'elle s'élève par la foi! Que les écailles tombent de ses yeux et qu'elle se repente parce qu'elle est chrétienne et qu'elle a manqué à ses promesses! Elle apprendra alors ce qu'est le péché, et il ne faudra peut-être qu'un jour, qu'un moment, qu'une lueur pour le comprendre.

Ame chrétienne, ma sœur, depuis votre baptême, de ce saint jour où vous reçûtes le don de la foi, un hôte divin et mystérieux a pris possession de vous-même. Mais qu'il est riche et magnifique, ce prince de votre cœur! Vous êtes devenue son temple; vos membres sont les pierres vivantes de ce mystérieux édifice. Ce visiteur caché, ce glorieux dominateur, c'est l'Esprit-Saint.

« Comme une belle colombe blanche qui sort du milieu des eaux et vient secouer ses ailes sur

la terre, l'Esprit-Saint, disait le bon curé d'Ars, sort de l'Océan infini des perfections divines et vient battre des ailes sur les âmes pures, pour répandre en elles le baume de l'amour divin ; il repose en cette âme comme sur un lit de roses, et d'elle il s'élève une odeur délicieuse comme celle de la vigne quand elle est en fleur.

« Cette âme pure est comme une belle perle, continuait le saint homme. Tant qu'elle est cachée dans un coquillage, au fond de la mer, personne ne songe à l'admirer. Mais si vous la montrez au soleil, cette pierre brille et attire les regards. C'est ainsi que l'âme pure qui est cachée aux yeux du monde brillera un jour, après la mort, au soleil de l'éternité. »

L'âme du chrétien a donc en elle un éclat extraordinaire, une vie nouvelle, toute divine et toute glorieuse, comme celle de Jésus-Christ réssuscité.

Le baptême a élevé une barrière entre l'état de péché et l'état de grâce.

La mauvaise nature a été crucifiée en nous ; elle a été frappée à mort au jour de notre régénération dans l'eau ; maintenant que le Saint-Esprit habite en nous, nous ne devons plus rien avoir de commun avec le mal, avec les turpitudes ; car nous, chrétiens, nous ne sommes plus des

esclaves vendus au péché, mais des fils de la grâce, des enfants et des amis de Dieu.

Il est vrai, pourtant, la liberté nous demeure et l'on ne se sauve que de son propre gré. Toujours nous sentons en nous les deux hommes, l'ancien et le nouveau, l'homme de la chair et l'homme de la grâce.

Toujours le choix nous reste. Mille fois heureux, mille fois bénis les baptisés qui vivent unis avec Jésus-Christ, qui ne marchent pas suivant la chair, mais qui profitent des grâces si efficaces que le Sauveur nous a méritées.

Ceux qui veulent rester des hommes de chair, il est tout naturel qu'ils n'aiment que les choses de la terre et les plaisirs. Mais ceux qui vivent de la vie de l'Esprit-Saint, caché en eux et habitant invisible de leur cœur, ceux-là n'ont d'autres désirs que les désirs de l'Esprit. Ils sentent que la manière de faire des mondains aboutit à la mort éternelle, tandis qu'une prudente obéissance à l'Esprit-Saint procure la vie éternelle et la paix.

Les chrétiens qui suivent les maximes du monde se croient sages parce qu'ils conforment leur conduite à celle du grand nombre.

Ils sourient doucement quand on parle de péché mortel et crient à la dévotion.

Mais cette prétendue sagesse mondaine est dé-

testée par Dieu ; elle est en contradiction avec sa loi, et il ne peut pas en être autrement ; ceux qui vivent dans les appétits de la chair après le baptême ne sauraient plaire à Dieu, car ils ne sont plus ses enfants. A l'âme qui a su respecter en elle la présence de l'Esprit et qui ne l'a pas chassé, à celle-là seulement le bénéfice de la filiation divine et l'héritage du ciel.

Le divin Esprit ne la quitte pas, il est son directeur, son ami, son père. C'est lui qui lui inspire le bien, qui lui donne de l'éloignement pour le mal, qui sans cesse prie pour elle au fond de son être, et comme il lui répète avec une suave assurance : Oui, chère âme, tu es aimée de Dieu !

Or, je dis que cette âme-là seule, qui a maintenu en elle la présence et l'action du Saint-Esprit ou qui l'y a rétablie pour toujours, cette âme-là seule est véritablement chrétienne, et seule elle peut espérer fermement le ciel.

Contrister et chasser le Saint-Esprit, s'élever contre Dieu, être enfin abandonné et détesté par lui, voilà l'effet du péché mortel.

Se repentir, c'est vouloir tout plutôt que cet affreux abandon de Dieu, et rappeler à tout prix l'Esprit dans notre âme.

On peut, dans ce mouvement de retour vers Dieu, craindre presque uniquement les suites du péché,

la malédiction éternelle, la perte du ciel et d'un Dieu si bon; cette contrition, bien qu'imparfaite, suffit cependant, avec l'absolution, pour ramener en nous l'Esprit divin et sa grâce. Dieu s'en contente et il nous sauve, parce qu'en nous il remarque la crainte de sa justice.

Mais si une âme est aimante, ah! ce qui la torture, ce ne sont pas seulement ses intérêts compromis, ni son avenir éternel brisé : non, elle souffre surtout parce qu'elle aime..... C'est parce qu'elle a blessé son Dieu au cœur, parce qu'il est bon, parce qu'elle a outragé son tout-puissant domaine et son infinie beauté. Elle trouve parfois des accents simples et ravissants pour le lui dire : « Mon Dieu je vous ai fait de la peine; je vous aime!... »

Ah! avant même l'intervention du prêtre, le pardon descend sur cette âme, et comme à la Madeleine il lui est beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé.

Mon Dieu! Notre-Seigneur Jésus-Christ nous veut et nous appelle à tout âge, et tant que sa bonté nous laisse sur la terre, la voix du bon pasteur convoque ses brebis et en sauve quelques-unes même sur le bord de la perdition. On les voit tout à coup prendre le bon sentier et s'acheminer enfin d'un pied sûr vers l'éternel bercail.

C'est ainsi qu'au milieu des préoccupations mondaines et des passions ardentes le Seigneur appelait à lui, il y a maintenant quinze cents ans une des plus grandes âmes qui aient jamais servi sa cause, saint Augustin.

Depuis longtemps cette nature de feu luttait contre l'appel de Dieu. Ami du beau et du vrai, ce jeune homme, qui s'était perdu de bonne heure, admirait la doctrine du Sauveur, sans se résigner à l'aimer et à la suivre.

Pourtant l'Esprit-Saint minait sourdement cette âme. — Un jour (c'était à Milan), Augustin, plus inquiet, plus rêveur, plus sollicité par la grâce que de coutume, causait avec son confident. Il se lève presque soudainement, quitte brusquement son ami et s'enfonce sous les ombrages du jardin, n'y tenant plus, cherchant la paix et le pardon.

« J'étais, dit-il, transporté d'indignation contre moi-même de ce que je n'avais pas le courage de faire ce que ma raison me montrait si avantageux et si nécessaire. J'étais pour ainsi dire divisé entre moi-même et moi-même. Je secouais la chaîne dont j'étais serré sans pouvoir la rompre, quoiqu'elle ne tînt presque à rien. »

La tempête croissant de plus en plus dans son âme, il se jette à terre au pied d'un arbre en san-

flottant, puis tout à coup : « Seigneur, dit-il, jusqu'à quand serez-vous irrité contre moi? Ah! ne vous souvenez plus de mes iniquités passées ! »

Et comme si Dieu voulait enfin briser son cœur en mettant le doigt sur la plaie, à peine a-t-il ouvert machinalement les épîtres de saint Paul qu'il tombe sur cette grave parole : « Ne passez pas votre vie dans les festins et la boisson, ni dans le mal et l'impureté, ni dans un esprit d'avarice et de dispute ; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ et gardez-vous de satisfaire les inclinations déréglées de la chair. »

Il n'en voulut pas lire davantage, un rayon de lumière et un effluve d'amour pénétrant la nuit de son âme y apporta la réconciliation et avec elle l'ardeur, l'élan, un désir insatiable de la sainteté.

Ah ! que cette affreuse lèpre du péché mortel disparaisse pour jamais de toutes les âmes comme elle disparut tout à coup de la sienne !

Divin Médecin, donnez aux malades le courage d'avouer sincèrement leur mal, mais encore plus inspirez à leur âme l'horreur de tout mal, la grâce de vous aimer, d'être enfin à vous et de se reposer désormais avec tendresse dans votre divin Cœur! L'état de grâce, l'union avec le Saint-Esprit, qui est la seule vie chrétienne ici-bas sera pour eux un jour la vie bienheureuse.

CHAPITRE XVIII

SUR LE JUGEMENT

CHAPITRE XVIII

SUR LE JUGEMENT

L'amour divin est le motif de contrition le plus excellent, le plus efficace, mais on n'atteint pas ordinairement du premier coup d'ailes à ces hauteurs. La grave considération de nos fins dernières joue un rôle important dans notre retour vers Dieu.

Un jour, se dit l'âme, je serai jugée.

Qu'elle est digne d'attention, cette époque du Jugement prophétisée par l'Évangile : « L'ordre de l'univers se trouble, tout conspire à augmenter la frayeur de ce jour qui sera le dernier et le plus épouvantable de tous les jours. Si nous interrogeons la nature, pour toute réponse elle nous présente d'un côté le soleil éclipsé, la lune changée en sang, les astres qui se détachent du firmament ; de l'autre, des nations bouleversées, une mer en courroux qui, par le tumulte et la confusion de ses flots, fait sécher de crainte la terre et tous ses habitants. Si nous osons inter-

roger Dieu lui-même, sa voix autrefois si consolante ne nous annonce pour l'homme criminel que des foudres et des anathèmes. Donnez-nous, Seigneur, la crainte de vos jugements et qu'elle pénètre jusqu'aux derniers replis de l'âme, jusqu'aux jointures et aux moelles de notre être (1). »

Trois choses concourent à rendre imposant ce spectacle : le caractère effrayant de la *scène*, la majesté du *juge* et l'auguste grandeur de l'*assemblée*.

Même sur la terre, parmi les hommes, rien de grand ne se fait sans un appareil destiné à frapper l'esprit.

Si la justice humaine est appelée à prononcer, elle le fait publiquement, avec une pompe en quelque sorte religieuse et qui rappelle à tous que les magistrats sont les interprètes de la justice et ses représentants sur la terre (2).

Tous n'en sont pas également impressionnés ; l'aspect d'un tribunal humain, qui déconcerte la plupart des criminels, laisse sans émotion certaines natures sceptiques ou blasées.

Nul ne saurait se soustraire à la terrifiante

(1) *Confige timore tuo carnes meas; a judiciis enim timui.* (Ps. CXVIII).
(2) *Ego dixi, Dii estis.* (Ps. LXXXI.)

impression de la résurrection générale et du jugement.

Jour de colère que celui-là
Qui réduira le siècle en poudre
Témoin David et la Sibylle...
Alors éclatera à travers la région des tombeaux
Le son de la trompette
Appelant les morts au tribunal.

Tous, ranimés par l'Esprit de vie, soulèveront leur enveloppe de terre ou jailliront de l'abîme des flots.

Les derniers survivants, après un court sommeil, seront transportés par les anges avec les hommes des autres âges, dans le lieu de la suprême assemblée.

Des profondeurs du ciel, une merveilleuse lumière jaillit, s'étend, éclaire le monde et porte la terreur avec une foi trop tardive dans l'esprit des insensés. Leur réveil est affreux, la mort en demeure stupide, et la nature confondue (1).

Hélas ! le voilà donc venu le jour du Seigneur, le jour des orages, des nuées et des foudres. Devant la face de Dieu s'avance un feu qui tout dévore, une flamme qui ne laisse rien après elle. Tout à l'heure, la terre était encore un jardin de délices : ce n'est plus maintenant que la

(1) *Mors stupebit et natura.* (Prose *Dies iræ.*)

solitude et le désert et personne n'a pu échapper. Que la terre bondisse ! que les îles tressaillent ! Il s'avance, le Seigneur, au milieu des nuées ; un million d'anges le servent et un milliard l'assistent ; la justice et la vérité sont les colonnes de son trône. Devant lui le sol tremble, les montagnes fondent comme de la cire et s'écroulent ; les cieux ébranlés cent fois par la foudre retentissent des éclats de sa justice ; le soleil, la lune et les étoiles s'effacent et perdent leur splendeur.

Alors s'ouvrira le jugement et l'on apportera le livre, le livre de malédiction où sont les péchés du monde (1).

C'est Jésus-Christ, Dieu et homme, qui présidera devant son Père les suprêmes assises du genre humain.

C'est à lui que Dieu confiera l'office de sa justice comme autrefois celui de sa miséricorde. Étant mort pour nous, il convient qu'il nous demande compte de son sang répandu ; ayant partagé avec nous la nature humaine, il sera plus à même d'en juger équitablement les défaillances. Ce Sauveur paraîtra donc entouré des attributs de sa puissance, sa croix

(1) *Liber scriptus proferetur*. (Prose *Dies iræ*.

dans les mains. Sur ses genoux, reposera le livre des saints Évangiles. L'ange des vengeances se tiendra près de lui, muet et sévère. C'est dans ce jour qu'il écrasera les rois et brisera la tête des orgueilleux contre terre.

Mais comme les saints apôtres ont été sur la terre les compagnons de ses larmes et de ses travaux, ils l'assisteront dans son triomphe. Assis sur douze trônes, ils jugeront les douze tribus d'Israël, c'est-à-dire nous tous ; les martyrs se dresseront pour demander raison à leurs persécuteurs des tourments endurés, et tous les saints élèveront contre le monde leur voix accusatrice. Rôle qui leur a été réservé (1). C'est devant ce céleste jury que nous aurons à répondre de nos fautes.

Imposant dans son appareil, ce jugement sera surtout grave et décisif dans ses conclusions. L'effroi glacera nos cœurs en entendant juger avec un impitoyable détail ceux qui passeront avant nous (2).

On nous jugera sur notre foi, si elle a été pratique et sincère; sur les commandements, si nous les avons religieusement observés; sur la

(1) *Gloria hæc est omnibus sanctis ejus.* (Ps. CXLIX.)
(2) *Quando tremor est futurus,*
Quando judex est venturus,
Cuncta stricte discussurus. (Prose *Dies iræ.*)

réputation d'autrui, si nous l'avons respectée; sur l'honneur dû à Dieu, si nous le lui avons rendu...

On nous demandera compte de nos paroles, même de ces riens, de ces bagatelles qui alimentent parfois nos conversations.

Au fond de tous nos actes, le Dieu qui sonde les reins et les cœurs ira démêler la raison secrète qui les inspire, il discernera les motifs humains, intéressés, coupables même qui se mêlent au bien que nous faisons pour l'empoisonner dans sa source. Que répondre alors, malheureux que nous sommes, et comment supporter la colère d'un Dieu justement irrité? De qui invoquerons-nous le patronage...? (1) Hélas, le juste lui-même ne pourra dissimuler ses alarmes, devant ce Dieu qui trouve des péchés jusque dans ses anges et des taches dans les puissances des cieux.

O justice infinie, tu confondras nos iniquités! O vérité, tu flétriras nos mensonges! (2) Pureté

(1) *Quem patronum rogaturus...* (Prose *Dies iræ.*)

(2) Que penser de ceux qui se retranchent derrière le doute? « N'est-ce donc pas une faute incontestable, n'en étant pas assuré, de se faire gloire d'être dans ce doute? Et néanmoins il est certain que l'homme est si dénaturé, qu'il y a dans son cœur une semence de joie en cela. Ce repos brutal entre la crainte de l'enfer et du néant, semble si beau que non seulement ceux qui sont dans ce doute malheureux s'en glorifient,

sans tache, tu perceras les cœurs impudiques! Amour méconnu, tu terrifieras nos ingratitudes!

Tant de vertus et de merveilles de pénitence renfermées aujourd'hui dans les monastères des Chartreux ont pris leur première origine dans la crainte salutaire qu'inspira jadis à saint Bruno, jeune homme, la pensée de ce sévère jugement.

Il étudiait dans une université célèbre, quand mourut un des professeurs les plus fameux par son éloquence et son savoir. On fit dans la cathédrale de somptueuses funérailles à cet homme qui jouissait d'une certaine réputation de vertu. Mais le Seigneur pensait différemment et l'orgueil secret du docteur ne trouva pas grâce devant Dieu. Comme l'évêque procédait à l'absoute, en chape noire, environné d'un nombreux clergé et en présence d'un peuple pressé et choisi, le mort, à la terreur générale, se souleva dans sa bière ouverte, écarta son linceul, et prononça distinctement ces mots: « Par un juste jugement de Dieu, j'ai été accusé!... »

mais que ceux mêmes qui n'y sont pas croient qu'il leur est glorieux de feindre d'y être. Car l'expérience nous fait voir que la plupart de ceux qui s'en mêlent sont de ce dernier genre, que ce sont des gens qui se contrefont et qui ne sont pas tels qu'ils veulent paraître. Ce sont des personnes qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils appellent avoir secoué le joug, et la plupart ne le font que pour imiter les autres. » PASCAL, *Pensées*

Grand fut l'émoi. Le tumulte apaisé, au milieu d'un effrayant silence, on continuait la cérémonie quand le mort fit de nouveau entendre ces paroles : « Par un juste jugement de Dieu, j'ai été jugé!... »

Et l'instant d'après, parmi les cris de terreur d'une foule qui s'enfuyait précipitamment, résonna comme un glas funèbre ce dernier écho d'outre-tombe : « Par un juste jugement de Dieu, j'ai été condamné!... »

Bruno, témoin du fait, donna ses biens aux pauvres, et s'en alla fonder la Chartreuse, au désert, pour se préparer au jugement.

Cette même pensée tenait saint Paul en haleine au milieu de ses lourdes charges. « Tous, disait-il, nous devons comparaître devant le tribunal du Christ et il sera rendu à chacun selon ses œuvres. »

Les anciens moines du désert employaient leur vie à se ménager un bon jugement.

Mais quoi, ces chères âmes de saints n'avaient rien de grave à en craindre, s'il est vrai, ce que promet l'Écriture, que le jour du jugement sera pour les amis de Dieu une satisfaction et un triomphe : satisfaction de voir ce qu'ils avaient cru ; triomphe, car ayant combattu le bon combat, persévéré jusqu'au bout et conservé la foi, il

ne leur restera plus en ce jour qu'à recevoir la couronne de justice. En vérité les âmes qui ont souffert à cause de Jésus seront dans la joie devant la merveilleuse part qu'elles ont choisie. Dieu certes ne mesurera pas sa gratitude...

Dans ce temps-là, si nous avons été durs à la peine et à la tentation, nous comprendrons que c'était sagesse de bien servir Dieu sur la terre, et la vue du malheur des autres nous fera exalter la miséricorde qui nous aura conservés fidèles.

Mais si quelqu'un n'a plus son nom marqué sur le livre de Vie, s'il en a été effacé à cause de ses fautes, trois fois malheur à lui quand il paraîtra devant son trône. Alors ces orgueilleux, ces sensuels voudront rentrer sous terre, être anéantis. La honte leur fera dire : « Que les collines nous écrasent et que les montagnes s'effondrent sur nous ! O honte ! confusion ! opprobre ! où fuir ? où se cacher ? » Tout est aveu, tout est lumière ; les fautes apparaissent dans leur plein jour ; il faut en porter le poids et subir les regards de cette incomparable assistance.

Ennemis déclarés de Dieu, vous pâlirez, comme l'assassin quand s'ouvre la porte du jury, que le verdict est sur les lèvres du juge et qu une vie humaine est pendante.

Mondains, vous maudirez le monde et Satan

qui vous y a dupés; sensuels, l'armée des saints vous dégradera avant l'exécution comme de lâches soldats, indignes d'un Dieu crucifié.

La jactance, les regards fiers, les grands et petits dédains auront mauvaise grâce alors. On ne verra plus grimacer sur certaines lèvres ce sarcasme qui les plissait jadis.

Aucune compassion n'adoucira plus leur affront, ni n'atténuera leur disgrâce. L'injure de Dieu, comprise alors et épousée par nous, enlèvera de nos cœurs la miséricorde et la pitié.

Il y aura plaisir à voir l'humiliation des méchants et il sera permis de s'en réjouir (1).

Ames simples, qui avez le mauvais rôle en ce monde, que l'on néglige, qui souffrez tout bas pendant toute une vie pour l'Évangile, vous pour qui la foi est comme la tunique blanche, objet d'ignominie, dont Hérode revêtit le Christ, vous l'entendrez vous dire : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès la constitution du monde. » Il vous comblera d'une récompense qui dépasse toute attente et

(1) *Lætabitur justus cum viderit vindictam.* La compassion ne peut exister qu'en face du désaveu et du repentir. Mais précisément les maudits auront pour toujours la haine de Dieu, du bien ; ils ne regretteront que les jouissances célestes à jamais perdues. Du reste, qui est damné ? — Grosse question, et bien obscure. Il y a sur terre de telles méchancetés que certes leur humiliation sera une satisfaction pour la conscience humaine.

posera sur votre front une riche auréole.

Comme le Père a la vie en lui-même, il a aussi donné au Fils d'avoir la vie en lui, et il lui a donné le pouvoir de juger parce qu'il est le Fils de l'homme.

N'en soyez pas étonnés, l'heure arrivera où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie éternelle, mais ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour être condamnés.

Jésus, Dieu de pitié, ne me perdez pas ce jour-là ! Autrefois, pour mon salut vous avez fait mille démarches ; vous avez fatigué vos pieds à la poursuite de mon âme et vous vous êtes assis bien souvent lassé. Vous m'avez racheté par votre mort en croix : qu'un si grand travail ne soit pas perdu ! Juste Juge, Dieu des vengeances, faites-moi remise avant le jour des comptes, car je gémis comme un criminel et le rouge de la honte couvre mon visage, épargnez mon âme suppliante (1).

(1) « Un homme, dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, et cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer, il est contre la nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'informer si cet arrêt est donné, mais à jouer et à se divertir. » Pascal, *Pensées.*

Vous avez pardonné à un voleur; Madeleine, qui s'était complue dans le péché, a trouvé absolution près de vous : à moi aussi cela permet l'espérance. Je sais bien que ma prière est indigne, mais n'écoutez que votre pitié et rangez-moi avec les brebis à votre droite; séparez-moi des boucs pour que je ne brûle pas dans le feu éternel, dans ces flammes pénétrantes où vous confondrez les maudits.

Tous donc, avec des soupirs et des larmes, le cœur repentant, nous vous recommandons notre mort, et ce jour vraiment lamentable où nos corps sortiront de la poussière pour affronter votre jugement. Pardonnez-nous, pieux Jésus, et nous accordez une bonne sentence et le repos éternel.

CHAPITRE XIX

COTES TERRIBLES

CHAPITRE XIX

COTÉS TERRIBLES

C'est l'enseignement antique et vénérable de l'Église, et les négations de ce siècle ne sauraient l'ébranler, que la justice de Dieu nous attend par delà le tombeau ; des joies, un bonheur éternel sont réservés aux bons; les ennemis de Dieu, au contraire, sont impitoyablement précipités dans un état de tourments et de malheurs que nous appelons l'enfer.

Il y a un enfer. Ce n'est pas là, comme le démon voudrait le faire admettre aujourd'hui, une de ces fables inventées pour agir sur les imaginations populaires, et auxquelles les esprits forts se dérobent. C'est la croyance des peuples, c'est l'enseignement même de la raison, en même temps que la doctrine de Jésus-Christ.

Nous sommes en présence d'un dogme rationnel admis par beaucoup de sages et de grands hommes, même en dehors de l'Église catholique. Un païen, l'illustre philosophe Platon, écrivait,

quatre cents ans avant la naissance de Jésus-Christ : « Ceux qui ont atteint la limite du mal sont tout à fait incurables : ils souffriront dans les enfers des supplices effrayants! »

Dans les savanes de l'Amérique, quand Christophe Colomb y aborda au xve siècle, régnaient la même persuasion, la même crainte. Un vieux cacique indien disait au conquérant espagnol, pour lui recommander la clémence : « Souviens-toi qu'il est deux routes pour l'âme au sortir de cette vie, l'une mène au Grand Esprit, c'est celle que prennent ceux qui ont apporté la paix à leurs frères ; l'autre conduit à l'enfer, et ceux-là prennent cette route qui leur ont apporté la mort et le carnage... Ne l'oublie pas!... »

Cette croyance que l'on trouverait innée chez tous les peuples, reparaissant à toutes les époques de l'histoire, est le fruit de la logique et de la raison.

Pensez-vous que les hommes honnêtes soient toujours récompensés dès ici-bas? Hélas! beaucoup meurent à la peine après une vie de sacrifices sans résultat.

Au contraire, des misérables s'enrichiront par des procédés iniques ; ils voleront, qui sait, ils iront peut-être plus loin.

Et après, échappant à la justice humaine, ils couleront des jours heureux sur la terre et mourront un matin, tranquillement, de la même petite fièvre lente qui a emporté cette pauvre ouvrière, honnête femme, morte au travail et sans récompense.

Leurs cercueils se rencontreront dans la rue : l'un, que l'on mène sans honneurs à la fosse commune ; l'autre, que l'on conduit en grande pompe, avec un brillant cortège, vers un somptueux monument où l'on fera des discours !

Il faut un châtiment pour le misérable impuni sur la terre, et la paix éternelle pour la pauvre martyre du travail et du devoir.

C'est du reste l'enseignement même du Sauveur Jésus. Cette terrible doctrine de l'enfer, que l'Église catholique répète obstinément depuis dix-huit cents ans, comme un sinistre cri d'alarme, c'est de la bouche adorée de Jésus, de ses lèvres mille fois bénies, qu'elle est sortie.

Écoutez sa leçon : « Il y avait un riche qui menait joyeuse vie et faisait bonne chère tous les jours. C'étaient sans cesse de grands festins auxquels il invitait ses amis. Le bon vin circulait, des mets délicieux étaient servis et de joyeuses chansons égayaient les convives.

« A la porte du palais, un pauvre, nomme

Lazare, se traînait sur les genoux, couvert d'ulcères et de haillons, mourant de faim.

« Donnez-moi des miettes de la table, » disait-il. Et on ne voulait pas lui en donner ; mais les chiens, plus compatissants que leurs maîtres, lui apportaient des débris à ronger.

« Il mourut...

« Le riche aussi mourut. Lazare le mendiant entra au ciel dans les bras du saint patriarche Abraham, et le riche fut enseveli dans l'enfer.

« De là, consumé par le feu, brûlé par une soif et une fièvre ardentes, l'âme bourrelée, torturée, angoissée, il cria vers le ciel : « Père Abraham, « dites à Lazare qu'il trempe seulement son « doigt dans un peu d'eau et qu'il vienne m'en « rafraîchir les lèvres.

« — Non, dit Abraham, cela ne se peut pas « un abîme infranchissable nous sépare éter- « nellement désormais (1).

« — Alors, du moins permettez-moi d'aller « un instant sur la terre ; j'avertirai mes frères ; « je les ferai changer de vie pour qu'ils ne « viennent pas dans ce lieu d'horreur.

« — Non, cela ne se peut. Ils ont Moïse et les « prophètes, c'est assez. Quand même quelqu'un

(1) *Inter nos et vos chaos magnum firmatum est.* (Luc. XVI, 26).

« des morts viendrait les inviter a prendre garde, « ils n'en feraient pas davantage. »

Tel est le récit du Sauveur. Il y a donc un enfer.

Mais qu'est cet enfer dont il parle. Lui-même va nous répondre.

« Au jour du jugement dernier, dit Notre-Seigneur, Dieu séparera les bons des méchants et il dira aux méchants : « Retirez-vous loin de « moi, maudits, au feu éternel (1). »

Ces mots indiquent les trois grands supplices des damnés : la peine du dam, la peine du sens et l'éternelle durée de ces peines.

La peine du dam, c'est la séparation de Dieu. Ils ont méprisé le bon Dieu pendant leur vie. Du moins, ils ont vécu sans lui. Être avec Dieu leur était indifférent. Ils avaient alors la santé, le vin, les bals, le fou rire, les feuilletons, les gros plaisirs du soir ; mais alors, toujours les mêmes instincts, les mêmes besoins, et plus rien pour les satisfaire ; plus rien, tout leur manque : leur main qui s'étend convulsivement ne saisit que des ombres.

Il reste Dieu — Dieu, que tous auront compris alors — Dieu, la volupté infinie — Dieu,

(1) *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.* (Mat., xxv, 41)

la somme de tous les bonheurs, de toutes les joies, de tous les plaisirs — Dieu, l'ivresse des élus — Dieu, qui, une fois aperçu dans son charme indicible, rassasie éternellement l'esprit et le cœur !

Mais ce Dieu, vers lequel ils se jettent comme des affamés, les écarte et les repousse d'une main de fer ! Oh ! c'est le supplice par excellence : brûler de soif, savoir que l'eau est là, et ne pouvoir approcher ses lèvres ! Ils haïssent Dieu. Ce n'est pas Lui qu'ils veulent, ce sont les biens immenses, l'éternelle félicité qui est en Lui.

Mais la béatitude n'est pas pour les maudits.

Outre cette privation, ils souffrent dans leurs sens. Jusqu'à la résurrection, leurs âmes sont étroitement appliquées aux supplices. Le jour de la résurrection générale, leurs corps leur seront rendus pour un châtiment éternel.

Quel est précisément ce supplice de l'enfer.

Notre Seigneur Jésus-Christ dit dans l'Évangile que c'est le feu. « Allez dans le feu, » dit-il. « Le feu qui brûle les damnés, ajoute le Sauveur, ne s'éteint pas, et le ver qui les ronge ne meurt pas. »

C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Ce sont les grandes ténèbres. « C'est, dit Job, la terre de misère et d'obscurité

où il n'y a point d'ordre, où habitent l'ombre de la mort et une horreur sempiternelle. »

« Qui donc, s'écrie le prophète Isaïe, qui donc pourra habiter dans ce feu dévorant, au milieu de ces ardeurs sans fin ? »

Le feu ! Pourquoi Jésus, qui est si bon, dit-il le feu ? C'est une chose bien affreuse, le feu. Vous êtes-vous brûlé la main quelquefois ? Avez-vous idée de ce que souffre une personne brûlée vive ? Et pourtant cela passe vite ; quand elle a ressenti tout ce que son pauvre corps peut supporter de tortures atroces, elle meurt et c'est fini.

Mais dans l'enfer, le feu ne tue pas : pas de fin aux souffrances des damnés ; ils iront, dit Notre-Seigneur, dans un supplice éternel.

Cette éternité des peines est incommensurable, elle est désespérante, elle est accablante. Ce damné, qui a repoussé la grâce jusqu'au dernier moment, qui a blasphémé et attaqué Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui s'est précipité dans l'enfer, eh bien ! il peut se dire : Comment, grand Dieu ! est-ce que je n'épuiserai jamais mes tortures ? Est-ce que de cette chaîne, je ne compterai jamais tous les anneaux ? Il peut se dire : Si la justice de Dieu me condamnait à déposer de siècle en siècle, dans le plus pro-

fond de l'océan une de mes larmes, jusqu'à ce que je l'eusse rempli sans mesure, jusqu'à ce qu'il versât sur tous ses bords, alors n'aurais-je pas épuisé ces siècles interminables de souffrances ? Non ! il n'y point d'espérance et le tonnerre de la justice éternelle jette ces désespérantes paroles : *Toujours ! jamais ! toujours souffrir, jamais de fin !*

Dieu est trop bon pour me tant faire souffrir. Dieu est trop bon, amère déception ! Dieu est bon, c'est le bon Dieu, mais il est juste. Après la mort, ce n'est plus le bon Dieu, c'est le juge irrité, c'est le vengeur.

« Vous qui passez le seuil de l'enfer, a dit le Dante, laissez toute espérance. »

C'est qu'en effet, dès la sortie du corps, pour l'âme impénitente, il n'est plus de pardon. « Du côté où tombera l'arbre, dit Jésus-Christ, il restera. » C'est l'heure de la vengeance.

Dieu est bon ! Ah ! il n'y a de bonté que pour les élus par delà la tombe !

Dieu est bon, mais il a condamné les martyrs (des saints !) à subir, même en ce monde, pour lui rester fidèles, les tenailles chauffées à blanc, les roues armées de pointes aiguës et le feu. Ils ont eu à choisir entre cela et le péché mortel.

Dieu est bon, mais il fait mourir quelquefois

des hommes innocents dans des accidents affreux.

Dieu est bon, mais le canon, la baïonnette et la mitraille qu'il déchaîne font parfois d'immenses trouées d'hommes sur les champs de bataille, sans distinction du juste et de l'impie. Le bazar de la Charité devient un holocauste.

Dieu est bon, mais il a aussi dans ses mains la terreur et la justice.

Et si parfois, il frappe ainsi les bons dans la pensée de les dédommager magnifiquement l'instant d'après dans l'autre monde, que ne fera pas son effrayante justice contre les pécheurs. Oh! oui, Dieu est bon ! Bethléem, terre de Judée, Calvaire où il est mort pour nous et comme nous, dites-le bien haut !

Oh ! oui, Dieu est bon ! ardentes paroles d'amour, que nous rapporte l'Évangile, faites-nous-le comprendre.

Oh! oui, Dieu est bon! Baptême, Eucharistie, ciel ouvert aux élus, délices de l'Éternité bienheureuse, faites-nous-le saisir.

Seulement, au ciel, plus encore que sur la terre, l'excès d'amour méconnu et méprisé se change en haine, et quand Dieu a assez prodigué son cœur à une âme, quand elle l'a encore outragé une dernière fois, il la hait sans fin, d'une haine de Dieu.

Et c'est pour cela que le supplice des damnés est éternel.

Enfin, pour qui, l'enfer? Suivons toujours l'Écriture. C'est pour tous ceux qui en mourant auront même un seul péché mortel sur la conscience. Le péché mortel n'étant au fond rien autre chose qu'une déclaration de haine à Dieu, nous mérite sa malédiction éternelle.

L'apôtre saint Paul, écrivant aux Romains son épître inspirée par Dieu, dresse la redoutable liste de ceux qui n'entreront point au ciel.

Mais ce qui est plus grave, c'est que l'apôtre saint Jean ajoute encore à cette série les incrédules et les timides (1).

L'enfer est enfin pour tous ceux qui n'écoutent pas l'Église et qui par conséquent méprisent Jésus-Christ (2), conformément à cette parole du Seigneur : « Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise. » On peut se damner pour la messe, pour le vendredi, pour les pâques. Oh! que la voie qui conduit en enfer

(1) *Timidis... incredulis... pars illorum erit in stagno ardenti.* (Apoc., XXI, 8.)

(2) Peut-on comprendre l'indifférence dans une pareille question. « Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en leur représentant ce qui est passer en eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. »

PASCAL, *Pensées.*

est large ! Je ne m'étonne plus de cette parole du Verbe : « Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. »

Pour nous, qui sans doute avons été désignés pour le ciel, si toutefois nous voulons correspondre à la grâce, prenons garde d'assurer notre vocation à la bienheureuse éternité par une grande et constante fidélité à nos devoirs religieux et aux vertus chrétiennes, car celui-là seul sera sauvé qui aura persévéré jusqu'à la fin.

CHAPITRE XX

LE PURGATOIRE

CHAPITRE XX

LE PURGATOIRE

Entre le ciel et l'enfer, entre la destinée de bonheur et l'éternel tourment, entre l'enchantement des élus et le désespoir des damnés, il faut bien qu'il y ait un lieu intermédiaire : une réflexion sérieuse nous conduit à cette conclusion qui nous est du reste imposée par la foi chrétienne.

Combien d'âmes quittent ce monde après avoir offensé Dieu toute une vie. Réconciliées au dernier moment, entreront-elles sans aucune expiation dans les bienheureuses demeures?

Pourraient-elles, après s'être mille fois souillées, après avoir entassé fautes sur fautes, pourraient-elles se tenir en la présence de Dieu, supporter son regard? Ne seraient-elles pas comme abîmées de honte devant lui, en découvrant tout à coup cette beauté méconnue, cette majesté outragée, cette justice tant de fois bravée. Il est aussi impossible à une âme indigne

de soutenir la vue de Dieu qu'il l'est à nos regards humains de fixer le soleil. Rien d'impur n'entrera dans le royaume de Dieu. Les âmes elles-mêmes réclament cette purification suprême; elles s'y précipitent librement, elles en sont avides et le feu du purgatoire leur est cher.

L'existence du purgatoire est d'ailleurs un dogme de foi défini par le saint concile de Trente. Deux points forment l'objet de cette définition : il est un purgatoire, et nous pouvons soulager les âmes qui s'y trouvent.

La tradition chrétienne établit que la prière pour les morts fut toujours chère aux fidèles, et usitée dans l'Église dès les premiers siècles du christianisme.

Nous savons d'ailleurs que Judas Machabée envoya au temple de Jérusalem 12 000 drachmes d'argent afin qu'on offrît des sacrifices pour les soldats juifs tombés dans les batailles. Si l'on priait pour les morts au temple de Jérusalem, c'est donc que les juifs admettaient un lieu d'expiation temporaire.

Sans doute, dans l'Évangile, le purgatoire n'est pas expressément nommé, mais ce point de foi figure, on n'en saurait douter, parmi les nombreux enseignements oraux que Notre-Seigneur Jésus-Christ donna à ses disciples et qui ne

furent point consignés dans le récit évangélique. Cependant, nous trouvons dans le texte saint différentes allusions à ce dogme : au témoignage du Christ, il est des fautes qui ne seront remises ni en cette vie ni en l'autre. Nous concluons de cet enseignement que certains péchés seront remis dans l'autre vie après une expiation temporaire. L'apôtre saint Paul dit que « certaines âmes ne seront sauvées que comme par le feu ».

L'histoire des premiers siècles nous révélerait beaucoup d'autres indices de cette antique croyance. C'est donc par une pensée criminelle et sacrilège que les protestants ont osé biffer ce dogme de leur Credo. Leurs cimetières sont aussi mornes et désolés que leurs églises.

Sur ce point comme sur tant d'autres, l'Église catholique est restée dans la vérité : son enseignement répond aux aspirations les plus légitimes du cœur humain.

Qu'elle est douce, la pensée que nous pouvons encore être utiles à nos morts, vivre en communion avec eux, prier pour eux, les soulager, rendre à leur mémoire de pieux services. Donc il nous est encore permis de les aimer efficacement et de leur prouver notre amour. Aussi le souvenir des morts et la dévotion aux âmes du Purgatoire sont une des pratiques les plus chères

au peuple chrétien et les plus profondément enracinées dans ses mœurs. C'est avec une grande douceur que nous offrons nos prières pour nos bien-aimés disparus et même pour les indifférents, pour les étrangers, pour tous ceux qui ont vécu dans la communion du Christ. Une immense pitié nous presse au spectacle d'une si grande misère. Nous savons bien que les souffrances de la terre sont peu de chose auprès de celles du purgatoire; c'est pour cela que nous aspirons à les soulager, non pas seulement parce que nous sommes des hommes et qu'à ce titre aucune douleur humaine ne nous laisse indifférents, mais encore et surtout parce que nous sommes frères en Jésus-Christ.

Dans la grande famille chrétienne, les douleurs sont communes aussi bien que les joies. Quand un membre souffre, tous les autres s'emploient pour soulager sa douleur, et le chef se réjouit en voyant cette union si complète. Or jamais nous ne trouverons une occasion plus parfaite d'exercer notre charité : c'est le ciel même qu'il s'agit d'ouvrir à nos frères, d'une façon sûre et dans un avenir prochain. D'autre part, ces âmes ne peuvent s'aider elles-mêmes, elles ont absolument besoin de notre secours. Dieu, dans sa bonté pour nous, nous choisit pour intercesseurs entre

leurs péchés et sa justice; il met leur sort dans nos mains et nous fait une douce loi de soulager ces âmes.

La reconnaissance nous invite également à nous acquitter de ce devoir. Hélas! il s'agit peut-être de l'âme d'un père, d'une mère, d'une sœur, d'une épouse, d'un époux chéri dont nous portons à jamais le deuil dans nos âmes silencieuses. Nous avons reçu d'eux tant de témoignages d'amour et tant de bienfaits! Comment donc pourrions-nous les oublier maintenant? Hélas! c'est peut-être à cause de nous que ces âmes sont dans les langueurs du purgatoire; elles nous ont trop aimés peut-être, elles ont condescendu à nos faiblesses et commis bien des fautes pour nous être agréables; ah! que ne pouvons-nous avec tout notre sang effacer ce souvenir! Contribuons du moins à payer une dette qui nous est commune. C'est une œuvre de justice.

Nous-mêmes, un jour, nous n'échapperons pas au purgatoire. On se servira envers nous de la même mesure que nous aurons employée pour les autres. Comme nous avons prié pour les âmes des défunts, on priera pour la nôtre.

Des cœurs fidèles se souviendront sur la terre; les âmes délivrées par nous ne nous oublieront

pas dans le ciel, et Dieu aussi se rappellera! Il sera fait miséricorde à ceux qui auront exercé la miséricorde.

Pensons au purgatoire afin d'intercéder pour les âmes qui languissent dans ses flammes; pensons-y afin de nous éviter de cruelles souffrances, car de grandes peines nous y attendent si nous refusons de nous convertir de nos péchés véniels, de nos imperfections, et si nous ne faisons pas pénitence.

Peines du dam, séparation de Dieu, de même nature que celle de l'enfer, aussi douloureuse, aussi cruelle, avec cette différence pourtant que les âmes du Purgatoire aiment Dieu, qu'elles acceptent volontairement leurs souffrances et qu'elles sont assurées de posséder le ciel.

Peines du sens, c'est-à-dire très probablement le feu, atroces douleurs qui consument sans pourtant détruire et qu'il nous faudra endurer pendant combien de temps?

Est-ce un feu matériel? Est-ce un feu purement moral? Peu importe. Il suffit de savoir que les peines du purgatoire, au moins les plus grandes, dépassent en intensité les plus grands tourments de ce monde.

Est-ce un lieu? est-ce un état? Question mystérieuse à laquelle personne ne peut répondre.

Il vaut mieux s'employer à multiplier les prières et les bonnes œuvres pour secourir les chers défunts.

Le soulagement le plus efficace, c'est l'offrande du divin sacrifice de la messe. Par lui-même ce sacrifice opère la délivrance des âmes.

Combien de chrétiens ont le cœur assez dur pour négliger ce grand devoir! Combien ne font pas dire de messes pour leurs morts? La célébration du service divin, la récitation de l'office des morts, le chemin de la croix, le rosaire, la communion fervente, le jeûne, l'aumône et surtout le soin de gagner pour les défunts des indulgences plénières et partielles, sont autant de précieux moyens que Dieu met à notre disposition dans cette grande œuvre de rachat.

Que cette dévotion est saine : elle est fortifiante et s'inspire aux sources du plus pur Évangile; elle entretient en nous le culte délicat du souvenir; elle nous oblige à être surnaturels, à tourner sans cesse nos regards du côté de l'éternité et à compter tous les jours avec la mort.

CHAPITRE XXI

L'AUBE BLANCHISSANTE

CHAPITRE XXI

L'AUBE BLANCHISSANTE

Lorsque le pélican voit ses petits menacés et poursuivis par quelque terrible ennemi, épervier ou vautour, il les rassemble autour de lui, et cherchant une retraite il s'y renferme épouvanté.

Sur une roche voisine, l'oiseau persécuteur, patient et immobile comme la mort, attend que la consomption ou l'imprudence lui ramène ses victimes.

Le jour baisse et les oiselets ont faim ; ils se serrent les uns contre les autres en poussant des cris ; la mère alors devient comme folle ; au dehors, malgré la nuit close, elle devine le bourreau ; dans le nid ses petits gémissent et l'accusent. Elle attend, elle attend encore, sans presque plus d'espoir, car le féroce ennemi est comme rivé sur son rocher.

Alors, quand la faim devient inexorable, quand les oiselets défaillent et s'attaquent entre eux,

l'amour élevé au paroxysme de la souffrance, donne d'instinct à l'oiseau l'héroïsme des mères ; il se redresse, dit-on, étend fiévreusement ses grandes ailes, et levant haut et droit son cou de cygne et sa belle tête, tout à coup il la recourbe sur son sein ; d'un coup de bec incisif et profond il s'entaille la poitrine en trois ou quatre places et en fait ruisseler un sang chaud et vermeil. Puis pendant que la couvée insouciante, affamée et rapace, se dispute le liquide nourricier et s'allaite avec volupté, sous les ailes étendues de la mère, pour elle, elle les regarde avec un fier amour, et voit avec une âpre joie sa vie avec son sang se transvaser dans les veines de ses petits.

C'est l'image expressive de ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ a fait pour nous, lorsque, voulant marquer jusqu'à la fin son amour, ce divin pélican réalisa cette conception inouïe de se mettre sous les apparences du pain et du vin pour l'humanité. Après avoir opéré ce miracle, il se donna de ses propres mains à la troupe des douze apôtres, marquant assez par là le grand but de l'Eucharistie : il voulait donner à notre âme une nourriture abondante et substantielle : « Je suis le pain vivant descendu du ciel..., ma chair est une vraie nourriture et mon sang un

vrai breuvage. Si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. »

D'abord la chair de Jésus-Christ est notre grand remède.

Jésus efface, dans l'âme de celui qui communie avec amour et repentir, tous les péchés véniels qu'il a pu commettre.

Bien plus, contrepoison de nos fautes journalières, la sainte communion nous remet d'une manière plus ou moins complète les peines du purgatoire attachées à nos péchés.

Elle enlèverait même les péchés mortels, s'il s'en trouvait encore dans une âme ignorante et de bonne foi, éprise pourtant de Jésus.

Mais le grand effet de la sainte communion n'est pas précisément de réparer les désordres causés en nous par le péché ; c'est plutôt de nous affermir et de nous mettre en garde contre les fautes à venir. Oui, avant tout, la chair de Jésus-Christ est un fortifiant, un préservatif, une lumière.

Un préservatif, parce qu'elle écarte loin de nous nombre de tentations ; un préservatif, parce qu'elle nous donne Jésus. Celui que Jésus garde est bien gardé :

« Je ne crains rien, Jésus est avec moi. »

La communion est une lumière parce qu'elle nous révèle le danger de telle amitié, de telle habitude, de telles relations imprudentes. Elle nous éclaire en ravivant dans notre esprit la pensée des commandements de Dieu ; elle nous éclaire en nous faisant souvenir qu'un jour aura lieu pour nous le jugement, et que le Dieu si bon de l'Eucharistie deviendra un Dieu accusateur.

Mais encore, en nous rappelant nos devoirs, la chair de Jésus reçue avec piété, dépose en nous le courage nécessaire pour les accomplir. Après la communion le Seigneur reste là, dans notre âme, comme un gouverneur dans sa place, et lorsque tout à l'heure fondront les tentations ; quand le démon, remis de sa surprise et revenant sur ses pas, tentera l'entrée de notre âme, nous ne serons plus seuls à le combattre, mais Jésus, Jésus-Dieu, Jésus le Tout-Puissant et le Très-Haut sera là, nous soutenant de la voix, du regard, et donnant la main à notre volonté chancelante.

Oh ! oui, la communion est une merveilleuse invention et un étonnant secret de force ! et qui dira ce qu'elle a converti, touché, éclairé et sauvé d'âmes depuis le jour où, pour la première fois, le divin Maître la distribua.

Or, qu'est-ce que l'Église nous demande pour

que nous puissions recevoir la chair de Jésus-Christ aux différentes fêtes et chaque mois ? Rien que l'horreur du péché mortel, et dans cette communion ainsi répétée elle nous promet grand avantage.

Quel obstacle pourrait donc nous arrêter ? N'avons-nous pas assez d'autres motifs pour éviter à tout prix l'affreuse tache du péché? et ne savons-nous pas par expérience qu'il est bien difficile de traverser une année entière sans faire quelque chute, si l'on ne reçoit dans l'intervalle ce divin réconfort de l'Eucharistie ?

Et puis nous avons tant besoin de purifier notre conscience et de devenir meilleurs !

L'année de la mort d'Osias, roi de Juda, le prophète Isaïe eut une étrange vision : il se trouva ravi dans le temple de Jérusalem, et là, debout, les bras étendus en avant, les yeux fixés sur un admirable spectacle, il vit Dieu assis sur un trône élevé, couvert de longs vêtements dont les draperies flottantes remplissaient tout le vaisseau du temple ; des séraphins, dont la foule se perdait à l'infini, environnaient le trône en chantant gloire à Dieu.

Et Isaïe eut peur d'être indigne, et il s'humilia en disant :

« Seigneur mes lèvres sont impures. »

Alors un séraphin se détachant du pied du trône vola vers lui, et prenant un charbon ardent au foyer d'un autel d'or, il en toucha et purifia les lèvres du prophète.

Pour nous, appelés à tenir notre rang dans la sainte Église, et plus tard au ciel, au milieu des saints, en la présence du Dieu de toute sainteté, nous rougissons aussi de nous trouver si imparfaits et si indignes.

Mais quand nous communions, alors, comme dans la vision du prophète, il semble qu'un chérubin nous apparaisse et qu'il vienne déposer non sur nos lèvres, mais dans notre cœur, ce feu brûlant et consumant qui est la Sainte Eucharistie.

Aussi le chrétien qui communie avec piété et en s'y préparant avec soin, sent bientôt son âme se transformer sous l'action de Jésus ; son cœur se ferme à la contagion du mauvais exemple pour s'ouvrir de plus en plus à la piété, au désintéressement, à une humble obéissance, bientôt même à des vertus plus hautes, au dévouement, au sacrifice.

L'orgueil, la médisance, le besoin effréné d'indépendance, brûlés jusque dans leurs racines par le charbon ardent de la sainte hostie, font place à l'humilité, l'amour du travail et du

devoir, au respect du prochain, et ce chrétien dont les passions bouillonnaient il y a peu de temps et ne trouvaient point de frein, se calme de lui-même, se modère, contient et cultive son esprit et son cœur, et les conserve ainsi plus purs, plus généreux et plus innocents pour les difficiles combats de la vie.

Ainsi la chair de Jésus-Christ efface en nous le péché, nourrit notre âme des vertus évangéliques.

Mais elle fait plus : elle ne se contente pas d'enlever de notre âme ce qui est mal, elle y met ce qui est bon, c'est-à-dire l'amour divin. L'âme et Dieu s'y unissent intimement ensemble, comme s'unissent un lingot d'or et un lingot de fer sous l'action torréfiante du feu dans le creuset.

C'est une vérité bien certaine que Notre-Seigneur nous aime prodigieusement et qu'il a cherché tous les moyens de s'unir à nous. La passion de Jésus-Christ, sa folie, pour parler la langue de saint Paul, a été de se rapprocher des hommes, de s'unir à eux le plus possible ; c'est ce qui l'a porté aux prodigieux abaissements de Noël. Il s'est revêtu de notre chair ; on l'a vu ici-bas vivant au milieu des hommes, habitant parmi eux, prenant en tout leur ressemblance ; souffrances, persécutions, rien ne l'arrête, il

accepte tout, et rêvant une union plus intime encore, brûlant d'attacher irrévocablement notre sort au sien, il veut être désormais notre seule porte de salut, il se fait par sa mort en croix notre Sauveur et notre Père (1).

Pour marquer cette étroite alliance qu'il veut voir régner entre nous et lui, il semble ne plus trouver d'expressions assez vives : « Vous êtes les rameaux, dit-il, et je suis la vigne ; demeurez en moi. »

Quelle nation avait imaginé des dieux s'approchant d'elle, comme notre Jésus, notre vrai Seigneur, qui s'est incliné vers la terre en se faisant homme et en mourant pour nous ?

Il semble bien que son amour et sa puissance ne pouvaient rien réaliser de plus.

Mais quoi ? qu'ai-je dit ? Qu'il a épuisé son pouvoir dans ces prodigieux mystères ?

Non, ne le pensons pas, car Jésus fait un dernier effort et trouve un perpétuel moyen de s'unir à tous ceux qu'il aime : il institue la sainte Eucharistie :

« Voici, dit-il, que je suis avec vous jusqu'à

(1) *Se nasceus dedit socium !*
Convescens in edulium ;
Se moriens in pretium,
Se regnans dat in præmium.

(Saint Thomas d'Aquin).

la consommation des siècles. » — Et ailleurs : « Celui qui reçoit ma chair demeure en moi et moi en lui. » C'était bien là s'allier aux hommes et les aimer jusqu'à la fin, selon la belle expression de saint Jean.

L'amour de Jésus ne s'est point refroidi avec les siècles, à la suite de tant de péchés, de profanations, de décourageants sacrilèges ; comme au premier moment Jésus nous dit encore : « J'ai grandement désiré de manger avec vous cette Pâque Eucharistique ; » comme alors il fait ses délices d'être avec les enfants des hommes, d'habiter dans leurs cœurs. « Il nous crie sans cesse de ses autels, dit Bourdaloue, et nous adresse ces paroles qu'il avait déjà mises pour nous dans la bouche du sage : « Venez, mangez « ce pain que je vous ai préparé, buvez ce vin « que je vous ai servi. » C'est qu'en effet l'amour de Jésus pour l'humanité reste toujours le même (1) ; le feu qu'il est venu porter ne s'éteint plus et tend sans cesse à embraser les âmes.

Les âmes, voilà ce qu'il demande, encore et toujours ; c'est dans ces demeures qu'il veut entrer (2). Il attend les âmes, plein de désir dans

(1) *In caritate perpetuâ dilexite*. (Jer., XXXI, 3.)

(2) « Ce n'est plus seulement à l'humanité, c'est à chaque être humain que le Verbe s'unit. Il entre, non pas seulement

le silence des tabernacles ; il leur donne rendez-vous à la sainte table et les presse doucement d'y venir. O Jésus si aimant, ne se trouvera-t-il pas des cœurs en grand nombre pour répondre à votre amoureux appel, et s'approcher de vous avec la même ardeur que vous vous approchez des hommes?

Est-ce par des communions rares et séparées quelquefois par une année entière que nous reconnaîtrions dignement votre amour, et que nous réjouirions votre cœur?

L'amour tend à l'union : ah! si vraiment nous vous aimons, souvent nous nous approcherons de vous et nous soupirerons sans cesse après ces divines étreintes de la communion.

Communier, c'est commencer dès ici-bas ces bienheureuses délices, cette chaste union de notre âme avec Jésus-Christ qui sera notre

dans les limites de notre commune nature, mais encore dans les limites de notre personnalité. Il divinise notre essence, il christianise notre moi. Son incarnation en nous a pour emblème l'union qui transforme l'aliment en la substance même du corps qui se nourrit. Ne demandez pas une autre union plus intime : vous demanderiez à être l'Homme-Dieu. Qui ne voit qu'un culte fondé sur un tel mystère doit développer au plus haut degré ce sentiment de familiarité avec Dieu, qui est le fond du christianisme? Dans nos admirables prières pour la communion, l'âme parle à Jésus comme l'épouse à son bien-aimé, et la crainte n'est plus pour elle que la pudeur de la confiance. »

Mgr Gerbet, *le Dogme de l'Eucharistie*, p. 121.

partage et toute notre occupation au ciel.

Dès maintenant nous pourrions goûter combien le Seigneur est doux et quels trésors d'amour et de joie il a préparés à ceux qui l'aiment; nous pourrions dès maintenant sentir le cœur de Dieu battre tout près du nôtre et lui parler, car il est bien là tout entier dans le Très Saint Sacrement. Son divin corps n'y est plus en sa puissance, mais en la nôtre : « Prenez-le, nous dit-il, il est à vous, c'est mon corps livré pour vous. Si vous ne prenez mon corps vous n'aurez point la vie en vous. » Que veut-il dire par ces mots? Que par la sainte communion notre âme devient meilleure et qu'elle s'imprègne de l'amour vivifiant.

Et si notre reconnaissance pour Jésus-Christ et le désir de nous unir à lui doivent nous incliner fortement à la communion fréquente, combien plus dans ce temps d'irréligion et d'incrédulité.

Il est raconté au livre des Machabées que les Israélites, rentrant victorieux dans Jérusalem et voyant les autels profanés, déchirèrent leurs vêtements, s'entourèrent de cilices et couvrirent leurs têtes de cendres, en signe d'un deuil immense. Longtemps auparavant le prophète Daniel, s'affligeant de la désolation de l'ancien temple, élevait sa prière et criait vers Dieu :

« Seigneur, tournez les yeux vers votre sanctuaire, je vous le demande pour vous-même. » Et pourtant, qu'était-ce que cette profanation d'un autel et d'un temple auprès de la profanation du saint des saints dans le vénérable sacrement de nos autels? Outre tant de communions indignes, que d'entreprises sacrilèges dirigées par la cupidité ou la haine contre la sainte Eucharistie et dont nous gémissons encore! Entendons-le nous parler du fond de son tabernacle, et nous dire avec le prophète : « Arrêtez-vous, pensez à moi. Voyez s'il est une douleur pareille à la mienne. J'ai appelé et il ne s'est trouvé personne pour consoler mon cœur! » Ah! ne saurons-nous pas lui dire : Oui! Seigneur, je vous aime, et je viens vous recevoir!

Sous la persécution de Dioclétien, plusieurs chrétiens condamnés à mort pour la foi gisaient dans la prison Mamertine.

Au fond des catacombes, le pape, qui célébrait le saint sacrifice entouré d'une foule de chrétiens, se tourne vers l'assemblée des fidèles en disant : « Qui de vous, mes frères, portera la sainte Communion, au péril de sa vie, à nos pauvres enfants, les martyrs de demain?

— Moi, mon Père, » dit en s'avançant modestement et pourtant avec assurance un jeune enfant

d'une dizaine d'années qui faisait l'office d'acolyte. — On lui confie les saints Mystères.

A l'angle du forum, assailli par une troupe d'enfants du peuple, Tarcisius, c'était son nom, refuse de jouer avec eux : « Je suis pressé, dit-il. — Que portes-tu là? Donne-moi ce que tu portes. — Je ne le puis ! Et ses deux bras croisés protégeaient le précieux dépôt.

— C'est un chrétien ! crie une voix dans la foule. Alors comme aujourd'hui le mot soulève une tempête d'injures. — Un chrétien ! oh ! il nous dira ce qu'il tient ! »

Et vingt démons se ruent sur l'innocente victime ; l'un lui ouvre le front avec une pierre tranchante, l'autre lui arrache les ongles pour les détacher et lui ensanglante les mains ; un boucher, d'un coup de poing, le jette à terre sans connaissance. Pâle, défait, sanglant, Tarcisius de ses deux mains fiévreusement et convulsivement crispées sur sa poitrine protège encore l'Eucharistie.

Délivré, mais trop tard, il meurt dans ce céleste embrassement.

Un jour, et bientôt peut-être, nous aussi, nous mourrons : demandons à Dieu de savoir toujours, comme l'enfant martyr, apprécier, honorer, recevoir et garder dans nos cœurs le

doux et précieux sacrement. Nous pourrons dire alors :

« Seigneur, j'ai cru en vous et je vous ai aimé: voyez encore l'empreinte de votre hostie dans mon cœur ! »

CHAPITRE XXII

COMMENT S'EST FONDÉE L'ŒUVRE DE DIEU

XXII

COMMENT S'EST FONDÉE L'ŒUVRE DE DIEU

L'Eucharistie est le ferment de l'Église qui en a reçu le dépôt sacré et qui nous le conserve

Méditons maintenant sur l'œuvre du Christ, la société des âmes — la sainte Église.

Quelle consolation, quel affermissement pour notre foi !

L'Église ne s'est répandue et l'Évangile ne s'est accrédité que par la seule persuasion de la vérité et par l'éclat des miracles.

Tout d'abord, à la regarder dans son origine, un fait qu'il faut mettre en lumière : elle ne s'est établie que par la doctrine qu'elle prêchait ; c'est parce qu'elle disait la vérité qu'elle a réussi. Les empires se fondent souvent par des coups d'État et par la force ; les mauvaises doctrines font école par l'appât du gain et la poussée des passions ; les sociétés secrètes s'alimentent des haines politiques, des sourdes rivalités, et prospèrent par les vilains sentiments des hommes. Dans le succès

de ces institutions ou de ces idées se révèle une cause qui explique presque tout : la faiblesse même du cœur humain, sa lamentable propension au mal et aux excès de la liberté.

Si l'Église a usé de l'un de ces moyens, si elle n'a pas dédaigné ce puissant levier de l'opinion, son établissement n'est peut-être plus qu'un de ces grands faits historiques, une de ces conquêtes dont l'audace, la décision et la fourberie d'un côté, l'irrémédiable sottise humaine de l'autre, sont le principal secret.

La cupidité et la crainte expliquent presque tout dans l'histoire. L'un ou l'autre de ces grands ressorts a-t-il joué un rôle dans la propagation du Christianisme, et puisque à un moment donné le vieux monde s'est fait chrétien, était-ce pour un de ces intérêts, par une de ces craintes ?

S'il est avéré que ni l'amour du plaisir, ni l'attrait des richesses, ni la séduction des honneurs, ni aucune considération humaine n'explique la conversion de la société antique, il faut donc conclure que la vérité seule, éclatante de lumière dans les pages de l'Évangile, a gagné ces peuples et a fait la transformation.

Les missionnaires à qui le Christ avait dit de baptiser les nations, font-ils donc appel au plaisir ? Dans toute sa vie le Dieu qu'ils vont prê-

cher le dénonce, le tient en perpétuelle suspicion, le stigmatise et s'en moque enfin par le portement de croix et le couronnement d'épines.

Les richesses? « Mais bienheureux les pauvres. » Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. D'ailleurs, « il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume du ciel qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille ». Et : « Malheur à vous, riches, parce que vous avez votre consolation dès ici-bas! Malheur à vous qui riez! malheur à vous qui êtes dans la joie! »

Entendez-vous comme il prêche avec force?

Les honneurs! mais si vous voulez être les premiers, soyez les serviteurs des autres et lavez-leur les pieds. Et « les premiers en ce monde seront les derniers au royaume des Cieux ». Si quelqu'un se fait vraiment chrétien, le Christ se propose de le rendre ordinairement odieux. En effet, quiconque fera profession dans la société romaine d'être enfant du Christ, encourra la perte de sa dignité, de ses biens, de sa vie. Loin qu'on se fasse chrétien par peur, on aura peur d'être chrétien.

Qu'annonçaient d'ailleurs les envoyés au Maître? Que promettaient-ils? Quelles étaient leurs prétentions s'ils ne faisaient appel ni à

l'intérêt, ni à l'ambition, ni au plaisir? Comme le Maître, ils annonçaient la pénitence, comme Lui, ils promettaient la croix, ils prétendaient soumettre le monde au joug de Jésus-Christ. Ce sont ces choses élevées qu'ils présentaient avec courage comme la « Bonne Nouvelle » et la vérité. — La vérité! amère dérision! Vous croyez donc encore à la vérité! et vous pensez que dans la foule affolée de plaisir, avec ce seul mot de vérité vous trouverez un écho. Ils ne le croyaient pas, ils en étaient sûrs et ne prétendaient savoir qu'une seule chose, Jésus-Christ sur la croix; c'est par les seules forces de ce grand nom qu'ils entendaient venir à leurs fins, convertir le monde, et fonder l'Église.

Mais pour persuader les foules et les incliner à croire, contre leurs passions, contre leurs intérêts, au moins faut-il une puissante éloquence, une logique irrésistible, des raisons naturelles accessibles à la masse.

Et encore, quand tout cela se rencontre, les résultats sont petits et peu frappants : « En dehors de la banlieue d'Athènes, la parole si éloquente du philosophe Socrate n'avait pu ni relever une âme, ni briser une chaîne, ni faire germer une vertu; » mais pour l'Apôtre de Jésus-Christ, il ira, dit Bossuet, « il ira, cet igno-

rant dans l'art de bien dire, avec cette élocution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs, et, malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine... Rome même entendra sa voix, et un jour cette ville maîtresse du monde se tiendra plus honorée d'une lettre du style de Paul que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron ».

Paul est un juif, de cette race alors comme aujourd'hui la plus méprisée dans le monde latin. Bien qu'il écrive et parle avec une grande force, ce n'est pas un orateur. Pas plus que les autres apôtres il n'a recours à l'élégance du style et aux artifices oratoires (1). Il n'use pas davantage des raisonnements humains, car le Dieu qu'il annonce réprouve toute philosophie mondaine et charnelle (2).

« Le Seigneur, dit-il, a choisi ceux qui paraissent des insensés selon le monde pour confondre l'orgueil des sages, et les plus infirmes pour humilier ceux qui se croient forts. » Et il

(1) *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis.* (I Cor., II, 4.)

(2) *Perdam sapientiam sapientium.* (I Cor., I, 19.)

s'avoue lui-même du nombre de ces hommes impuissants, craintifs et anxieux (1).

Petit, nerveux, un *avorton*, puisqu'il l'avoue, que veut-il dire au monde pour le gagner ?

Il ne laisse pourtant pas d'enseigner, avec une grande hardiesse, une religion qu'il sait être un scandale pour les juifs, ses anciens coreligionnaires, et une folie pour les païens. Il ne raisonne pas, il ne discute pas. Il ne flatte pas pour se faire croire. Il se présente, et avec autorité il annonce le mystère d'un crucifié qu'il faut adorer.

Certes, il était grand cet ambassadeur de Rome qui, ramassant dans ses mains les bords de sa toge, disait fièrement à un roi : « Dans les plis de ce vêtement je vous apporte la paix ou la guerre. »

Mais combien plus grand l'apôtre de Jésus-Christ, qui, sans pouvoir humain, mais fort du Dieu qui est en lui, s'avançait à la conquête des intelligences et des cœurs. Avec quelles armes enfin ? — Avec la force de Dieu (2). — Et comment la reconnaître ? — Aux miracles dont saint Paul multipliait le puissant témoignage (3).

C'est par des miracles que tous les apôtres

(1) *Et ego infirmitate et timore et tremore multo fui apud vos*. (I Cor., II, 3.)
(2) *In virtute Dei*. (II Cor., VI, 7.)
(3) *In signis*. (Jer., XXXII, 21 ; Bar., II, 11 ; Apoc., X, 16.)

ont accrédité leur enseignement. Çà été leur sublime éloquence : si vous ne croyez pas nos paroles, du moins croyez-en nos œuvres.

Pour atteindre le but que visaient les envoyés du Christ, il fallait de grands prodiges, une intervention de Dieu manifeste, dûment constatée, un témoignage de sa main tout à fait irrécusable.

On peut en juger par l'extrême difficulté des changements que les apôtres avaient à opérer dans le monde.

Devant ces intrépides champions du Christ qui s'appelaient Pierre, Jacques, Jean, Barthélemy, Paul, Mathieu et les autres, considérez quels obstacles se dressaient! Ici les Juifs, Scribes, Pharisiens, plus furieux encore contre les disciples qu'ils ne l'avaient été contre le Maître, frénétiquement attachés à leurs anciens usages et à leur ancien culte, les Juifs orgueilleux qui n'avaient rêvé que d'un Messie triomphant et à qui on présentait un Messie, un Jehovah battu de verges et mis en croix, mis en croix par eux-mêmes.

Là-bas, dans l'immense étendue des peuples païens, un grand culte idolâtre qui légitimait les vices, dont les poètes, les peintres et les sculpteurs avaient immortalisé les dieux et les héros par des chefs-d'œuvre d'une impérissable beauté.

Et puis, chez ce grand peuple romain surtout, cette religion de Jupiter et des dieux n'était-elle pas tellement liée avec les institutions nationales et avec la patrie elle-même, que toucher au vieux culte c'était ruiner l'empire, de même qu'on fait s'effondrer un édifice en soutirant une des bases.

Les grands, les puissants, les hommes d'État d'alors se méfiaient d'un culte nouveau, étranger, intransigeant, dont le Dieu refusait de partager tranquillement la place au soleil avec les autres dieux, et qui prétendait les mettre pour ainsi dire tous dehors, pour s'établir seul en leur place.

L'égalité et la fraternité devant Dieu que prê chaient les apôtres entre les maîtres et les esclaves, l'indépendance de conscience qu'ils montraient en disant : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes; » leur horreur pour les platitudes et les sacrilèges adorations dont on entourait la personne des Césars, tout cela était plus qu'il n'en fallait pour exaspérer les puissants du siècle, et les faire rugir de haine contre le Seigneur et contre son Christ.

Tu vas, ô Paul, dans la vieille Rome, centre du monde. Si tu prends une de ces ruelles infectes où logent les artisans et les gens du peuple, pousse ces portes, regarde ces haillons; en passant entrevois ces vices !

Autour de cette table borgne, dans cet angle, vois-tu ce groupe qui rit d'un gros rire et roule déjà d'ivresse? Celui-ci c'est un marchand d'esclaves; il plaisante de ce qu'une mère ne voulait pas qu'on vendît son petit; il lui a cinglé d'un osier sur le visage en lui arrachant l'enfant.

Ses deux voisins sont gladiateurs; l'un des deux tuera l'autre au cirque demain matin, ou plutôt ils sont plus de deux cents qui en tueront deux cents autres.

Ce pauvre vieux qui se lève a eu bien des malheurs. Il a été réduit jadis à tuer lui-même ses deux enfants en bas âge, parce qu'il était trop misérable pour les élever, et que du reste, la loi romaine donne au père de famille droit de vie et de mort sur ses enfants.

Si tu veux les gagner à toi, entre, prêche-leur l'argent, le vin, la liberté, un peu de gloire, du pain surtout; mais ne parle pas de vérité à ce peuple en décadence; ils t'entendront sur ce sujet-là une autre fois.

Si tu portes tes pas vers ces splendides portiques, ah ! n'entre pas. Entends seulement ces cris d'orgie, ces infâmes refrains. Là, ce soir, se vautre dans une ivresse immonde et raffinée le patriciat, orgueil de Rome. Ces prêtres païens que tu coudoies ne croient plus à rien. Ces deux

philosophes, que leur manteau singularise là-bas sur la voie Latine, ont aussi peu d'influence qu'ils ont peu de vertus réelles ; ce sénateur qui t'éclabousse a autre chose en tête que ton humilité.

L'Apôtre ne se laisse pas intimider par ces choses qu'il sait fort bien, et qu'il a dénoncées dans une de ses lettres.

Ses compagnons d'armes et d'apostolat n'hésitent pas plus que lui. — Et quel est le résultat?

Cinquante ans plus tard, la religion qu'ils annoncent sera répandue non seulement dans les villes, mais dans les villages, dans les campagnes.

Moins d'un siècle après leur mort, il n'y aura pas un peuple barbare, grec, ou de n'importe quel nom, même de ceux qui passent leur vie sur des chars ou sous des tentes en faisant paître leurs troupeaux, où le nom de Jésus crucifié ne soit devenu le rendez-vous des prières au Père et au Créateur de toutes choses. « Nous ne sommes que d'hier, écrivait fièrement le prêtre Tertullien aux sénateurs de Rome, et déjà nous remplissons tout votre empire, vos villes, vos bourgs, vos municipalités, vos conseils, vos camps même, vos groupes, vos sections, votre sénat et le forum. Nous ne vous avons plus laissé que vos temples. »

Pour opérer cette merveille inouïe et renverser tant de barrières, c'est au grand jour, en plein soleil, qu'il avait fallu multiplier les miracles.

L'ombre de saint Pierre guérissait les malades ; sa parole ressuscitait une morte ; le seul attouchement des objets ayant appartenu à saint Paul opérait des miracles ; saint Jean, plongé dans une chaudière d'huile bouillante, en sortait sain et sauf.

A Rome surtout, il est resté et l'on peut voir les traces indélébiles de ces prodiges. Au fond de la prison mamertine où fut précipité le premier des papes, il fit jaillir une source pour baptiser son geôlier. Elle est là, on boit de cette eau.

Lorsqu'on décapita saint Paul à la troisième borne milliaire, sa tête, projetée par le glaive, bondit trois fois à terre, et à chacune de ces trois places l'eau jaillit et coule encore aujourd'hui d'une triple source, à cet endroit qu'on appelle Saint-Paul-Trois-Fontaines.

Je conclus : ou bien l'Église de Jésus-Christ s'est établie par des miracles, ou enfin non.

Si oui, elle est donc divine puisque Dieu seul fait les miracles en de telles circonstances.

Si non, eh bien ! je dis alors que l'établisse-

ment du Christianisme sans aucun miracle, et d'autre part sans aucun moyen humain, serait lui-même le plus extraordinaire miracle qu'on puisse concevoir. Dans un cas comme dans l'autre, il est bien évident que notre Église est l'œuvre de Dieu.

Seigneur, donnez-nous d'aimer l'Église, mais de l'aimer avec intelligence, mais de l'aimer avec force, mais de l'aimer quand même. Que rien ne nous détourne de ses sanctuaires! Que rien n'éteigne en nos cœurs son souvenir, ni sur nos lèvres sa prière! Plutôt notre langue desséchée s'attacher à notre palais, et notre voix s'arrêter à jamais dans notre gorge, que d'oublier un jour ses saints cantiques, préludes de ceux qu'elle mettra enfin sur nos lèvres dans le temps que nous verrons son triomphe au ciel!

CHAPITRE XXIII

SUR LA BARQUE DE PIERRE

CHAPITRE XXIII

SUR LA BARQUE DE PIERRE

Quand Jésus-Christ va quitter le monde, il groupe autour de lui douze hommes de choix et quelques autres; il les associe fortement, leur communique sa mission et ses pouvoirs et les lance ainsi, ardents, infatigables et indissolublement unis entre eux, à la conquête du monde.

Mais d'abord il leur donne un chef infaillible : « Tu es Pierre, dit-il à l'un d'eux, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. J'ai prié pour que ta foi ne défaille point; confirme tes frères. »

C'est le premier pape. A ce chef, il en adjoint d'autres qu'il revêt d'un caractère et de pouvoirs surnaturels : « Vous, faites ceci en mémoire de moi; remettez les péchés, liez et déliez; comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie baptiser et prêcher. »

Ce sont les premiers évêques et prêtres. Autour d'eux, il organise l'immense armée des

chrétiens, composée de tous ceux qui croiront en lui et seront baptisés.

Ce sont les premiers fidèles.

Or, à cette société des âmes, Jésus, qui fait souffrir ceux qu'il aime, destine des maux inouïs : « Ils ne m'ont pas épargné, dit-il, ils ne vous épargneront pas ; je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; vous serez pressurés dans le monde, car le monde vous hait et vous maudit. »

Mais il ajoute : « Confiance, mon petit troupeau, j'ai vaincu le monde ; les puissances de l'enfer ne l'emporteront jamais sur mon Église ; voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Deux prophéties qui nous expliquent le passé de l'Église, et qui nous rendent l'âme assurée pour l'avenir.

L'Église catholique, future conquérante du monde, n'était à l'origine qu'un groupement de quelques hommes du peuple, rudes ouvriers, ignorants, sans finesse.

En face du colossal empire romain qui contenait alors sous sa seule autorité presque toute notre Europe moderne et une grande partie de l'Asie et de l'Afrique, ces pauvres gens, sans ressources humaines, faisaient un effet singulier.

Si seulement, dans leur projet insensé de convertir le monde, ils avaient flatté les passions; mais non : « Soyez chastes, disaient-ils, soyez purs, soyez humbles, soyez sobres; pardonnez à vos ennemis; n'abusez pas de l'argent; défiez-vous des plaisirs. »

— Ah! c'est insupportable! Eh quoi! ces misérables viendront nous enseigner, nous Grecs, si intelligents, si profonds philosophes, nous Romains, les premiers législateurs et les premiers soldats du monde! Et de quel droit osent-ils troubler nos fêtes? nous dansions en paix dans l'orgie : quels sont ces sinistres cris d'alarme?

L'empereur romain en rit tout d'abord : les coups de fouet de la synagogue suffiront bien, pense-t-il, à faire taire ces nouveaux fanatiques assez fous pour adorer un crucifié.

Vain calcul de la politique!

Le petit grain de sénevé s'enracine, sa tige prend consistance et projette de vigoureux rameaux; les pêcheurs galiléens font école, et ce Juif nommé Paul fonde partout des églises, installe des évêques, et prêche avec un succès inouï.

Alors César s'émeut et il appelle le bourreau. « Vous serez pressurés dans le monde, avait dit Jésus, on vous tuera. »

Mais, chose étrange et qui montre l'appui secret de Dieu! A mesure que le bourreau torture et immole, les victimes, par une sorte de renversement de la raison, viennent d'elles-mêmes s'agenouiller sous sa hache.

La rage des persécuteurs s'émousse contre la patience infinie des martyrs : des fillettes de douze ans, des femmes délicates, des vieillards craintifs dans la vie ordinaire, livrent leurs corps au feu, aux tenailles, aux fauves de l'amphithéâtre ; à côté d'eux de robustes jeunes gens sacrifient tout pour Jésus-Christ, jeunesse, plaisirs et vie.

Et à mesure qu'ils tombent les rangs pressés, d'autres accourent comme à un festin, imbibent du linge dans le sang des martyrs, enchâssent leurs corps, et prennent enfin leur place sur l'échafaud, calmes et enivrés tout à la fois. « Quelle joie, écrit Ignace, évêque d'Antioche, je vais être enfin moulu et broyé par la dent des bêtes, comme le froment du Christ. »

Les trente premiers papes, saisis avant tous à cause de leur séjour à Rome, périssent dans les tortures. Les évêques et les prêtres, plus désignés par leur dignité, tombent en masse ; mais le nombre des fidèles riches et pauvres, hommes et femmes de tout âge, est si considérable à

leur côté qu'en trois cents ans on en peut compter des millions.

Ainsi s'élevait contre le vaisseau de l'Église cette première tempête, si furieuse qu'aucune institution humaine n'y aurait résisté et que le naufrage, dans un tel déchaînement de puissances contraires, eût été lui-même une gloire.

Mais dans la barque de Pierre, au milieu des flots qui faisaient rage, Jésus dormait comme autrefois sur le lac de Galilée.

Sur la tombe de chaque pape, on en créait un autre ; à chaque évêque un successeur était donné, et le sang des martyrs qui ruisselait par toute l'Europe était comme une semence d'innombrables chrétiens avides des mêmes vérités, des mêmes souffrances endurées pour Jésus-Christ, des mêmes pacifiques triomphes; jusqu'à ce qu'enfin le Seigneur se lève. Il étend sa droite. Dans le ciel, sur la route de l'empereur Constantin, il trace une croix lumineuse, et le monde romain, lassé de tuer, se convertit.

Mais le démon n'a jamais désarmé ; et si Jésus d'un mot apaise la tempête, si tout rentre dans le silence, c'est seulement une accalmie dans la tourmente.

Aussitôt la persécution du glaive apaisée, commencèrent les furieux assauts de l'erreur.

A quoi bon entrer dans le détail de ces luttes perpétuelles où tout est d'un côté : la force, la brutalité, l'audace, l'argent et le mensonge, et où nous ne trouvons de l'autre que la faiblesse et la patience.

Comment les papes, tant de fois menacés, emprisonnés, ou traîtreusement flattés, ne sont-ils pas devenus hérétiques, entraînant l'Église dans leur chute? C'est le secret de Dieu.

On peut dire que le démon a tout fait pour détruire l'Église. Avec les musulmans, maîtres de l'Asie, de l'Afrique et de l'Espagne, il a assiégé pendant de longs siècles la chrétienté et l'Italie. Il savait bien qu'en s'attaquant à Rome et au pape, il frappait l'Église à la tête.

C'est pourquoi il suscitait toujours en Italie mille guerres intestines; de petits princes intriguaient contre les papes; de puissants empereurs les chassaient de Rome, en nommaient de faux, et maintes fois on vit les souverains Pontifes perdre ainsi pour un temps leur domaine temporel.

Satan parvient même quelquefois, danger plus redoutable, à semer dans l'Église la zizanie et l'abus des richesses; çà et là, comme des taches sur une nappe immaculée, le trouble et le désordre apparaissent, et par moments des hommes

indignes sont élevés aux évêchés ou au Saint-Siège. Chose merveilleuse! malgré leurs vices, ceux-là mêmes, retenus secrètement par l'Esprit invisible, gouvernèrent avec une sagesse étonnante.

Par une permission de Dieu et par les artifices de l'enfer, on vit même, pendant plus de trente ans, jusqu'à deux ou trois papes s'arroger en même temps le suprême pouvoir, sans que l'Église pérît d'une telle secousse.

Enfin, au XVIe siècle, amoindrie, lacérée, profondément atteinte par l'immense défection du protestantisme, la sainte Épouse de Jésus-Christ tombe à genoux, et puisant une nouvelle force et une nouvelle vitalité dans cette cruelle épreuve, elle se relève plus pure, plus mortifiée, donne à ses prêtres des obligations plus sévères, prescrit à ses fidèles des précautions plus grandes; et tandis que d'une main elle retient ses enfants sur la pente glissante de la corruption; de l'autre, elle travaille constamment à étouffer les hérésies, les erreurs et les blasphèmes sans cesse renaissants.

Du reste, rien n'ébranle cet immuable rocher sur lequel est bâtie la nouvelle Jérusalem :

Ni l'épée des capitaines

Ni les folies des hérésiarques.

Ni les chansons des impies,

Ni les intrigues des grands,

Ni les vices des peuples,

Ni l'indignité même de quelques prêtres,

Ni les inventions malveillantes et les écrasants mépris de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau et des autres ennemis de Dieu (1).

Et quand s'élève enfin la plus vive et la plus complète persécution que l'histoire ait jamais enregistrée contre la société des âmes, la Révolution de 1793, l'Église de France, si éprouvée pourtant, si travaillée, si minée pendant le XVIIIe siècle, se leva comme un seul homme. A l'Assemblée qui demandait au clergé de France de se séparer du Souverain Pontife et de l'Église universelle, plus de quarante mille prêtres répondirent simplement : « Non ». Cent quarante-six évêques sur cent cinquante déclarèrent que jamais ils ne se sépareraient de Pierre.

(1) « Les infidèles se sont assemblés pour la détruire par les fondements; les hérétiques en sont sortis pour lui arracher ses enfants et lui déchirer les entrailles; et si enfin les mauvais chrétiens sont demeurés dans son sein, ce n'est que pour lui porter le venin jusque dans le cœur. Il faut donc que cette Église soit bien appuyée et bien fortement établie puisqu'au milieu de tant de traverses, malgré l'effort des persécutions, elle s'est soutenue par sa fermeté ; malgré les attaques de l'hérésie elle a été la colonne de la vérité; malgré la cence des mœurs dépravées, elle demeure le centre de la rité. »

Bossuet, Sermon sur l'Église.

Tel est le spectacle à la fois triste et consolant que présente le passé de l'Église. Nous voyons réalisées avec une égale exactitude les deux paroles du maître : « Vous serez pressurés dans le monde. — Ne craignez rien, je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Depuis, une situation plus étonnante encore s'est dessinée pour l'Église : une de ces épreuves, « si grandes, dit Jésus, que les élus mêmes en perdraient la foi, s'il était possible. »

En effet, des sociétés secrètes se sont formées et ont grandi dans l'ombre ; l'indifférence et l'impiété, répandues dans le peuple par les feuilles publiques, ont fait des progrès désespérants. Avec une habileté digne d'une meilleure cause, on a peu à peu aliéné à l'Église le cœur du pauvre et de l'ouvrier ; on lui a enlevé le cœur et l'esprit des enfants qui déjà grandissent en la haïssant ; on lui a interdit le chevet des mourants, et la voilà maintenant, seule en apparence, et sans force, le rire et la chanson de tous.

Ah ! cette fois du moins, c'en est bien fini et le démon triomphe ! Votre parole, ô Maître adoré en vain pendant dix-huit siècles, est convaincue d'impuissance, et il y a grande joie dans l'enfer !

Quelle lutte inégale en apparence !

D'une part, la prétendue science, la violence plus ou moins ouverte, l'argent, la masse des journaux et des livres, l'effort de toutes les passions, l'ignorance profonde et le mépris des peuples.

De l'autre, la faiblesse apparente, le petit nombre, une morale souvent difficile à pratiquer, l'insuffisance des moyens d'action.

Et pourtant, jamais plus que depuis trente ans l'Église n'a été en réalité plus forte et plus serrée autour de son chef. Jamais les ministres de Jésus-Christ n'ont été plus unis entre eux, plus massés autour de leurs évêques; jamais ceux-ci n'ont été plus enlacés autour du Saint-Siège.

A aucune époque de l'histoire, l'Église n'a vu l'ensemble de ses prêtres plus fidèles, plus chastes, plus réguliers; jamais les fidèles n'ont donné plus de marques d'un filial dévouement et souvent même d'une ardente piété.

Nous attrister, nous le pouvons, mais nous décourager, jamais!

Car nous avons confiance dans l'avenir. Je ne suis pas prophète, ni fils de prophète, je ne sais comment tout cela finira, mais ce que je sais parce que la foi me l'enseigne et que je crois à la parole de Jésus-Christ, c'est que les puis-

sances de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Église; avec son apparente impuissance, elle a usé le glaive, elle a usé la moquerie; elle usera l'infernale tactique.

Comme le soldat qui, dans la sanglante mêlée, a reçu en dépôt l'honneur de la patrie et la garde du drapeau, l'Église catholique maintiendra haut et ferme son vieil étendard, couvert de poussière, souillé de sang, déchiré par les balles. Elle ne cédera pas un seul point, ni un article de sa prodigieuse morale, ni un dogme de son Credo, ni une parcelle de son autorité.

Elle ne cèdera pas parce qu'elle est sûre d'elle-même, parce qu'elle est infaillible.

Du reste, tous, du plus humble au plus intelligent, nous sommes à Elle; notre temps, notre cœur, toutes nos forces, toutes nos ressources, et si notre sang et notre vie sont nécessaires, ah! nous lui donnons tout, heureux si, en mourant, tout misérables et inutiles que nous sommes à sa cause, nous pouvions voir nos corps entassés servir de piédestal à son élévation et de marchepied pour son triomphe.

Le navire surpris dans les mers du Sud par un des grands ouragans de l'équinoxe risque fort de périr; le voyez-vous emporté au ciel par la vague monstrueuse, et projeté l'instant d'après

dans un abîme sans fond. Haletant et anxieux, l'homme de la barre, couché sur sa roue, maintient énergiquement le gouvernail, pendant que la mer démontée embarque à chaque instant, lave le pont de ses grandes vagues et couvre tout d'écume. Le bâtiment, horriblement penché sous la rafale, crie et gémit jusque dans ses profondeurs; et cependant les hommes, accrochés aux cordages, à demi suffoqués et aveuglés par l'eau et le sel, maintiennent la direction du navire au prix des plus héroïques efforts; plus unis, plus robustes à mesure que le danger grandit; on dirait que l'âme et la volonté puissante du capitaine ont passé dans chacun d'eux (1).

C'est l'image de l'Église catholique. Mais ce vaisseau que nous montons porte dans ses flancs nos destinées éternelles. Ah! ne craignez rien,

(1) « La raison ne fait que fourvoyer partout, mais spécialement quand elle se mesle des choses divines. Qui le sent plus évidemment que nous ? Car encore que nous lui ayons donné des principes certains et infaillibles, encore que nous esclairions ses pas par la saincte lampe de la Vérité, qu'il a pleu à Dieu nous communiquer, nous voyons pourtant journellement, pour peu qu'elle se desmonte du sentier ordinaire, et qu'elle se détourne ou escorte de la voie tracée et battue par l'Église, comme tout aussitôt elle se perd, s'embarrasse et s'entrave, tournoyant et flottant dans cette mer vaste, trouble et ondoyante, des opinions humaines, sans bride et sans but: aussitost qu'elle perd ce grand et commun chemin, elle se va divisant et dissipant en mille routes diverses. »

MONTAIGNE, *Essais*.

il verra le port, celui-là ! A la première parole du Maître invisible qu'il recèle, la mer se calmera, et des jours de paix reviendront. Bienheureux ceux qui pendant l'épreuve auront gardé la foi et la vigueur de leur âme !

CHAPITRE XXIV

L'ANCRE DE L'ESPÉRANCE

CHAPITRE XXIV

L'ANCRE DE L'ESPÉRANCE

Espérance pour l'Église !

Espérance pour nous-mêmes

L'espérance est une des lois de notre salut, comme elle est une des nécessités de notre nature.

Mais quand il s'agit d'atteindre Dieu, de nous élever jusqu'à la béatification, un tel effort dépasse toute la puissance humaine ; il faut que Dieu intervienne, qu'il prenne l'âme, qu'il lui fasse pour ainsi dire toucher du doigt la certitude de son magnifique avenir, et que, l'affermissant dans ses doutes, la relevant après ses agitations, il la soulève de la terre pour la faire voler jusqu'au ciel.

C'est ici l'espérance chrétienne, vertu éminemment surnaturelle dont nous avons reçu le principe au baptême, et que la grâce du Saint-Esprit ranime et entretient dans nos cœurs. Par la puissance de ce divin esprit nous levons

les yeux vers le Ciel et nous espérons conquérir Dieu et le voir un jour.

Rester bon, pur, sage, miséricordieux; accomplir la loi jusqu'au bout; mourir fidèle au poste, ce sont les conditions du salut.

Mais parce que notre nature est portée à se décourager devant la longue et monotone perspective de cette route du devoir, l'espérance nous montre Dieu debout à nos côtés, nous tenant par la main, nous aidant à franchir les abîmes. Faibles et méfiants de nous-mêmes, nous apprenons à compter sur Dieu seul et sur sa grâce.

L'espérance joue donc un grand rôle dans l'économie de notre vie surnaturelle.

Il est vrai, c'est une vertu transitoire. Bien que son inspiration soit céleste, elle cessera dans l'autre vie : dans ce temps-là, ce ne sera plus l'espérance mais la certitude; l'attente aura fait place à la vision.

Mais ici-bas nous marchons guidés par le flambeau de cette vertu, étroitement liée avec la charité. C'est Dieu lui-même qui a réchauffé nos cœurs glacés dans ce triste exil, et qui nous a comme engendrés de nouveau à un ardent amour et à un vivace espoir : en dilatant nos cœurs par ce sentiment d'abandon, il nous a fait courir dans la voie de ses commandements; grâce à lui,

les épreuves qui nous environnent, les maux de toutes sortes, au lieu de nous abattre, encouragent, grandissent, exaltent notre espérance. Plus nous souffrons ici-bas et plus nous nous lassons de la terre, plus nos cœurs volent par avance vers la Patrie. Ainsi dans l'âme du vrai chrétien, l'épreuve augmente et fortifie l'espérance. Pourvu qu'il garde intactes dans le sanctuaire de son cœur sa foi vive, sa confiance assurée, pourvu que sans décliner jamais il affirme énergiquement à lui-même et aux autres l'avenir attendu, Dieu le maintient, Dieu le porte et son espoir est *plein d'immortalité*. Sa chair elle-même, vaincue par la mort et soumise à l'humiliation du tombeau, sommeillera drapée dans l'espérance, ses ossements humiliés dormiront dans l'attente du tressaillement et de la résurrection future. C'est pour lui un sujet de gloire : il se sent le fils de Dieu, et par cette forte confiance son salut est déjà presque assuré.

« Mon Seigneur et mon Dieu, je suis persuadé que vous veillez sur tous ceux qui espèrent en vous, et qu'on ne peut jamais manquer de rien quand on attend tout de vous. C'est ce qui fait que j'ai résolu de vivre désormais sans aucune inquiétude, et de me décharger sur vous de toutes mes peines. Les créatures peuvent s'armer

contre moi, les maladies peuvent m'ôter la force et les moyens de vous servir, je puis même perdre votre grâce par le péché; mais jamais je ne perdrai mon espérance, je la conserverai jusqu'au dernier soupir de ma vie, les démons feront de vains efforts pour me l'arracher, rien ne pourra ébranler ma confiance. Que les autres attendent leur bonheur des créatures, de leurs biens, de leurs talents; qu'ils s'appuient sur l'innocence de leur vie ou sur la rigueur de leur pénitence, sur le nombre de leurs bonnes œuvres ou sur la ferveur de leurs prières : pour moi, Seigneur, ma confiance, c'est ma confiance même; cette confiance ne m'a jamais trompé et n'a jamais trompé personne. Je suis donc assuré que je serai éternellement heureux, parce que j'espère fermement de l'être, et que c'est de vous, mon Dieu, que je l'espère. Je connais, et je ne connais que trop, hélas! combien je suis fragile et changeant, je sais ce que peuvent les tentatives contre les vertus les mieux affermies; j'ai vu tomber les astres du ciel, et les colonnes du firmament s'ébranler; mais tout cela ne peut m'effrayer, si vous êtes pour moi; et vous le serez toujours, tandis que j'espérerai en vous. Je me tiens par là à couvert de tous les malheurs, et de plus je suis assuré d'espérer toujours, par-

ce que j'espère même cette invariable espérance. Enfin, je suis sûr, ô mon Dieu, que je ne puis trop espérer en vous, et que je ne puis avoir moins que ce que j'aurai espéré de vous : ainsi j'espère que vous me retiendrez dans les penchants les plus rapides, que vous me soutiendrez contre les plus furieux assauts, et que vous ferez triompher ma faiblesse de mes plus redoutables ennemis; j'espère que vous m'aimerez toujours, et que je vous aimerai aussi sans relâche, et, pour porter tout d'un coup mon espérance au souverain degré, je vous espère, ô mon Dieu, vous-même de vous-même : j'espère qu'après vous avoir aimé, adoré et servi dans le temps, j'aurai le bonheur de vous voir et de vous posséder dans votre royaume éternel ». (1)

Cette vue anticipée et pénétrante écarte les voiles, nous emporte dans l'éternité, nous fait par avance toucher les palmes et les couronnes, nous montre la glorieuse place qui nous attend.

La cause, la raison de cette espérance, c'est Jésus-Christ. Il est la voie, la vérité, la vie.

Sa croix est notre unique espoir. C'est par lui que nous avons accès à l'état de grâce; c'est par lui que nous nous glorifions d'être les héri-

(1) *Acte de confiance en Dieu, par le R. P. de la Colombrière.*

tiers de Dieu; grâce à lui les tribulations deviennent pour nous la source d'une patience salutaire qui nous coule au creuset, nous façonne et nous éprouve. L'espérance ainsi enracinée dans nos cœur ne sera pas trompée, parce qu'elle est la parole même, la réponse qu'un Dieu d'amour murmure au fond de nos cœurs: Tu souffres, âme fidèle, mais c'est pour un temps; j'ai vu tes larmes, j'ai compté tes soupirs, j'ai entendu les gémissements de ta contrition. Un jour, je te rendrai la bonne mesure pour les maux que tu as endurés à cause de moi. Alors tu riras de tes angoisses; tu ne te souviendras plus de tes tristesses; et moi-même j'essuierai tes larmes ; attends encore quelque temps d'un pied ferme cette suprême justice ; garde cette espérance jusqu'au bout, car tout est là... Encore un jour et ce sera fini; ton espoir s'accomplira, voici la fin!

Ce sont ces paroles et d'autres semblables que le Christ murmure à l'oreille de ceux pour qui la vie est dure. Ils l'entendent et ils marchent au milieu des assauts du mal avec la paix dans l'âme; les pauvres, les petits, les humbles, ceux qui comptent sur le Christ, traversent le désert de la vie les yeux fixés sur les ténèbres profondes, distinguant une lumière où

les autres ne voient rien, et marchant droit sans dévier sur ce point d'or. Ni les railleries ne les déconcertent, ni les malédictions ne les troublent. Ils sont joyeux, et comme enivrés par la vision mystérieuse. Les voix qui leur parlent dans le silence et qui murmurent à leur oreille comme les échos atténués et lointains des célestes concerts, ne se taisent par intervalle que pour se faire entendre de nouveau, l'instant d'après, plus pénétrantes et plus douces. Vous pouvez les accabler, les persécuter, les jeter à terre, les frapper dans leur fortune, dans leur honneur, dans leur vie : jusqu'au dernier soupir, vous n'abattrez pas leur confiance ; jusqu'au dernier regard leurs yeux s'élèveront vers le ciel ; comme autrefois le saint homme Job, leur espérance repose immortelle dans leur sein. On leur demande en les croyant vaincus : Où est cette espérance pour laquelle vous faisiez des aumônes? et ils répondent avec un cri vers Dieu : Nos pères ont espéré en toi ! ils ont espéré et tu es accouru à leur secours ; après les ténèbres, nous attendons la lumière, après l'oppression, la justice ! Ah ! nous croyons quand même en ta bonté . tu nous recevras dans tes bras ! Quand bien même le Seigneur nous tuerait, notre dernier accent serait un cri de confiance en Lui.

On comprend quelle force dépose dans l'âme un pareil sentiment.

Cette invincible attente est le secret de tous les héroïsmes, elle fait le courage des martyrs, la patience des ascètes, le zèle constant des missionnaires, la pureté des vierges, la science profonde et sûre des docteurs. Soutenus par l'espérance de l'avènement du Seigneur, ils se sont sevrés de tous plaisirs, ils ont vécu sur la croix, ils ont persévéré dans les larmes, dans les veilles et dans les jeûnes. Et non seulement cette espérance était la surnaturelle inspiration des saints, mais elle les consumait vivants comme la flamme qui peu à peu ronge et détruit la cire qui l'alimente.

Un grand désir du Ciel brûlant dans l'âme des saints les minait lentement comme une fièvre, et la violence de leurs désirs, l'impuissance de leurs élans vers Dieu, le sentiment d'un vide universel détachaient progressivement leur âme de leur corps comme un fruit mûr qui va se séparer de l'arbre. Ils languissaient en voyant leur espérance différée ; c'était la mélancolie de toute leur vie!

L'espérance est le ressort de tout courage.

Dieu là haut, l'espoir ici-bas.

Au milieu des sombres jours de la terre, dans les amertumes et les déceptions sans nombre, comment vivre, comment respirer, comment trouver la force de continuer la route sans une espérance au cœur? Comment tant de malheureux descendent-ils jusqu'à la criminelle extrémité du suicide, pourquoi osent-ils attenter à leurs jours? C'est qu'ils croient trouver dans le néant un asile assuré contre les tortures du désespoir. Seule, notre sainte religion peut relever, soutenir, pousser en avant, l'âme accablée, couverte de meurtrissures, et qui roule à terre à chaque instant comme anéantie sous son fardeau

Il est des heures dans la vie où les voix de la terre sont impuissantes à consoler, où la coupe du bonheur paraît épuisée à jamais, où toute joie est morte, où tout soutien se dérobe, où la terre va manquer sous les pieds, où l'abîme nous attire. L'amertume, la négation, l'affreuse désespérance se ruent à l'envi sur la pauvre âme désemparée et lui livrent de suprêmes assauts.

Où se tourner? où porter les regards? où chercher le secours? quelle main amie viendra panser la douloureuse blessure? quelle parole adoucira la peine amère?

Pauvre âme! tu souffres, tu es seule! Le

monde t'abandonne et nul sur la terre ne peut guérir ton mal!

Mais il te reste Dieu. Dieu, la force du juste, le relèvement des opprimés, la lumière au fond des cachots! Dieu, la Patrie dans l'exil, le secours des misérables, le vengeur de l'innocence, le pain des affamés, le breuvage de vie et le suprême cordial de ceux que la fausseté du monde a laissés altérés de justice.

Dieu, la miséricorde, la vie, la joie, l'amour, la tendresse infinie.

Dieu, qui n'est pas un tyran mais un père.

Dieu, qui te veut heureuse et qui te réserve un paradis après tant de larmes.

Dieu, qui se penche vers toi, t'appelle, t'encourage, t'attend!

Ah! jette-toi éperdue dans son sein, repose ton front brûlant sur sa poitrine, calme-toi, rassérène ton cœur, refais ta volonté !

L'épreuve passera et Dieu te restera pour toujours.

CHAPITRE XXV

OU LA MORT S'ILLUMINE

XXV

OU LA MORT S'ILLUMINE

Ceux qu'il aime, Jésus les garde fidèles jusqu'à la mort, en étendant ses mains sur eux comme sur son bien, dans ce dernier et redoutable passage. Aussi, loin que la mort soit un épouvantail pour un véritable enfant de Jésus-Christ, elle se fait paisible, assurée, douce même; c'est la porte de vie par où passent les âmes justes pour entrer dans la gloire (1).

Arrêtons-nous un moment devant cet aspect aimable de la mort. Il y a du fruit pour notre âme à se persuader que l'amour de Jésus, après avoir endormi la souffrance ici-bas, change même la mort en un ravissant passage.

L'homme juste, en effet, trouve dans la mort : la fin de ses maux, la rencontre de Jésus-Christ, l'entrée du Ciel.

Si un grand écrivain a pu dire que : « C'est

(1) *Hæc porta Domini, justi intrabunt in eam.* (Ps. CXVII.)

une chose horrible de sentir s'écouler tout ce qu'on possède (1) », et s'il est vrai que la pensée de la mort est dure pour celui qui met son repos et sa joie dans les biens de ce monde, il est certain aussi que l'homme pauvre d'esprit et détaché de tout meurt sans déchirement, car s'étant exercé à vivre ici-bas au-dessus de la chair et à n'user de ce monde comme n'en usant pas, il quitte sans grand sentiment ce qu'il n'a pas aimé, et souffre peu d'une séparation qui l'affranchit plutôt qu'elle ne le prive.

Aux yeux du juste, l'argent et le plaisir se sont révélés dès longtemps sous leur vrai jour. Il en a senti le vide, le rien. Un jour même est venu peut-être où son âme a considéré comme un vil fumier ce que le commun des hommes estime, et ce dont les mondains font leurs trésors (2). Ce jour est celui même où il a connu parfaitement et compris enfin Jésus-Christ (3).

C'est la récompense de l'âme qui a renoncé de cœur à toutes choses durant sa vie, de n'avoir plus à renoncer à rien quand vient la mort.

Jésus ! quelle paix, quelle sérénité sur le visage du juste, à cette heure décisive où tant

(1) Pascal.
(2) *Arbitror ut stercora.* (Phil., III, 8.)
(3) *Propter eminentem scientiam Jesu Christi.* (Phil., III, 8.)

d'autres sont dans l'inquiétude et l'angoisse!

Les pleurs mêmes de parents chéris et la pensée d'une cruelle séparation ne sauraient le troubler, car s'il les a aimés de toute son âme, c'était en Dieu ; il ne les quittera que pour Lui, les confiant à une Providence dont il connaît si bien les miséricordes et la puissance. Du sein d'une vie meilleure, en même temps qu'il distinguera plus clairement leur état, il pourvoira aussi plus efficacement à leurs vrais besoins.

Mais la mort, si on la considère avec les yeux de la foi, c'est la fin de la lutte et la délivrance des tentations. « Tant que je suis dans cette vie, disait saint Pierre d'Alcantara, je puis pécher. » « Prenez garde, Seigneur, s'écriait un autre saint, je pourrais vous trahir. »

Plusieurs, après avoir été de grands saints, sont tombés : témoin David, Salomon et d'autres. Qu'y a-t-il de plus triste pour une âme aimante que cette incertitude? Les biens du monde, quelque mépris qu'on en fasse, tendent toujours à plaire ; le démon ne désarmera jamais tant qu'il nous restera un souffle de vie ; la nature a beau être humiliée, réduite, forcée à obéir ; par moments elle a des soubresauts terribles, de ces révoltes qui ébranlent tout l'être et qui font peur.

La mort est l'heure bénie qui marque la fin du combat, le messager de paix annonçant le repos, le héraut désiré proclamant le succès final ; oui, car la mort vient consacrer la victoire ; ange de gloire, sur un front blanc d'innocence conservée ou reconquise, elle pose la couronne avec un baiser.

Otez-nous ce hideux squelette armé d'une faux ! montrez-nous, comme le veut l'Église, saint Michel archange qui descend radieux, avec la cohorte brillante des princes du ciel, pour terminer l'exil et découvrir à l'âme les splendeurs de l'éternelle aurore ! Oh ! oui, bienheureux sont ceux qui meurent dans le Seigneur ! (1)

Rapprocher une autre douceur de la mort, pour l'âme chrétienne, vient de l'union habituelle qu'elle n'a cessé d'entretenir ici-bas avec Jésus-Christ. Car, d'une part, le juste a mis tout son soin à suivre et à imiter le Sauveur, toute sa joie à lui plaire; de l'autre, il est insatiable de Lui, en sorte que Jésus-Christ est devenu pour son âme l'air vital qu'elle respire, le pain de chaque jour dont elle s'alimente, la lumière dont elle s'inonde, enfin son Unique. Les créatures ne sont plus rien pour ce juste. C'est ce que saint

(1) *Beati mortui qui in Domino moriuntur.* (Apoc., XIV, 13.)

Paul exprime bien quand il dit que Jésus-Christ est sa vie (1).

Tel maître, tel disciple. On a une tendance naturelle à imiter ceux que l'on aime. Si donc cette communication de principes et d'amour influe sur les principaux actes de l'existence, dirons-nous qu'elle ne produit plus d'effet dans la plus grave, la plus décisive des actions de la vie, celle qui consacre toutes les autres et les fixe pour l'éternité, je veux dire la mort ?

Convenons au contraire que la fidélité jusqu'à la mort est le suprême effort de l'imitation, et que l'imitation poussée jusque-là est le dernier mot de l'amour.

Le juste donc, celui qui aime Jésus-Christ, par là même qu'il est son disciple, se fait une joie d'imiter un tel Maître dans sa mort après l'avoir suivi dans toutes les actions de sa vie. Sa conformité avec le Sauveur veut qu'il l'accompagne jusque-là, qu'il monte avec lui sur le Calvaire, qu'il embrasse sa croix, et qu'il meure percé des mêmes clous.

Il le sait, et c'est ce qui adoucit sa mort.

Cette mort qu'il nous faut subir tous, notre divin Modèle l'a d'abord endurée ; il s'est engagé

(1) *Mihi vivere Christus est.* (Phil., I, 21.)

le premier dans cette route obscure, il a franchi avant nous ces formidables passes. Et lui aussi, il a senti sa chair fléchir sous le fardeau de l'angoisse jusqu'à suer du sang ; et lui aussi il a senti en lui le sourd travail qui mine l'être et les atteintes successives qui préparent la suprême agonie. Ses joues se sont creusées comme se creuseront les nôtres, le même éclat vitreux qui s'éteindra un jour dans nos regards a pâli dans les siens ; la crainte même de la mort, il a voulu en sentir quelque chose : « Père, père, disait-il, que ce calice s'éloigne de moi s'il est possible ! »

Comme une mère qui veut faire accepter à son enfant un remède amer et pénible, le goûte d'abord elle-même afin de l'encourager par là, ainsi Notre-Seigneur a goûté l'agonie, les souffrances et la mort, voulant nous fortifier par son exemple.

L'union habituelle avec Jésus-Christ nous adoucit donc l'amertume du fatal breuvage et nous fait même désirer de le boire ; nous le fait désirer, oui, car après tout, cette mort, c'est le voile qui nous cache à Jésus et nous tient loin de lui, et ce voile, quelle joie de l'arracher, d'apercevoir le Maître, le Père, l'Ami, l'Époux. Le voilà donc enfin dans sa rayonnante beauté ! A peine notre âme est-elle sortie de sa prison, Jésus lui

apparaît; Jésus, qui était tout pour nous en ce monde, Jésus, qui nous dégoûtait du reste, et nous suffisait à lui seul, le voici pour jamais. O rencontre sans précédent ! ô ivresse ! Le ciel s'ouvre, c'est Lui-même ! il me reçoit dans ses bras ; je repose à jamais sur ce Cœur comme autrefois saint Jean

Qui redira cette heure de réveil et d'amour? Tant que nous demeurions dans la prison du corps, nous restions loin de lui, et notre âme voulait rompre ses liens pour être avec le Christ; mais maintenant notre âme a trouvé celui qu'elle aime, elle le tient, elle ne le quittera jamais.

Avec le Christ c'est l'autre vie que l'âme aborde, et elle exulte !

Comme on conduisait saint Pionius au lieu de son supplice, les gardes lui demandèrent comment il pouvait aller à la mort avec tant de joie : « Vous vous trompez, dit-il, ce n'est pas à la mort que je vais, c'est à la vie ! »

Plus forte que la mort, plus vivace que l'appréhension des supplices mêmes, son espérance lui découvrait sous des traits fascinateurs la réalité de l'autre vie, de ce monde supérieur qui lui tendait les bras. et il disait : « Je vais à la vie. »

Aux regards des mondains, ce juste paraissait

mourir, mais lui, sentait bien qu'il entrait dans le repos et la joie ; sa foi lui faisait de la mort le splendide portique du palais éternel, la porte glorieuse, témoin d'un triomphe sans lendemain.

« Non, je ne croyais pas qu'il fût si doux de mourir, disait Suarez à cette même pensée, et telle en fut l'influence heureuse sur l'esprit du cardinal Fisher, que, conduit à l'échafaud pour la foi, ce grand homme entonna le *Te Deum*.

François d'Assise mourant se mit à chanter. Et n'aurait-il pas pu s'approprier ces paroles d'un autre saint à son heure dernière : « Entre Dieu et moi il n'y a plus que la muraille de mon corps ; je la vois maintenant tomber morceau par morceau ; c'est ma prison qui s'écroule et je vais voir Dieu ! » (1)

(1) « O vous qui avez écrit le *Phédon*, vous le peintre à jamais admiré d'une immortelle agonie, que ne vous est-il donné d'être le témoin de ce que nous voyons de nos yeux, de ce que nous entendons de nos oreilles, de ce que nous saisissons de tous les sens intimes de l'âme, lorsque, par un concours de circonstances que Dieu a faites, par une complication rare de joie et de douleur, la mort chrétienne, se révélant sous un demi-jour nouveau, ressemble à ces soirées extraordinaires dont le crépuscule a des teintes inconnues et sans nom ! Quels tableaux alors ! quelles apparitions ! Vous en citerai-je une, ô Platon ? Oui, au nom du ciel, je vous la dirai. Je l'ai vue il y a quelques jours ; mais dans cent ans, je dirais encore qu'il n'y a que quelques jours que je l'ai vue. Vous ne comprendrez pas tout ce que je vais vous dire : je ne peux vous parler de ces choses que dans une langue nouvelle que le Christianisme a faite; mais vous en comprendrez toujours assez. Sachez donc que de deux âmes qui s'étaient attendues

Ainsi le juste expire, le sourire sur les lèvres, la joie au cœur. Il a servi Dieu toute sa vie, il

sur la terre, et qui s'y étaient rencontrées, et que Dieu avait unies par le nom d'époux et d'épouse en ouvrant devant elles une longue perspective de ce qu'on appelle bonheur; que de ces deux âmes, l'une arrivait, par une volonté pure, à la vraie foi, au moment où l'autre arrivait, par une sainte mort, à la vraie vie; l'une sortait des ombres de l'erreur, comme l'autre était près de sortir des ombres de la terre; l'une se disposait à participer, pour la première fois, au plus auguste mystère du Christ, lorsque l'autre allait le recevoir comme une transition dernière à la communion éternelle. Or, c'était une chose sainte, consolante, désirée des anges et des hommes, que ces deux âmes pussent accomplir chacune sa communion, ou plutôt cette communion une et double dans le même lieu, à la même heure, à côté l'une de l'autre, comme, à la veille d'un voyage qui sépare, on prend en commun un dernier repas de famille. Il était juste qu'il vît, de ses derniers regards, descendre en elle le Dieu qu'il allait rejoindre, afin qu'il pût dire dans toute l'étendue de son cœur : Maintenant, Seigneur, laissez aller votre serviteur en paix, puisque mes yeux ont vu votre salut, qui n'est ni le mien, ni le sien, mais le vôtre, ô mon Dieu! Et comme le pauvre malade ne pouvait aller à l'église assister au saint sacrifice, le sacrifice vint à lui; et, par une dispense miséricordieuse, sa chambre, presque funèbre, fut transformée en sanctuaire. En face de ce lit, qui était déjà comme une espèce d'autel où l'ami mourant du Christ offrait à Dieu sa propre mort, on éleva un crucifix et un autel, où le mystère du Christ mourant allait se renouveler. Elle y suspendit des ornements et des fleurs, car une première communion est toujours une fête. Mais les broderies que sa main attacha au-devant de l'autel rappelaient une autre fête; elles avaient été portées dans une autre cérémonie, dans un autre jour que le jour de la séparation; et après avoir été depuis mises à l'écart, elles sortaient de nouveau, elles reparaissaient là comme pour nous dire que la joie de ce monde n'est qu'un tissu à jour, bien frêle, et que nos espérances ne sont guère qu'une parure qui se déchire.

Tout à coup cette chambre, sombre jusqu'alors, s'éclaira de la lumière qui jaillissait des flambeaux de l'autel, comme la mort la plus ténébreuse s'illumine pour le juste des rayons

s'est efforcé de lui plaire; quelle joie lorsqu'il entend enfin le lointain appel du repos et ces paroles

que Dieu tient en réserve pour ses derniers regards. Le sacrifice commença, et il était minuit. Pourquoi fut-il commencé à cette heure? Je vous en dirais bien une raison que les hommes savent; mais je crois que les anges de Dieu en savent d'autres encore, parce qu'ils connaissent toutes les mystérieuses concordances des moments, des heures et des nombres sacrés. C'était l'heure de la naissance du Christ, consommateur de notre foi, auteur de notre ciel, et il y avait là aussi, je vous l'ai dit, entre ce lit de mort et cet autel, une double naissance, l'une au ciel, l'autre à la foi : réunion rare et privilégiée. Je crois à ces harmonies des heures en faveur de certaines âmes; je crois que le temps, si fantasque, si souvent rebelle à nos arrangements profanes, est, sous la main de Dieu, un rythme souple et docile, qui obéit mieux que nous le pensons, aux convenances des élus. Le sacrifice, donc, commença à minuit. Toute une famille y assistait, et, avec elle, un ami fidèle à toutes les douleurs. De vous dire quelles pensées, quelles émotions passèrent alors dans toutes ces âmes, je ne l'essayerai point; nulle d'entre elles ne sait elle-même tout ce que Dieu lui a fait sentir. Comme en un jour où le ciel est moitié sombre, moitié serein, un éclair n'en traverse pas moins en un instant tout l'espace d'un pôle à l'autre; ainsi en était-il du sentiment et de la prière, au milieu de cette admirable scène. Ces éclairs de l'âme étaient en quelque sorte présents à la fois sur tous les points de l'étendue que Dieu a donnée au cœur de l'homme, depuis les pensées les plus douces jusqu'aux plus déchirantes; car tous les contrastes étaient réunis dans cette chambre sacrée, ils y étaient représentés, sensibles, vivants; cet autel paré, qui semblait adossé à un cercueil; ces fleurs qui prédisaient, parmi les glaces de la mort, l'approche de l'éternel et invisible printemps; cette garde-malade au sombre habit, qui se tenait, comme une morte voilée, en face de l'aube et de l'étole du prêtre, symbole d'immortalité; ces vêtements blancs de la première communion de l'épouse de Dieu, qui allaient se changer en la robe noire de la veuve de l'homme, cette première et cette dernière communion mêlées ensemble; ces sanglots et ces actions de grâces qui se confondaient dans chaque âme; cette hostie partagée entre l'époux et l'épouse, double viatique, pour lui de la mort, pour elle de la douleur;

qu'un ange murmure à son oreille : « Bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Maître. »

toute cette famille ensevelie dans un pieux silence, où l'on n'entendait que des larmes qui tombaient sur les livres de prière, et, au milieu de ce prosternement général, la tête seule du mourant soulevée sur sa couche, dominant, calme et sereine, toutes ces têtes inclinées par la douleur! Et si ce divin spectacle, si expressif, si parlant, n'était lui-même qu'un voile qui couvrait d'autres merveilles saintes ; si je vous disais que celle qui restait avait demandé la foi au lieu du bonheur, et que celui qui partait avait, jeune et heureux, offert sa vie pour lui obtenir la foi ; si, lorsqu'il vit cette grâce descendre enfin du ciel, mais comme une flamme qui venait, en consumant sa vie, accomplir l'holocauste qu'il avait préparé ; si, dis-je, à cette vue, recueillant ses forces défaillantes, il avait tracé en quelques lignes, et sous la forme d'une élévation vers Dieu, un des plus sublimes testaments de résignation tendre et d'héroïque amour que l'âme d'un chrétien ait jamais inspirés au cœur d'un époux ; si, portant tour à tour ses pensées vers les anges du ciel, et ses regards sur les êtres chéris qui entouraient son lit de mort, ces deux apparitions se confondaient parfois dans son esprit, de telle sorte qu'il semblait prendre les unes pour les autres, Dieu permettant cette douce méprise pour que la transition de ce monde à l'autre lui fût plus unie et plus simple ; si, au moment où il venait de quitter la terre, son image, peinte sous des traits si beaux dans tous les cœurs qui le connaissaient intimement, commença à y grandir encore, à s'y transfigurer, parce qu'ils découvrirent tout à coup dans de modestes papiers qu'il avait cachés, des traces, des reflets de son âme jusqu'alors inconnus, semblables à ces sillons de lumière qui laisse après elle une apparition qui s'évanouit! Non, je ne puis vous dire ce que j'ai vu et senti. J'ai lu autrefois les méditations des sages sur le monde futur, je les ai interrogés sur les secrets de la mort et de la vie ; mais les clartés que j'en ai reçues sont bien ternes près des révélations qui ont éclairé cette sainte et grande nuit. Jamais je n'ai senti si vivement, en deçà de la tombe, la présence de ce qui est au delà ; jamais le voile qui s'étend entre les deux mondes ne m'a paru si transparent ; jamais je n'ai eu une pareille intuition de notre immortalité ! » (Extrait d'un dialogue entre Fénelon et Platon. — Abbé GERBET.)

Le possédant, ce Maître, on acquiert le ciel, et par la même route qui nous mène à un si aimable Sauveur, nous entrons dans les bienheureuses demeures du Paradis. Sous les tristes voiles qui nous assombrissent en un jour de deuil, se cache en effet tout un monde ; des mystères glorieux s'accomplissent hors des rayons de notre vue ; aux lents échos de nos églises résonnant le *Dies iræ*, répondent à travers l'espace des voix qui chantent un triomphe, voix suaves comme le souffle d'une brise de printemps, harmonieuses comme le murmure des fontaines. C'est le départ du juste que célèbrent les anges. Semblable au jeune oiseau qui, après avoir longuement voleté sur la terre, essayé et fortifié ses ailes, s'élève enfin, d'un rapide et majestueux élan, le juste, qu'une prison de chair retenait captif en ce monde, vient enfin de rompre sa chaîne et de sentir la liberté de Dieu !

Mais le juste seul a droit à cette paisible fin ; à lui seul la résignation certaine devant la séparation imminente et sur le bord du tombeau qui s'ouvre. Seules, les lèvres qui se sont ouvertes pour la prière, l'aveu des fautes et pour le bien; connaîtront le dernier sourire

Oh! vivons donc comme nous voulons un jour mourir. Pour que la mort dépouille en notre

faveur ses sinistres épouvantails et devienne un ange de lumière, pour qu'elle soit un jour la fin de nos maux, la rencontre de Jésus-Christ et l'entrée du ciel, mourons au péché, vivons pour Dieu.

Tout passe, la vie du Ciel viendra bientôt compléter celle-ci, éternisant l'union avec Jésus-Christ commencée sur la terre

CHAPITRE XXVI

COMMENT L'AMOUR VIENT DU CIEL

CHAPITRE XXVI

COMMENT L'AMOUR VIENT DU CIEL ET COMMENT IL Y RETOURNE

La crainte des jugements de Dieu, bien que nécessaire à cause de nos entraînements funestes, est loin d'être le meilleur guide dans la vie. La peur peut être un excitant à l'action, mais elle restera toujours un motif inférieur. S'il est vrai que la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, certes, elle n'en est pas le couronnement. Elle joue le rôle d'introductrice ; c'est elle qui fait les avances, elle met notre âme dans la route et l'initie au secret de ses destinées. Mais il est désirable qu'à un certain moment elle s'arrête, s'efface et s'incline, pour faire place à un autre sentiment qui est l'amour.

L'amour chasse la crainte, dilate le cœur. détend l'âme, ravit et emporte la volonté.

Celui qui aime ne sent plus son mal ; il ne gémit plus sur sa peine. S'il souffre, ah ! que sa souffrance lui est chère !

Comme un feu dévorant a besoin sans cesse d'être entretenu et consume tout ce qu'on lui présente, ainsi l'amour se nourrit, s'épuise et se renouvelle sans cesse par la souffrance, le sacrifice, l'immolation.

Rien ne lui coûte, tout lui est bon; il ne voit que le plaisir de l'objet aimé, il ne pense qu'à lui, il s'offre et se donne à lui sans réserve (1).

Celui qui aime est comme emporté dans une course précipitée, dans un vol rapide. Son cœur est dans l'enchantement d'une ivresse continuelle.

Le don le plus précieux que Dieu ait fait à l'homme sur la terre, c'est le don d'aimer. Hélas! c'est en même temps le plus redoutable, le plus mystérieux. De tous les besoins qui assiègent le cœur de l'homme, nul n'est plus élevé, comme nul n'est plus impérieux. Mais le mystère étreint, l'angoisse environne cette irrésistible inclination du cœur. On n'aime pas sans souffrir. Dans la terre d'exil, un lien secret rattache la douleur à la tendresse et jette un voile de mélancolie sur tous les amours, et cependant malgré ces larmes, ces appréhensions, et les brisements de cœur inévitables, s'il est

(1) Cf. *De Imitatione Christi* : *De amore Jesu super omnia.*

sur la terre une seule joie, c'est bien celle-là.

Aimer! aimer vraiment, aimer sans remords et sans regret, dans la paix de la conscience et sous le regard de Dieu!

Être aimé! trouver un cœur ami en qui l'on puisse aux jours sombres s'établir et se confier, un cœur qui souffre de nos maux, qui pleure de nos larmes, saigne de nos plaies et compatisse à nos infirmités, voilà bien l'un des fugitifs bonheurs, l'un des rares paradis en ce monde!

Oh! que les âmes égoïstes, que les cœurs insensibles et durs sont malheureux! Malgré leur calme apparent et leur prospérité mensongère, ils ne connaissent pas la joie de vivre, ni la douloureuse douceur d'aimer.

Il est vrai, nulle faculté de l'âme ne se trompe plus facilement et n'est entraînée plus vite aux abîmes.

Nous sommes ainsi faits, que le beau nous saisit, nous enthousiasme et nous captive, mais dans la misérable situation présente, bien souvent nous sommes exposés à nous laisser séduire et entraîner par l'ombre périssable, par le pâle reflet, par la contrefaçon éphémère du seul vrai bien.

La beauté de la créature, beauté d'un jour, lointaine imitation du beau absolu, exerce sur

nos yeux une dangereuse fascination et nous fait oublier le bien suprême. C'est en vain qu'elle nous promet le bonheur. Le vide, la déception, les larmes, une cruelle ironie nous attendent. Et toujours, au fond de la coupe enchantée des plaisirs, la dernière goutte du magique breuvage est d'une révoltante amertume.

Connaissons ce double mystère : notre cœur a besoin d'aimer, il est né pour l'amour; il sent que là seulement est un repos dans ses perpétuelles anxiétés : c'est un fait évident, cette constatation est au bout de toute étude élémentaire du cœur humain et d'autre part notre pauvre âme ne trouve dans les amours de la terre, même les plus légitimes, que les soupirs, les larmes et les désillusions.

Quel est donc le mot de l'énigme? Quelle clarté dissipera ces ténèbres?

Ah! c'est que nous sommes créés pour aimer Dieu seul.

A ces aspirations, à ces appels de l'être, à ces tourments intimes, à ces élans, à ces envolées puissantes, un seul objet mérite d'être proposé : c'est Dieu!

« Vous nous avez créés pour vous, Seigneur, disait saint Augustin, et notre cœur est dans l'angoisse tant qu'il ne s'est pas reposé en vous. »

Dieu donc est l'objet suprême de notre amour, le seul parfaitement proportionné à l'étendue de nos désirs. Quand on l'a enfin découvert, toute inquiétude cesse, tout besoin s'apaise, sinon celui de l'aimer toujours davantage.

La philosophie naturelle, qui nous conduit à la connaissance de Dieu, nous invite aussi à l'aimer en nous découvrant quelque chose de son indicible beauté et en nous rappelant ses bienfaits.

Mais c'est surtout la foi qui nous ouvre le sanctuaire des cieux, écarte le voile, et nous met par avance en face de l'éternel amour. Avec elle nous posons le pied sur le seuil des parvis sacrés, les profondeurs infinies de Dieu se déroulent devant notre regard, et nous connaissons quelque chose des merveilles de la Trinité sainte. Ce n'est plus seulement le beau incréé, éternel, entrevu et chanté par Platon ; nous ne sommes plus seulement enivrés par la méditation de ce verbe soupçonné par la sagesse antique : non, la raison se tait, la science avoue son impuissance, elle s'arrête émue, tremblante, au portail des célestes demeures que, seule, la foi va nous faire franchir en nous entraînant dans la plénitude du mystère

Dieu, de toute éternité, se connaît, se perçoit, se comprend : son essence infinie est tout

entière découverte devant ses yeux dans la conscience profonde qu'Il a de Lui-même ; Il se voit d'un seul coup d'œil rapide, Il se comprend d'un seul acte de science, et Il se forme de Lui-même, dans l'unité ineffable de cette perception, une image, une figure, une idée, qui est la splendeur même de sa gloire et l'expression exacte de son infinie perfection. C'est là sa parole intérieure, son verbe incréé, le mot éternel par lequel il s'exprime, l'indicible admiration que la vue de son enivrante beauté lui arrache à Lui-même, la louange qu'Il fait de l'Idéal absolu, l'hymne de l'harmonie sublime qui se répercute dans les profondeurs de son être, en ce point fixe et permanent qu'est l'éternité (1).

Or, il est impossible qu'un pareil artiste, dont la puissance est infinie, s'il veut se représenter à Lui-même, reste au-dessous de la tâche entreprise. Aussi l'Image est l'expression exacte de l'Objet; le Reflet réfléchit tous les rayons de la Splendeur ; l'Idée est le miroir fidèle où se retrouve ou plutôt demeure toute l'Intelligence; dans le Verbe engendré le Père se reconnaît trait pour trait sans que rien manque.

(1) « O lumière éternelle qui résides seule en toi, qui seule te comprends, et, comprise de toi et te comprenant, t'aimes et te souris ! »

Dante, *le Paradis*, ch. xxxiii.

De toute éternité, par le fait même de son être divin, Dieu se voit, Dieu se pense et engendre en son sein une Image ineffable; tout s'y retrouve, jusqu'à la personnalité auguste sans laquelle le tableau serait inférieur au modèle.

Mais, par un mystère profond, ce Verbe est une personne distincte de Dieu son Père dans l'unité duquel il demeure par l'identité de nature.

Suivons.

En contemplant cette splendeur, en admirant cet éclat, Dieu le Père s'éprend de l'éternelle Beauté qu'il se représente. Tous les ravissements d'ici-bas, le saisissement du savant qui se trouve tout à coup en face de la vérité longtemps rêvée, péniblement cherchée ; le frémissement de l'artiste devant qui tout à coup se dévoile un peu du beau immortel; l'émoi profond de l'esthète pénètre jusqu'au fond de l'être par un sentiment subit et grandiose de l'idéal, les nobles émotions que donne sur la terre la vision bienheureuse du vrai ou la possession momentanée d'un bien véritable ; tout cela ne peut nous donner qu'une faible idée de la béatitude immanente, du ravissement absolu qui est en Dieu lorsqu'il voit le Beau sans ombre, lorsqu'il entend l'Harmonie infinie, lorsqu'il contemple la séré

nité du Vrai, lorsqu'il s'éprend du Bien, dans son Verbe, splendeur de Lui-même.

Mais en même temps que s'emportent à jamais et que vont précipités vers le Fils les torrents de feu de l'Amour éternel, de la Charité du Père, le Verbe s'éprend à son tour du sublime Objet qu'il représente et vole vers lui d'un indicible élan. Ainsi va l'amour en Dieu, du Père vers le Fils et du Fils vers le Père dans un flux et un reflux infinis.

Ainsi naît l'Amour au sein de Dieu : il procède du Père et du Fils, et du Père par le Fils, il est leur rapport éternel, le lien incréé, immanent, de leurs augustes personnes, le souffle brûlant qu'ils se communiquent. Cet amour, comme les divins Artistes dont il est l'enthousiasme et la louange, est une personne distincte, qui demeure unie au Père et au Fils dans l'unité d'une même nature.

Ainsi l'Amour est en Dieu, l'Amour est Dieu, Dieu est Charité (1).

Or, cette ineffable Charité dont Dieu possède la plénitude en lui-même et qui anime, enflamme et ravit son éternité, il en veut, par pure miséricorde, pourvoir sa créature. S'il crée, c'est par

(1) *Deus charitas est.* (I Joan., IV, 16.)

amour : la nature, le monde, nos destinées, tout est le fruit d'une pensée divine amoureuse. Dieu nous a créés pour le bonheur. Il n'y a de bonheur possible qu'à découvrir en lui le bien suprême et à s'en éprendre à jamais. Notre cœur est fait pour se plonger un jour dans cet océan d'ivresse ; là seulement sont les sources pures où nous boirons enfin la félicité attendue. Les eaux saumâtres et malsaines des tristes fleuves de l'exil ne sauraient que nous dessécher, nous altérer, exciter notre soif : nous sommes faits pour l'amour infini, nos aspirations secrètes ne tendent que là ; Dieu seul est capable de rassasier nos âmes affamées d'idéal.

Parvenir à cette intelligence vraie des choses, s'élever pratiquement jusqu'à ce sommet de la sagesse, n'est point le fait des forces humaines. C'est logique et simple, sans doute, mais absolument inaccessible à la nature. D'une certaine façon, le philosophe peut aimer Dieu, l'attendre et l'espérer. Mais de l'aimer comme Dieu veut être aimé, c'est-à-dire d'un amour sans bornes et avec l'espérance de le posséder un jour, cela n'est possible qu'avec la grâce et par le moyen d'une vertu surnaturelle, la plus belle, la plus aimable et la plus royale des vertus, je veux dire la Charité. C'est la Foi qui nous fait trouver

Dieu et le connaître, c'est l'Espérance qui nous porte vers lui d'un élan irrésistible, mais c'est la Charité qui nous le donne enfin et nous le fait saisir et embrasser à jamais.

Le point culminant de la charité c'est de nous oublier nous-mêmes, de fermer un instant les yeux sur nos intérêts et de nous tenir éperdus, ravis, n'existant plus, emportés tout entiers par l'admiration en présence de l'immuable Beauté qui se dévoile.

Dieu est le Beau, Dieu est le Sublime, Dieu est le Vrai, le Bien, le Bon. Il mérite d'être aimé pour lui-même, et serions-nous des étrangers, n'aurions-nous de Lui, ni ciel à espérer, ni enfer à craindre, que nous devrions encore l'aimer de bienveillance, nous complaire en sa gloire, acclamer son nom, l'exalter à jamais !

Le pur amour est souverain, il méprise tous les biens créés dès qu'une seule fois il a entrevu le bien suprême.

Le pur amour aime Dieu plus que tout ; il n'aime aucune chose plus que Dieu, et il n'aime aucune chose autant que Dieu.

Le pur amour n'aime dans la créature que les traits épars, les reflets vacillants de la sublime image, du splendide foyer de lumière qu'il a entrevue. Il a désappris les amours bornés de la

terre, les créatures sont les gradins sacrés d'une échelle d'or par laquelle il monte sans cesse et s'élance vers le But fascinateur.

Sans doute, dans la condition humaine, on ne peut toujours se tenir sur ces sommets de l'âme. On peut y tendre sans cesse et s'efforcer de s'y maintenir, en négligeant les motifs inférieurs de l'amour, mais il est inexact d'affirmer qu'on peut persévérer dans un acte continu d'amour pur et y trouver, dès ici-bas, le parfait repos.

Il nous est impossible en aimant Dieu d'oublier toujours cet instinct profond qui nous pousse invinciblement vers le bonheur. Nous avons beau faire, nous ne pouvons pas ne pas vouloir être heureux. Nous savons bien d'ailleurs que Dieu aimé par nous ne veut pas rester en retour de tendresse, ni se laisser vaincre en générosité. « Si quelqu'un m'aime, dit Jésus-Christ, mon Père l'aimera. »

Cet amour mutuel, cette amitié réciproque, produit la communication des biens ; parce que nous avons voulu le bien de Dieu, il veut le nôtre ; à l'âme fidèle, chérie, adoptée par lui, son bon plaisir confère un éclat intérieur, une parure lumineuse, une pureté cristalline et des richesses tirées pour elle des écrins célestes :

c'est la grâce sanctifiante et ce sont les dons qui l'accompagnent.

Ornée par le Seigneur, l'âme chrétienne est sa fiancée, elle se familiarise saintement avec lui, une douce amitié rapproche les distances et réunit la créature d'un jour, imparfaite, avec l'Être infini, éternel. C'est le miracle de la puissance divine.

Il y a des degrés d'intensité dans cet amour. Depuis le néophyte qui commence à bégayer les premiers mots de cette langue jusqu'aux âmes que le Christ a ravies dans l'Océan de la dilection, quelle gradation, quelle harmonie !

Par la prière et l'oraison, l'âme, peu à peu, se déprend de la terre et découvre chaque jour un nouveau rayon des perfections de son Bien-Aimé.

Alors la vie devient à charge, les jours sont longs et fastidieux. Le siècle n'est plus qu'un froid exil.

L'âme des saint Paul, des saint Jean, des saint Augustin, des saint François de Sales, des sainte Gertrude, des Marguerite-Marie souffre du mal délicieux de l'Amour. Comme sainte Thérèse, ils se meurent de ne point mourir (1) ; comme

(1) Saint François de Sales, dans son admirable *Traité de l'Amour de Dieu*, s'arrête longuement sur la mort de la très sainte Vierge.

« La très sainte Mère, dit-il, n'ayant rien en soi qui empêchât

saint François Xavier ils sentent le feu divin incendier leur poitrine et consumer leur cœur : Assez, Seigneur, assez, s'écrie l'âme haletante ; je ne puis plus lutter : ah ! ne m'accablez pas des traits de votre charité !

Et comme jadis chez saint François d'Assise, une sublime poésie, inconnue aux lettres humaines, éclot sur leurs lèvres.

L'amour pur, l'amour de bienveillance, n'exclut pas l'espérance. Il peut même la commander, l'exciter, car il s'indignerait d'un manque de confiance. Comme à son tour l'espérance pousse à la charité, le meilleur moyen de posséder Dieu un jour.

Le souvenir des bienfaits de Dieu, en nous excitant à la reconnaissance, nous conduit par une route sûre jusqu'à l'amour pur.

Nous laissons dans l'ombre ce que Dieu fut pour nous, enthousiasmés par la vue de ce qu'il est en Lui-même.

l'opération du divin amour de son Fils, s'unissait avec lui d'une union incomparable, par des extases douces, paisibles et sans effort..... De sorte que la mort de cette Vierge fut plus douce qu'on ne se peut imaginer, son Fils l'attirant suavement à l'odeur de ses parfums ; et elle s'écoulant très aimablement après leur senteur sacrée dedans le sein de a bonté de son Fils.... L'amour avait donné près de la croix à cette divine Épouse les suprêmes douleurs de la mort ; certes il était raisonnable qu'enfin la mort lui donnât les souveraines délices de l'amour. »

Traité de l'Amour de Dieu, liv. VIII, ch. LXXIV.

Je voudrais bien parler de l'unité du véritable amour. Il est en Dieu comme dans sa source et dans son essence infinie, il ne peut être en nous que par la grâce, c'est-à-dire en vertu d'une communication divine. C'est une même charité surnaturelle qui nous fait aimer Dieu et le prochain ; il n'y a pas deux amours chrétiens ; dans le prochain c'est encore Dieu que nous aimons.

Qu'est-ce que ce mystérieux amour, hôte céleste, qui vient, comme la colombe biblique, se reposer en nos âmes, dans les vallées de notre exil, qui s'empare de notre volonté pour la pousser vers un bien supérieur et qui l'animera à jamais dans le Ciel après ces tristes jours? Car l'amour ne finit pas (1).

Qu'est-ce que cette flamme? qu'est-ce que cet attrait vers le Bien?

Est-ce la grâce elle-même ou seulement son fruit? L'analyse la plus minutieuse ne pénètre pas jusque-là et nul ne peut préciser à ce point les opérations mystérieuses de l'Esprit qui répand la charité dans nos cœurs.

Ce qui est certain c'est que la grâce sanctifiante ne va jamais sans l'amour, ni l'amour sans la grâce. Lorsque Dieu aime une âme, il

(1) *Charitas non excidit.* (I Corinthiens, XIII, 8.)

faut qu'elle l'aime, et quand une âme aime Dieu il la garde contre son cœur ou la reprend immédiatement si elle avait eu le malheur de s'en séparer. Un seul acte de charité parfaite peut nous restituer la grâce habituelle même avant l'absolution.

L'amour suppose la foi. On n'aime pas Dieu quand on refuse de donner créance à sa parole. Il s'appuie également sur l'espérance ; mais il est la plénitude de la loi.

La charité est le sommet de l'édifice spirituel ; sans elle les autres vertus sont mortes et inefficaces. « Quand j'aurais assez de foi pour transporter les montagnes, dit saint Paul, si je n'ai pas la charité je ne suis qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante, je ne suis rien. »

Pour mériter la gloire future et l'entrée du Ciel, il ne suffit donc pas, comme le voulait Luther, de croire en Jésus-Christ et d'espérer en lui : il faut encore, il faut surtout, l'aimer et le lui prouver.

« Celui qui n'aime pas, demeure dans la mort, » dit saint Jean ; or, il n'y a pas deux manières d'aimer Dieu, on l'aime en voulant ce qu'il veut et en observant ses commandements. « Celui qui m'aime, dit le Seigneur, c'est celui qui observe mes ordres. »

Malheur donc, malheur à jamais, à l'âme qui fait prédominer l'amour d'une créature par dessus l'amour unique que nous devons au Créateur !

Malheur à la pauvre âme qui pendant le temps de son exil s'est tellement plongée dans l'indifférence et dans l'oubli que pas une seule fois elle n'a su dire à Dieu : Je vous aime !

« Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit saint Paul, qu'il soit anathème ! »

L'amour de Dieu est une loi : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton esprit, de toutes tes forces (1). »

Hélas ! pourquoi notre ingratitude et notre endurcissement ont-ils rendu ce commandement nécessaire? Ne suffisait-il pas de consulter notre cœur?

L'amour divin, c'est la vie, c'est la joie, c'est la lumière et le divin soleil de ce monde, c'est l'oubli des maux, c'est le baume des cœurs, c'est la délivrance des âmes, c'est la souffrance domptée, la mort vaincue, c'est une porte ouverte sur l'éternité, c'est le ciel entrevu, que dis-je, c'est le ciel commencé et déjà conquis.

(1) Deutéronome, 6, v.

CHAPITRE XXVII

LE CHEMIN DU CIEL

CHAPITRE XXVII

LE CHEMIN DU CIEL

Au milieu de nos luttes, Dieu nous soutient par le continuel apport de sa grâce. La grâce est l'air vital que nous respirons, elle est le pain de nos âmes, et sans elle nous languissons, nous mourons.

Mais Dieu ne donne ordinairement sa grâce qu'à la prière.

Sur les âpres routes de l'exil, nul chrétien ne peut se maintenir dans la vie et gravir son calvaire sans défaillance, s'il ne lève son regard vers le but et s'il n'appelle Dieu dans sa détresse. C'est une nécessité de tous les instants, un besoin immense qui tourmente l'être intellectuel et moral : il faut prier.

D'où la parole du Maître, répondant à une aspiration secrète du cœur humain :

« Il faut prier sans cesse et ne se lasser jamais. »

Dans la triste vallée, sur cette terre de larmes, pendant les trente-trois années qu'il y passa,

Jésus nous a donné l'exemple de la prière : sa vie terrestre n'était qu'une longue élévation vers son Père ; il y passait les jours ; il y passait les nuits. Dans le temple sacré de son humanité, le sacrifice et la louange étaient perpétuels.

« Au ciel, sa prière et sa louange s'élèvent devant le trône de Dieu, il vit toujours, dit saint Paul, et toujours il intercède pour nous. »

Et comme il a prié, il veut que nous sachions prier.

Donc, à son exemple nous adorons, avec d'humbles paroles, avec une religion profonde, avec un respect traduit par notre attitude et notre recueillement, nous adorons le Père qui est dans les cieux, et nous adorons Jésus-Christ lui-même, notre Dieu.

Comme il le veut, nous implorons le pardon de nos fautes et nous invoquons, sur nos têtes coupables, la miséricorde céleste.

En union avec Jésus, nous rendons grâces à Dieu pour ses bienfaits, nous le remercions des trésors d'amour qu'il nous a prodigués, dans l'ordre surnaturel encore plus que dans l'ordre naturel.

Enfin, nous le conjurons d'avoir pitié de nous, nous réclamons pour nos corps le pain de chaque jour, pour nos âmes la nourriture supersubstan-

tielle de la vérité, et la vie, la vraie vie, la vie sans fin.

Nous sommes les pauvres et les mendiants de Dieu; mais des pauvres pleins de confiance, des mendiants enhardis par les promesses; toutes nos prières passent par Notre-Seigneur; elles n'ont de valeur qu'en vertu de ses mérites et Dieu ne sait rien refuser à ce fils bien-aimé en qui reposent toutes ses complaisances : « Mon Père, dit Jésus, vous accordera tout ce que vous lui demanderez en mon nom. »

Il nous exhorte à la confiance et nous révèle l'efficacité de la prière :

« Cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira, demandez et vous recevrez. »

Quel père, si son enfant lui demande du pain, lui donnera une pierre?

Quel père, si son enfant lui demande un œuf, lui donnera un scorpion?

Dieu veut notre confiance, notre abandon, notre amour.

Il veut surtout la persévérance dans la prière.

La pauvre veuve opprimée, qui demande justice auprès d'un juge, l'obtient, à force de l'importuner.

L'homme qui pendant la nuit réveille son ami et le harcèle en réclamant de lui un service,

arrive à ses fins, grâce à son obstination.

Et Dieu qui est un bon juge, qui est le meilleur des amis et le plus tendre des pères, n'entendrait pas nos supplications?

Sans doute lorsque nous lui demandons des faveurs temporelles, il ne nous exauce pas toujours.

Nous désirions la santé : il nous la refuse.

Nous espérions la guérison d'un être cher; hélas! peut-être nous l'avons perdu. Le succès d'une affaire, la bonne issue d'un procès, la réussite d'un examen nous tenaient à cœur, et peut-être dans ce but nous avions multiplié les supplications, les neuvaines..... Tout a tourné contre nous!

D'autres fois c'est la fortune qui s'écroule, une séparation cruelle qui se consomme, une peine inouïe qui étreint le cœur, et cela malgré toutes nos larmes.

Dans le domaine des choses matérielles nous ne sommes pas sûrs de la volonté du bon Dieu. Il est vrai qu'il nous exauce toujours, mais non pas comme nous l'entendons. Si au milieu des épreuves nous persévérons dans la prière, il augmente en nous la grâce, il fait croître notre patience et nos mérites, il nous prépare une magnifique récompense dans le ciel.

Mais lorsque nous sollicitons de lui les vrais biens, les biens de l'âme, ceux qui durent pour la vie céleste, oh, alors, comme il se penche vers nous(1) ! Avec quelle tendresse il nous attire sur son cœur, et combien il aime à nous entendre lui demander un accroissement d'amour.

Jamais il ne refuse, jamais il ne se dérobe.

A l'âme qui sans cesse avec des gémissements, avec des cris, avec des larmes, demande la victoire sur ses passions et une conversion définitive, il envoie toujours enfin une grâce victorieuse qui l'arrache à l'abîme et la rend à la vie.

A l'âme humble et confiante qui veut monter vers lui, progresser dans le bien, ressembler plus parfaitement à Jésus-Christ et qui sait implorer ses grâces avec une invincible persévérance, il se communique de jour en jour davantage.

Quand nous prions pour les autres, il nous écoute d'autant plus volontiers que notre prière est le fruit d'un acte de charité plus pur ; quelquefois cependant sa grâce se heurte à une vo-

(1) « Voici ma prière présentement : « Mon Dieu, faites-moi « la grâce de n'aimer que les biens que le temps amène et « qu'il ne peut ôter ! »

« C'est la prière des vrais chrétiens : c'est ce que l'Église demande. Il n'y a que l'éternité qui soit un bien que le temps amène et ne peut ôter. »

Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettres*.

lonté rebelle qu'il n'est pas dans son dessein de violenter.

Même dans ce dernier cas notre prière ne reste pas stérile.

Ainsi Dieu nous exauce toujours. Oh! que la prière est douce au cœur! qu'elle est profitable à l'âme lorsque malgré tous les dégoûts suscités par le démon, toutes les distractions, toutes les sécheresses, on sait y demeurer fidèle!

La prière est un baume, une poésie, une ravissante harmonie du ciel. C'est la perle précieuse, c'est le trésor de l'âme. Comme un blanc séraphin aux ailes étendues, elle nous emporte et nous introduit par avance dans le repos et le calme des seules vraies joies. L'âme qui prie s'habitue, se façonne, se prépare pour son éternité. C'est grâce à la prière que nous apprenons à vivre en Dieu, à posséder Dieu dès ici-bas, à le voir en toutes choses. Ce sentiment de la présence de Dieu qui naît des fréquentes oraisons jaculatoires et qui se fortifie par l'usage de la méditation, les lectures pieuses, la visite au saint sacrement, développe en nous la vie de la foi qui nous constitue dans la vraie justice.

Si nous voulons que nos actions nous servent pour le ciel et se transforment en de précieux mérites, il ne nous suffit pas d'être en état de

grâce, première condition indispensable, il faut encore que nos intentions soient dirigées vers Dieu et que nos œuvres soient accomplies en vue de lui plaire : « Soit que vous mangiez, dit saint Paul, soit que vous buviez ou quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu. »

Rien de mesquin dans cette pratique ; elle est très haute, et d'une portée incalculable ; c'est la logique même de l'amour qui nous absorbe tout entier dans l'Être aimé.

Si nous voulons mériter beaucoup, c'est pour aimer Dieu davantage au ciel, pour le mieux connaître, le mieux glorifier, le mieux posséder un jour. Dans ce but, à la prière nous ajoutons les bonnes œuvres.

Pour imiter Jésus-Christ dans sa passion et consoler son cœur douloureux, en même temps que pour expier nos fautes et pour discipliner notre nature rebelle, nous faisons pénitence et nous ne craignons pas d'aborder d'un pas ferme le rude sentier de la mortification chrétienne (1). Nous brisons notre orgueil, nous tenons nos sens enchaînés par les liens d'une étroite modestie et nous surveillons notre cœur ; nous disciplinons

(1) Voici les pratiques d'une mondaine du grand siècle :
« Pour rester dans la règle du carême, je fais seulement

notre volonté et nous combattons l'appétit malsain des jouissances, nous châtions notre corps et nous le réduisons en servitude, accomplissant dans nos membres, dit saint Paul, ce qui a manqué à la passion de Jésus-Christ.

Et qu'a-t-il manqué, grand apôtre?

Uniquement notre coopération. Nous la donnons.

Les saints vont plus loin, ils s'ingénient à se faire souffrir, ils se tuent chaque jour à coups d'épingles, ils déclarent à leur nature une guerre acharnée, sans trêve ni merci, ils ne lui accordent aucune satisfaction. Ils la poursuivent, la traquent comme une bête fauve, l'accablent de coups sans répit, sans miséricorde, jusqu'à la mort. Les veilles prolongées dans la prière, les nuits sans sommeil, les jeûnes effrayants, les haires, les disciplines, les cilices, les chaînes de

collation au lieu de dîner, les jours où je dois souper chez mes amies; et j'y arrive avec une faim de loup. »

— « J'ai supprimé le dîner; je fais ma collation à onze heures, je soupe le soir. »

— « Je ne me sens pas du carême. La sobriété du carême est salutaire. »

« M. de Lamoignon, avec sa néphrétique, n'a pas pensé à manger gras. »

Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettres*, passim.

Le XVIe siècle n'avait pas été moins fidèle :

« Je fais conscience de manger de la viande le jour de poisson, » écrit Montaigne dans ses *Essais*. Que nous sommes loin de cette fidélité !

fer, le sommeil sur la dure, sont autant de folies qui révoltent la pensée rationaliste et soulèvent les protestations du siècle, mais que Dieu permet et bénit comme un miracle d'amour pour l'exemple et la rédemption des hommes, car les saints sont des sauveurs d'âmes et de pacifiques rédempteurs; s'ils se martyrisent, s'ils deviennent leurs propres bourreaux, c'est pour que l'immensité de leurs souffrances et de leurs mérites, non seulement leur assure une gloire incomparable, mais encore couvre abondamment notre pénurie spirituelle, le vide de notre vie, la médiocrité de nos vertus. Ils intercèdent pour nous ; ils paient notre dette ; notre pauvreté s'enrichit des précieux trésors de leurs mérites. Combien d'âmes vulgaires et immortifiées sont sauvées à l'heure dernière en considération les souffrances des saints.

Ce n'est pas seulement le secret de la pénitence chrétienne que nous devons apprendre à l'école de ces grands serviteurs de Dieu, c'est encore, c'est surtout l'amour et la pratique des bonnes œuvres.

Le jeûne ne suffit pas, l'abstinence est peu de chose ; ce sont là de simples signes de l'amour.

Il triomphe dans la miséricorde et dans la charité pour le prochain

Vivre dans la dilection, aimer le prochain comme soi-même, pardonner les injures reçues, être bienveillant, doux, patient, pacifique avec tous les hommes, avoir un cœur tendre et compatissant pour tous les maux, pitoyable à toutes les misères, tel est le programme évangélique. De ce grand principe de la charité qui résume toute la loi et qui en est l'expression suprême, de ce mot célèbre du Christ : Aimez-vous les uns les autres, toute la multitude des bonnes œuvres est sortie ; de cette source ont coulé les eaux abondantes qui fécondent le sol ingrat de l'humanité. « On reconnaîtra que vous êtes mes disciples à la charité que vous aurez les uns pour les autres, » a dit Notre-Seigneur Jésus-Christ et, en effet cette charité rayonne et resplendit dans l'âme de tous les vrais chrétiens.

Elle se manifeste surtout par les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle. Secourir les malades, visiter les prisonniers, ensevelir les morts, recueillir les orphelins, les vieillards, assurer aux pauvres le vêtement, le breuvage, la nourriture, c'est l'œuvre immortelle de l'Église, dont la charité est inépuisable.

Prier pour ceux qui ne prient pas, consoler ceux qui souffrent, relever ceux qui tombent, enseigner les ignorants, dissiper l'erreur, faire

briller la vérité : œuvres encore plus touchantes, plus intelligentes, plus chrétiennes et partant plus nécessaires.

Un mot ici de la grande loi de l'aumône. Toutes les œuvres de miséricorde se résument en ces deux mots : l'aumône spirituelle et corporelle.

Le divin Maître a dit : « Il est plus heureux de donner que de recevoir ! » Et en effet. bienheureux sont ceux qui n'hésitent pas à faire un bon usage des biens terrestres : avec le mammon d'iniquité ils achètent les trésors de l'autre vie.

Sur la terre, on bénit les cœurs généreux qui savent se pencher vers toutes les détresses, et qui, honorant ceux que Bossuet appelle « nos seigneurs les pauvres », considèrent en leur personne les membres souffrants de Jésus-Christ.

Les bons riches sont les ministres de l'amour de Dieu, les anges de sa Providence. Ils sont un argument de la foi, une éclaircie, dans nos détresses, vers les choses éternelles.

Avec l'argent grossier ils rachètent leur âme et couvrent la multitude de leurs fautes. Dieu donne le repentir et la contrition aux pécheurs qui n'hésitent pas à se jeter dans les voies salutaires de l'aumône.

Pour eux, c'est le salut, c'est la délivrance,

c'est la vie. L'aumône résiste au péché; elle est incompatible avec le mal; elle chasse le démon et s'empare enfin de toute l'âme au nom de Dieu.

L'aumône, par le détachement perpétuel qu'elle fait pratiquer, nous déprend du temps présent, brise un à un les liens qui nous retenaient captifs. Elle rend la mort paisible et sans angoisse.

D'une main sûre, elle ouvre le Paradis. Elle est la clé d'or du ciel, et comme un mystérieux sacrement.

Jésus prendra fait et cause pour les pauvres et dira aux bons riches : « J'avais faim et vous m'avez nourri, j'avais soif et vous m'avez désaltéré; j'étais sans vêtements et vous m'avez couvert; j'étais sans asile et vous m'avez recueilli : venez les bénis de mon Père ! »

Oh ! les enivrantes paroles !

CHAPITRE XXVIII

A LA POURSUITE DES AMES

CHAPITRE XXVIII

A LA POURSUITE DES AMES

L'apostolat est une disposition de l'âme, une tendance de la volonté qui nous pousse à travailler sans cesse à la glorification de Dieu et au salut du prochain.

Il est vrai, le Seigneur n'a pas besoin de nos louanges ; il est à lui-même sa propre gloire et son honneur suffisant. Mais à cette gloire intérieure dont il jouit, dans la quiétude de son éternité, il veut bien, par pure bonté, ajouter l'hommage extérieur que les créatures lui rendent. Il en agrée l'offrande, il en reçoit miséricordieusement le témoignage, et combien nous devons en être heureux ! Ainsi le Roi des rois, le Maître des mondes, le Prince des siècles daigne, en sa condescendance, avoir besoin de nous ; il nous fait l'aumône, il nous donne la joie de nous employer à son service. Les anges l'adorent, le chantent, le servent : ainsi nous

devenons les frères des anges en remplissant le même office.

Le désir de la gloire de Dieu est un des fruits les plus excellents que produit le divin amour dans nos cœurs. Poussés par cette charité sainte, nous redisons humblement, mais avec ardeur, la prière du Maître : *Notre Père qui êtes dans les cieux,* qui êtes l'auteur de toutes choses, qui êtes la fin de toute créature comme vous en êtes le conservateur et le soutien; *que votre nom soit sanctifié!* ce nom béni, ce nom unique, Adonaï, Jehova, Elohim, Dieu des armées, Vous qui Êtes; ce nom, qui est tout un abîme, qu'aucun orgueil ne l'outrage, qu'aucune folie ne le blasphème, qu'aucune ingratitude ne l'oublie, qu'il soit connu, baisé, inscrit dans les cœurs; qu'il soit chanté, qu'il retentisse! et que la génération présente le redise aux générations futures : oui, que le nom du Seigneur soit béni!

Enfants de nos écoles, louez le nom du Seigneur! jeunes gens, apprenez de bonne heure à le craindre!

Que votre règne arrive! il arrivera un jour : tout genou fléchira devant votre puissance, et vos ennemis seront renversés. Mais puisse ce règne arriver dès ici-bas, et tous les cœurs se soumettre enfin librement à votre empire! Que

votre Église triomphe ! que ses chaînes soient brisées ! que la liberté chrétienne soit rendue au peuple !

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel! Donnez-nous, ô mon Dieu, le zèle de votre loi, un zèle dévorant qui nous en rende les observateurs fidèles et les zélateurs enflammés. Cette loi sainte que vous avez jadis gravée sur des tables de pierre, au milieu des foudres du Sinaï, que le Saint-Esprit l'inscrive en nos cœurs et qu'elle devienne à jamais notre joie et notre méditation du jour et de la nuit, notre ambition sur la terre, et le sujet de tous nos vœux ! Cette loi sainte est plus précieuse que l'or éprouvé sept fois par la fournaise ; elle est la richesse, la perle précieuse de l'âme; sa possession fait l'unique bonheur. Ah! que tous les hommes l'observent et qu'ils vous obéissent aussi promptement que les anges du ciel, vos ministres, plus rapides que l'éclair lorsque vous commandez

Tels sont les souhaits de l'apôtre ; il veut la gloire de Dieu ; pour cette gloire, il est prêt à verser son sang, à user sa santé, à consumer sa vie.

Parmi ses premières préoccupations, il met la louange divine, la beauté du culte, le respect de la liturgie. Il sait que la grande œuvre dans

l'Église, après l'offrande du divin sacrifice, a toujours été la récitation et le chant de l'office divin.

Il s'intéresse à la construction et à l'entretien des églises qu'il aime à voir belles, harmonieuses et grandes à l'exemple de l'ancien temple. Il estime que rien n'est trop beau pour Dieu, que rien n'est trop riche pour honorer l'Eucharistie en mémoire de la sépulture du Sauveur ; rempli d'amour, comme autrefois Madeleine, il aime pour Jésus le parfum précieux de l'encens et des fleurs. De son mieux il décore l'église, il ornemente l'autel, il revêt d'or et de soie les ministres sacrés, image du pontife éternel. A ses yeux, l'ostensoir où rayonne la divine hostie, le calice où coule son sang généreux, la patène qui reçoit son corps adorable, ne sont jamais d'une matière trop précieuse et trop ouvragée.

Comme le Népocien de saint Jérôme, il porte le zèle du lieu saint jusqu'à la plus minutieuse sollicitude.

L'apôtre honore et soutient le clergé, procure et encourage les vocations ecclésiastiques. Il est l'ami des ordres religieux.

Rien n'épuise son dévouement industrieux et constant. Il aime le chant sacré, il est passionné pour l'art chrétien. Il veut que Jésus-Christ règne

par le livre et par la bonne presse. Dans sa maison, le crucifix est à la place d'honneur, de préférence au salon, pour que tous connaissent et saluent le maître incontesté du logis.

Chez lui l'Évangile est lu, la prière se fait en famille. De bonne heure, il enseigne à ses enfants à être les serviteurs loyaux, respectueux et enthousiastes de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Mais le plus beau temple de Dieu, ce sont les âmes, temples vivants, animés, qui publient sa gloire. L'apôtre les veut toutes à Jésus. Si un membre souffre, il souffre avec lui ; toutes les infirmités des âmes l'attendrissent ; avec Notre-Seigneur Jésus-Christ au jardin des Oliviers il ressent le contre-coup des crimes, des apostasies, des lâchetés (1).

(1) « A part les âmes, il n'y a rien sur la terre qui mérite nos soins. Songez ce que c'est d'être perdu, perdu pour l'éternité ! Qui pourrait sonder cet abîme d'horreur ? qui saurail peindre, dans leur réalité, et cette désolation complète, et cette misère incommensurable, et ces insupportables tortures, et ce désespoir impuissant et furieux ?

« Jésus est resté suspendu, pendant trois heures, à la croix pour chacune de ces âmes à jamais perdues ! et toutes pourraient maintenant briller pures et radieuses dans le royaume des cieux ! et elles nous ont aimés peut-être, et nous les avons aimées, et elles étaient dignes de l'être à bien des égards ! Elles étaient généreuses, bonnes, dévouées, mais elles ont aimé le monde, elles ont été subjuguées par leurs passions, presque sans y penser, elles ont de nouveau crucifié Notre Seigneur. Et maintenant, les voilà perdues, perdues pour l'éternité ! »

P. Faber, *Tout pour Jésus*, p. 49.

La réparation, l'amende honorable, la pénitence offerte pour les autres, sont chez lui des pratiques chères et fidèlement suivies. Dans ce but, il assiste au divin sacrifice, il le fait célébrer, il multiplie les communions, il récite humblement le rosaire.

Son zèle le porte à travailler directement au salut des âmes. Il bâtit ou subventionne les écoles chrétiennes, il ouvre des patronages pour les jeunes gens, il fonde des associations pour les hommes, il s'efforce d'aller aux âmes par tous les moyens : la presse, les comités, les associations de bienfaisance, la visite des pauvres et des malades.

L'intelligence éclairée qu'il a des besoins du temps présent lui fait donner une large place dans sa sollicitude aux œuvres de mutualité, aux études et aux institutions sociales et chrétiennes.

Il paie de sa personne, assiste aux congrès, met la main à l'ouvrage, cherche des ressources, et se fait membre actif des différentes associations. On le voit catéchiser les enfants et monter d'un pas allègre jusqu'à la mansarde du pauvre.

Il ne ménage pas sa bourse, et ne s'en tient même pas à dépenser chaque année pour le bon

Dieu le dixième de son revenu. Au besoin, il sait trouver de l'argent en restreignant ses dépenses et en limitant ses besoins.

L'apôtre est sympathique à toutes les œuvres, il y applaudit, il les encourage, il en désire la prospérité, et nul plus que lui ne se réjouit et ne se félicite des succès obtenus par les autres.

L'apôtre est désintéressé; il ne travaille pas pour lui-même. Il est humble et gémit des secrètes pensées d'orgueil que le démon multiplie peut-être pour le tourmenter. Il est prudent et vise à frapper juste et à propos, son bon caractère et sa largeur d'esprit lui concilient de larges sympathies. Il a horreur de la jalousie, cette plaie des œuvres, et il ne prétend pas tout faire par lui-même. Il n'est pas médisant. Il est ferme dans sa résolution prise et rien ne le décourage.

C'est un doux : il a revêtu la mansuétude du Christ, et comme saint François de Sales il veut conquérir les âmes par la bienveillance et la bonté.

« O âmes, qui voulez travailler au salut des âmes, il faudra que vous ressentiez pour ceux que vous voulez sauver ces transports d'amour, ces angoisses de tendresse, ces inquiétudes, ces ménagements, ces tremblements, ces brûlants désirs que ressent une mère pour l'enfant qu'elle

porte dans son sein. Si vous sentez ces flammes dans votre poitrine, si vous sentez vos entrailles frémir et tout votre sang prêt à couler de vos veines à la seule pensée de convertir une âme à Jésus-Christ (1), levez-vous et marchez ! Vous êtes de ceux que Jésus appelle à la conquête de la terre des âmes; vous êtes de ceux qui avec lui enfantent dans la douceur le salut du monde.

« Mais si vous ne sentez point en vous ces vertus, si vous découvrez que, dans le fond de vos cœurs, se cache l'orgueil de l'homme sous les apparences du zèle évangélique, et que vous vous plaisez à triompher des âmes moins en apôtre de Jésus-Christ qu'en soldat de César, ah ! pour l'amour de Dieu, retirez-vous ! pour l'amour de Dieu, ne touchez point à ces chères âmes ! pour l'amour de Dieu, laissez là les affaires de Dieu (2).

L'apôtre prie, il travaille, il souffre, il s'épuise sans calculer, sachant pratiquer les saints excès.

(1) « Quand l'âme regarde l'Agneau immolé sur le bois de la très sainte Croix, à cause de l'amour ineffable qu'il a pour sa créature, elle conçoit un si grand amour pour le salut des âmes, qu'elle se livrerait cent mille fois à la mort pour sauver une âme de la mort éternelle. »

SAINTE CATHERINE DE SIENNE, *Lettre* XLIII.

(2) Abbé PERREYVE, *Biographies et panégyriques*, p. 424-427.

Il tombe enfin sur la brèche, épuisé de travail et d'amour.

Plaise à Dieu que cette vocation apostolique soit comprise et goûtée par les cœurs généreux qui liront ces lignes.

« Une société qui manque d'apôtres, dit le P. Didon, ne fait plus de prosélytes ; elle végète, elle ne vit pas ; elle se conserve péniblement au milieu des causes de destruction qui menacent, ici-bas, tout être vivant ; elle ne tarde pas à succomber, semblable à ces organismes vieillis qui, n'ayant plus la force de se renouveler, déclinent peu à peu et s'usent lentement. L'arbre qui ne pousse plus de nouveaux rejetons commence à mourir : à chaque printemps il est moins vert, à chaque automne plus dénudé. La race qui n'envoie plus au delà des monts et des mers ses fils ardents et remuants est condamnée ; cep stérile, qui n'est bon qu'à mettre au feu. L'Église qui n'a plus d'apôtres est une Église finie, ses jours sont comptés ; prêtez l'oreille : on entend déjà sonner le glas des funérailles (1).

Il suffit donc d'aimer fortement Jésus-Christ et son Église pour se dévouer à l'apostolat des âmes.

(1) P. Didon, *l'Apôtre*, p. 27-28.

« Comme il n'y a pas de chrétien sans amour, dit le P. Lacordaire, il n'y a pas de chrétien sans prosélytisme (1). »

En effet, les âmes ont toutes été rachetées par Notre-Seigneur Jésus-Christ; pour elles, l'Agneau divin a répandu son sang. Combien elles lui sont chères ! Il les aime, il les désire, il les appelle.

Hélas ! le grand nombre des brebis demeurent rebelles à la voix du Pasteur. Ces âmes, nous pourrions les ramener vers Dieu, vers son amour, vers leur bonheur. Elles sont entraînées du côté du gouffre, elles vont périr à jamais englouties. Nous pourrions leur tendre la main et nous demeurerions insensibles! O dureté de notre cœur! (2)

De cet apostolat plus nécessaire aujourd'hui que jamais, Dieu nous fait une amoureuse obligation. Il a rendu chacun responsable du salut

(1) P. Lacordaire, *Pensées*, p. 106.

(2) « Lorsque saint François d'Assise voyait des âmes, rachetées au prix du sang précieux de Jésus-Christ, souillées par la tache qu'imprime le péché, il pleurait sur elles avec une compassion si tendre, que, semblable à une mère, il semblait les enfanter chaque jour en Jésus-Christ. La gloire de Dieu, les intérêts de Jésus, l'amour dss âmes, occupaient le cœur du saint patriarche d'Assise, et s'y confondaient tellement que chacun de ses trois motifs, se soutenant mutuellement partout, supplée tour à tour chez lui au défaut de l'autre. Il commençait par l'un et finissait par l'autre ; aussi peut-on dire en vérité, sans manquer au respect dû au texte sacré : Et ces trois choses n'en font qu'une seule ! »

Saint Bonaventure, *Vie de saint François d'Assise.*

de son prochain (1). Si nous restons sourds à son appel, si une seule âme se perd par notre négligence, ne craignons-nous pas que le Seigneur se lève un jour devant nous, en nous posant cette redoutable question : Qu'as-tu fait de ton frère?

Et quelle magnifique récompense promise aux sauveurs d'âmes! Combien noble ! et combien capable d'enflammer notre zèle !

Ceux qui enseignent la vérité, qui donnent Jésus aux âmes, brilleront à jamais comme des étoiles dans les splendeurs éternelles (2).

Ceux qui sauvent leurs frères, ceux qui se donnent, qui se livrent pour les âmes, arrachent au cœur de Dieu lui-même un cri d'admiration et de tendresse. Il ne voit plus leurs péchés, sa colère s'arrête, la foudre glisse de ses mains, il est désarmé. En libérant l'âme de votre frère, vous avez libéré votre âme.

Quelle consolante comparution devant le tribunal du Christ lorsqu'on y arrive accompagné par tout un cortège d'enfants, de vieillards, de malades, de pauvres, de pécheurs convertis !

Quel rayonnement sur le visage du Christ, quand il aperçoit son apôtre! Ses bras s'ouvrent,

(1) *Mandavit illis unicuique de proximo suo.* (Eccli., XVII, 12.)
(2) *Quasi stellæ in perpetuas æternitates.*

ses mains se tendent, c'est sur son cœur qu'il vent le recevoir et le presser !

Plus on poursuit les âmes, plus on les traque, plus le démon s'acharne à leur perte, plus nous devons nous immoler, nous multiplier, corps et âme, sang et argent, pour les arracher à l'enfer. Il faut que nous ayons pour elles les entrailles du Christ, que notre amour soit plus fort que la mort.

Ah ! que la charité de Dieu nous pénètre, nous presse, nous précipite vers les âmes ! Que nous soyons brûlés sans cesse de l'incendie d'amour et que nous sachions, comme le cœur du Christ, jeter le feu sur la terre.

Doux, humbles, patients, mais surtout enivrés et passionnés d'amour, courons, volons vers nos frères, étendons le règne de Dieu, consolons son Église, emplissons d'élus le paradis.

Donnons la vie au monde !

O Christ ! apprenez-nous à vivre et apprenez-nous à mourir. Faites-nous la grâce de pratiquer votre grande loi : Celui qui vit et croit en moi ne mourra pas.

« Frères bien-aimés, pratiquons cette parole ; ne mourons pas ! Appuyés sur Dieu même et sur les vivants immortels qui sont en Dieu et qui sont avec nous, sachons dire, en esprit et en vérité : Oui, nous sommes dans la vie, et nous

y resterons. Délivrés de la crainte de la mort, qui fait de chaque homme un esclave, travaillons à conduire le monde à son but. Sûrs de la vie, dans laquelle nous sommes pour toujours, osons commencer les travaux déclarés impossibles. Prenons une invincible audace. Entreprenons avec un absolu courage l'éducation du genre humain. Entrons, dix fois plus nombreux qu'aujourd'hui, dans la moisson du Père. Devenons ouvriers de Dieu. Pour être dignes de ce travail, un grand évêque nous dit « qu'il faut être né grand ou le devenir ». Eh bien, devenons grands dans notre humilité, en prenant le grand cœur, les grandes pensées des glorieux aînés qui sont morts, ou, pour mieux dire, prenons le cœur de Dieu et les pensées de Dieu, qui seul est tout en tous. Alors, croyons-le bien, rien ne sera plus impossible. Alors nous saurons accomplir ce que Dieu veut de l'homme, ce pour quoi Dieu a créé l'homme, savoir : cultiver et défendre du mal ce paradis terrestre, — et mettre la terre entière dans l'ordre et la justice (1).

(1) P. Gratry, *H. Perreyve*, p. 247.

CHAPITRE XXIX

LE PARADIS

CHAPITRE XXIX

LE PARADIS

Sainte cité, sainte Jérusalem, Sion éternelle, dont l'attente et la bienheureure espérance tiennent tant d'âmes éloignées du péché mortel, et font la secrète émulation des autres, comment parler de vous dans la terre d'exil et chanter vos splendeurs avec une langue de chair?

Un nuage épais pèse sur les secrets de l'autre vie afin de laisser à notre foi plus de mérite, et à notre confiance en Dieu plus de désintéressement et d'abandon(1).

Essayons d'en bégayer un mot, et l'Évangile en main, pénétrons par la pensée dans ces splendeurs des saints où Jésus est entré comme notre

(1) *Fides sperandarum substantia rerum.* (Hebr., XI, 1.)
« Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces haultes et divines promesses, si nous les pouvons aucunement concevoir; pour dignement les imaginer, il les faut imaginer inimaginables, indicibles et incompréhensibles, et parfaitement aultres que celles de nostre misérable expérience. »

MONTAIGNE, *Essais.*

chef, voulant, dit-il, nous préparer une place (1).

C'est là, disent les Écritures, que sera la pleine lumière pour l'esprit. Là aussi, pour l'âme et pour le corps, le bonheur sans limites.

Un des premiers et des plus vifs besoins que nous ressentions en ce monde, c'est le besoin de lumière intellectuelle et physique. Voir et savoir, double instinct de nature qui nous aiguillonne.

Il n'y a peut-être pas de jouissance plus pure pour un esprit humain que la découverte d'une vérité. Nous l'avons vu, l'impression d'un grand spectacle, le sentiment soudain d'une forte pensée jettent le savant, l'artiste, le cœur délicat dans de véritables transports. Mais l'âme la plus vulgaire et l'esprit le moins cultivé éprouvent aussi, dans une sphère étroite et grossière, ce besoin de connaître et cette satisfaction.

De là ce penchant si violent de la curiosité humaine. De là aussi cette horreur et cette compassion profonde que nous inspire la folie, paralysie de la connaissance et de la raison.

Dans l'ordre physique, si de tous les sens celui de la vue est le plus précieux, c'est parce qu'il participe le plus au privilège de connaître, et

(1) *Vado parare vobis locum.* (Joan., XIV, 2.)

qu'enfin c'est par lui, par les yeux, que l'intelligence puise l'occasion d'un grand nombre de ses idées.

Les satisfactions qui nous viennent de ce sens sont au fond les plus aimées et les plus constamment désirées, et comme c'est à la faculté de connaître que sont réservés les sentiments les plus fins et les plus délicats, aussi est-ce au sens de la vue que reviennent les sensations les plus exquises.

On ne goûterait aucune joie si on n'en connaissait l'objet. Mettez un enfant près d'un monceau d'or : que lui importe? Sait-il ce qu'est l'or? Cet ignorant devant une riche bibliothèque, ce jeune homme blasé en présence de la sainte table. Cela ne leur dit rien. Ils ne savent pas ou ils ne savent plus ; la lumière leur manque.

Or, nulle part plus qu'au Ciel, nous ne satisferons, d'une manière merveilleuse et complète, ce besoin de connaître et ce désir de voir.

A peine la mort, de son doigt glacé, a-t-elle touché le corps, que l'âme subitement dégagée de cette chair où elle était plus ou moins ensevelie, s'élance, sa chaîne brisée, libre enfin et sans poids.

Hors du corps, quelle révélation ! On sort de la nuit noire.

L'âme aperçoit soudain, connaît et comprend avec délices! Voyez-vous, toutes les âmes sont sœurs. C'est la matière, le tempérament et l'abus de la liberté qui faisaient toute la différence ici-bas, et qui en avaient avili un grand nombre, mais quand elles sortent, elles retrouvent leur capacité pour connaître. Alors les yeux des aveugles s'ouvriront (1).

Et si les âmes sont justes, toutes, elles voient (2).

Et cette fois enfin, elles voient sans ombre, sans nuit qui tombe, comme sans éblouissement; elles comprennent sans obscurité, sans accablement, sans fatigue, et relativement sans limites.

Videbimus : nous verrons.

Il est vrai, il faut que le Tout-Puissant intervienne. Cette âme déjà surnaturalisée au baptême, sanctifiée par la grâce, il consomme sa bonté pour elle en lui donnant comme une nouvelle vue, en élevant jusqu'à la diviniser son intelligence.

Il l'inonde d'un don particulier qu'on appelle la lumière de gloire (3); devant cette âme ainsi gratuitement transfigurée, il écarte les voiles et découvre son infinie clarté (4).

(1) *Tunc aperientur oculi cæcorum.*
(2) *Videbimus.*
(3) *In lumine tuo videbimus...* (Ps. XXXV, 10.)
(4) *In lumine tuo videbimus lumen. Id.*

Un instant, un clin d'œil a suffi (1); et ce Dieu que le chrétien ne connaissait que par ouï-dire, et dont il n'avait entrevu qu'une pâle image, le voilà !

Ils sont face à face (2).

Il le voit, il le comprend, sans plus aucun intermédiaire, sans aucun moyen, mais tel qu'il est en lui-même dans sa nature éternelle.

Nous le verrons ! notre âme, si elle part vierge de péché mortel, ne sera plus ce qu'elle est maintenant. A peine elle pense à Dieu ; elle se pousse pour aimer et croire. Mais alors nous serons transformés ; ce que notre cœur de chair est indocile à apprécier fera dans ce temps-là toutes nos délices.

Et la satisfaction que procure ici-bas le besoin de connaître et de voir, n'est rien auprès du plein bonheur que donne la vue de Dieu qui apparaît.

C'est un rassasiement (3).

Un rassasiement qui ne laisse pas un vide...

« Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus soif, » dit-il (4).

Et qui pourtant, mystère d'amour, laissera

(1) *In momento, in ictu oculi*. (I Cor., xv, 52.)
(2) *Facie ad faciem*. (I Cor., xiii, 12.)
(3) *Satiabor quum apparuerit gloria tua*. (Ps. XVI, 15.)
(4) Joan., iv, 13.

toujours l'âme aussi neuve, aussi ardente, aussi altérée :

« Ceux qui me boivent, dit-il, en paraissant se contredire, auront soif encore (1). »

Rien en ce monde ne donne idée d'une telle ivresse.

On dit qu'un jour un homme aveugle depuis quelques années fut guéri à Lourdes. L'homme était hors de lui. Il s'échappa dans les champs, dans les allées, se rassasiant du spectacle de la nature, si grandiose dans les montagnes. Quels transports étaient les siens en revoyant le jour !

Et si cet homme devint ainsi fou de joie en retrouvant la vue, jugeons du bonheur que dut éprouver l'aveugle-né de l'Évangile. C'était naître à trente ans que d'apercevoir tout à coup ce soleil vivifiant qui répand sur le monde la couleur et la vie ; cette végétation, ces montagnes, ces murs bénis de la ville natale et le visage des hommes. Oui, ce dut être pour lui quelque chose d'inénarrable que de naître ainsi à la lumière et de voir tout à coup le monde et la nature, comme un divin tableau, se dévoiler à son âme. Ah ! si l'on devient ivre de joie en ouvrant les yeux au soleil de ce monde, si c'est un bon-

(1) Eccles., xxiv, 29.

neur, une plénitude sans pareille que d'apercevoir soudain, au sortir de la nuit affreuse, les richesses de la terre et l'immensité des cieux, quel enthousiasme ne sera pas le nôtre, en découvrant subitement après la mort le soleil de l'Éternité. Oh ! oui, quand nous verrons votre gloire apparaître, mon Dieu, ce sera une volupté, un élan, une satiété sans exemple.

Nos yeux dessillés nageront dans la lumière en face de cette pure et indéfectible beauté. Quelle clarté ! quelle douceur ! quel ravissant tableau !

Nous voyons bien ici la vérité de cette seconde promesse de nos saints livres, que le ciel ne sera pas seulement la lumière pour l'esprit, mais encore le bonheur pour toute l'âme, car s'il est vrai que nous verrons Dieu sans nuage, il ne l'est pas moins que nous le posséderons sans réserve.

Sur cette terre, entre connaître un bien et le posséder, il y a une distance bien souvent infranchissable.

Mais là haut, Dieu ne se montrera pas seulement, il se donnera : « Je serai moi-même, dit-il, votre récompense, votre incomparable récompense (1). »

(1) *Merces tua magna nimis.* (Gen., xv, 1.)

Il est évident que nous sommes nés pour le bonheur ; tout malaise nous est à charge; nous aspirons après une félicité qui ne nous trompe pas, qui ne nous manque pas, qui ne nous lasse pas, et nous gémissons accablés parce que nous ne trouvons rien de tel en ce monde.

Nous ne sommes pas faits pour ce monde, et cette inclination vers une félicité parfaite n'a point son terme ici-bas dans la vallée des larmes. Le Seigneur nous a créés pour lui ; il est notre fin ; en lui seulement notre âme après les agitations du siècle trouvera ce qu'elle cherchait en vain sur la terre, la cessation de tout mal, et le bonheur sans borne et sans mélange.

Chrétiens, du jour que Dieu nous a touchés et consacrés par la grâce de son baptême et le don de la foi chrétienne, nous n'avons aucun vrai plaisir à espérer en ce monde.

Mais lorsque, voyant Dieu, l'âme le possédera, ce sera fini : voici la paix, le calme, la cessation des inquiétudes et des douleurs. Ce jour-là n'aura plus de nuit ; la mort y perdra son empire ; plus de deuils, plus de tristesses. « Dieu lui-même, dit l'Écriture, essuiera les larmes de ses élus. »

« Réunis en Dieu, dans ce Dieu qu'ils voient, comme dans un paradis d'amour, ils sont bien-

heureux, » dit Jésus-Christ (1). Ils seront les enfants d'un Dieu qui se donnera lui-même en récompense, et l'œil n'a point vu, l'oreille n'a pas entendu ce qu'il a préparé pour ceux qui l'aiment.

« Ils seront consolés alors, inondés des douceurs dont Dieu remplit son ciel (2). »

« Vous les ferez boire à longs traits dans le torrent de vos délices (3). »

« Et tout ce qu'ils auront de force vive en eux et de capacité pour le bonheur trouvera son élément, sa nourriture, parce qu'en vous est la source même de tout bien et de toute vie... (4), et qu'alors, vous donnant, vous vous donnerez tout entier, contractant avec les âmes sauvées une union éternelle (5). »

Une réflexion sert à éclairer ce point. C'est que Dieu étant le créateur de toutes choses, nos joies mêmes et nos plaisirs du présent sont l'œuvre de ses mains. Lui-même, il a planté notre oreille pour ouïr des sons harmonieux ; proportionné nos yeux afin qu'ils puissent se réjouir de la lumière et de la beauté ; disposé

(1) *Absterget Deus omnem lacrymam...* (Apoc., VII, 17.)
(2) *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ!* (Ps. XXXV, 9.)
(3) *Et torrente voluptatis tuæ potabis eos!* (Ps. XXXV, 9.)
(4) *Quoniam apud te est fons vitæ.* (Ps. XXXV, 10.)
(5) *Sponsabo te mihi in æternum.* (Os., II, 19.)

notre esprit afin qu'il s'élève en parcourant, comme un roi, le domaine de la pensée.

Il a préparé notre cœur pour aimer, et tout l'intime de notre âme, façonné par lui, vibre comme une lyre au seul mot de bonheur.

C'est lui qui a fait le cœur des mères, le cœur des enfants aimants, le cœur des amis, le cœur des époux.

Que ne fera-t-il pas pour ses élus ? N'est-il pas évident qu'il mettra à les rendre heureux sa toute-puissance et son incommensurable bonté ? Ce sera, il est vrai, d'une autre manière, d'une manière spirituelle et suréminente.

Il l'a promis d'ailleurs, et ce qu'il fait pour eux, saint Paul ravi au troisième ciel l'a aperçu un moment. Dieu même épuise la langue hébraïque pour lui faire rendre tout ce qu'elle peut de riches et attrayantes comparaisons.

Terre de bénédictions, jardin de délices, collines, vallées éternelles où coule un fleuve de vie, où tout sourit, où tout renaît sans cesse, où tout chante, où les élus forment des chœurs joyeux (1), où tous retrempés dans la vie tressaillent de joie... (2) où se déroulent les pro-

(1) *Lætabitur virgo in choro, juvenes et senes simul.* (Jer., XXXI.)

(2) *Exultabitis lætitia inenarrabili et glorificata.* (I. Petr., I, 8.)

cessions célestes dans l'allégresse et dans la paix, à travers ces sites éternels que l'œil humain n'a point vus (1), où les vierges vêtues de blanc, enfants de Jésus et de Marie, suivent l'Agneau partout où il va. — Où la nature, de nouveaux cieux, une nouvelle terre, un monde qui met ses habits de fête, sourit aux enfants du Seigneur et chante la paix et l'ivresse des élus (2). Oui, même ce mot d'ivresse (3), qui veut dire péché grave sur la terre de misères, l'Écriture l'emploie figurativement. C'est un banquet que la vie éternelle, un festin. « Là, dit Jésus, je boirai avec vous du fruit de la vigne. »

Le corps même des élus, relevé de la poussière, retrouvera sa jeunesse et ses forces, les rides disparaîtront avec les peines ; il rayonnera d'un doux éclat comme celui de Jésus ressuscité (4). Il aura, comme lui, une agilité merveilleuse pour se

(1) *In lætitia egrediemini et in pace deducemini.*

(2) *Montes et colles cantabunt coram vobis.* (Is., IV, 12.)

(3) « Là-haut une vive splendeur naît de la joie, comme chez nous le rire. »

DANTE, *le Paradis*, chant IX.

(4) « S'il faut un corps à notre âme qui est née pour lui être unie, la loi de la Providence veut que le plus digne l'emporte; et Dieu rendra à l'âme son corps immortel, plutôt que de laisser l'âme, faute de corps, dans un état imparfait... Si l'âme a besoin d'un corps pour vivre dans sa naturelle perfection, Dieu lui rendra plutôt le sien que de laisser défaillir son intelligence par ce manquement. »

BOSSUET, *Connaissance de Dieu.*

transporter subitement en tous lieux. Vif, subtil, il sera désormais absolument inaccessible à la douleur.

Il sera enfin dans la patrie, dans la patrie où se retrouvent toutes les belles âmes. Là est la douce et très sainte Vierge Marie, là nos saints amis et patrons, là les saints martyrs, les apôtres, là une mère, un frère, une sœur, un ami parti avant nous.

Leur gloire n'est pas égale, leur clarté n'est pas la même, car il y a bien des demeures et des degrés différents dans cette maison du Père des cieux. Plusieurs y ont une gloire particulière que nos théologiens appellent une auréole. Ce sont les martyrs qui ont immolé leurs corps, les vierges qui ont porté le lis symbolique et les docteurs qui ont terrassé les mensonges.

Mais cependant, pour tous c'est également la patrie, une ville sans défense et sans gardes, une bienheureuse demeure, la vision de paix révélée à saint Jean : J'ai vu, dit-il, la sainte cité Jérusalem, ornée par Dieu comme une fiancée au jour des épousailles ; je l'ai vue avec ses belles murailles de cristal et ses douze portes de pierres fines, son sol fait d'un or fin et pur. Elle est fondée sur le saphyr, le topaze, l'hyacinthe et l'améthyste.

Point de temple, Dieu y est partout; c'est l'Agneau qui porte la lumière.

L'Agneau mystique, nous le verrons enfin, ce divin Maître que nous aimons tous; nous le verrons non plus seulement avec cette riante majesté, ce calme, cette beauté mâle et douce. ce regard si bon, cette voix, cette éloquence contenue, émue, irrésistible de l'Évangile; mais tout cela transfiguré et glorifié dans la lumière du ciel; peut-être comme nous le montre l'Apocalypse, vêtu d'une longue tunique blanche avec une ceinture d'or sur la poitrine, des cheveux et un front qui ont l'éblouissant éclat de la neige, des yeux pleins de flammes!

Ah! que le voile se déchire, et que nous puissions contempler un instant de nos yeux de chair ce magique tableau du concile des saints; comme dans l'ouragan, le ciel, tout gros de nuages, s'entr'ouvrant tout à coup, l'œil ébloui plonge un instant dans l'immensité des cieux, et c'est à peine s'il en peut supporter la splendeur.

La voyez-vous cette grande assemblée du Christ, cette foule immense que personne ne peut compter, de toute nation, de toute tribu, de toute langue, qui, debout devant le trône et devant le divin Agneau, revêtus de robes blanches, avec des palmes en leurs mains, chantent

l'hymne éternelle avec des accents harmonieux. « Ils jettent, dit saint Jean, un grand cri : Gloire, pour nous avoir sauvés, soit rendue à notre Dieu, qui est assis sur le trône, et à l'Agneau ! et l'armée des saints anges, toute étincelante de lumière, baisent la terre devant le trône, adorent Dieu et reprennent en chœur : Bénédiction, gloire, sagesse, honneur, puissance et force à notre Dieu dans les siècles des siècles ! (1) »

Il est vrai, ce ne sont là que des comparaisons, que des figures, car les mots de la terre ne savent pas exprimer les choses de l'autre vie; mais pourtant, ces images, Jésus les a choisies comme les plus propres à consoler nos cœurs; les prophètes n'ont pas hésité à s'en servir. Saint Jean et saint Paul, qui ont entrevu les beautés du ciel, nous les peignent sous ces traits sensibles. Nous ne voulons point ici d'autres guides que les auteurs mêmes de notre foi, et confiant dans votre parole, ô mon Dieu, nous nourrissons

(1) « Comme un luth et une harpe de leurs cordes nombreuses forment un doux accord pour celui-là même qui ne distingue pas chaque note, — ainsi des lumières qui là m'apparurent se forma sur la croix une mélodie dont j'étais ravi, sans même comprendre leur hymne. Je sentis bien qu'elles renfermaient de hautes louanges, car ceci m'arrivait : « Ressuscite et sois « vainqueur ! » Mais c'était comme à quelqu'un qui ne comprend pas et qui entend. — J'étais tellement énamouré, que jusque-là chose ne fut qui m'eût attaché avec de si doux liens. »

DANTE, *le Paradis*, chant XV.

notre esprit, notre imagination et notre cœur du divin aliment que vous lui avez présenté vous-même.

Et si enfin, malgré toutes ses promesses, nous ne comprenons pas le ciel; si ces images ne nous disent rien; si cet avenir tel que nos saints livres nous l'esquissent ne nous sourit pas, ah! n'importe! il nous suffit de savoir que c'est vous, mon Dieu, qui avez promis de nous récompenser. Incapables de deviner quelle est cette récompense, pourtant Seigneur, nous avons une aveugle confiance dans celui qui la donne (1). Je sais qu'il veut me rendre heureux, et j'attends fermement et paisiblement l'effet de sa promesse et les biens qu'il me réserve.

Oui, Seigneur, nous espérons en vous; nos yeux sont avidement fixés sur vos mains; nous soupirons ardemment vers ces bien-aimées demeures où l'on vous aime. Puissions-nous toujours guider notre vie sur cette espérance et nous endormir un jour en paix dans votre sein pour nous éveiller aussitôt à la vraie vie, dans la terre des vivants!

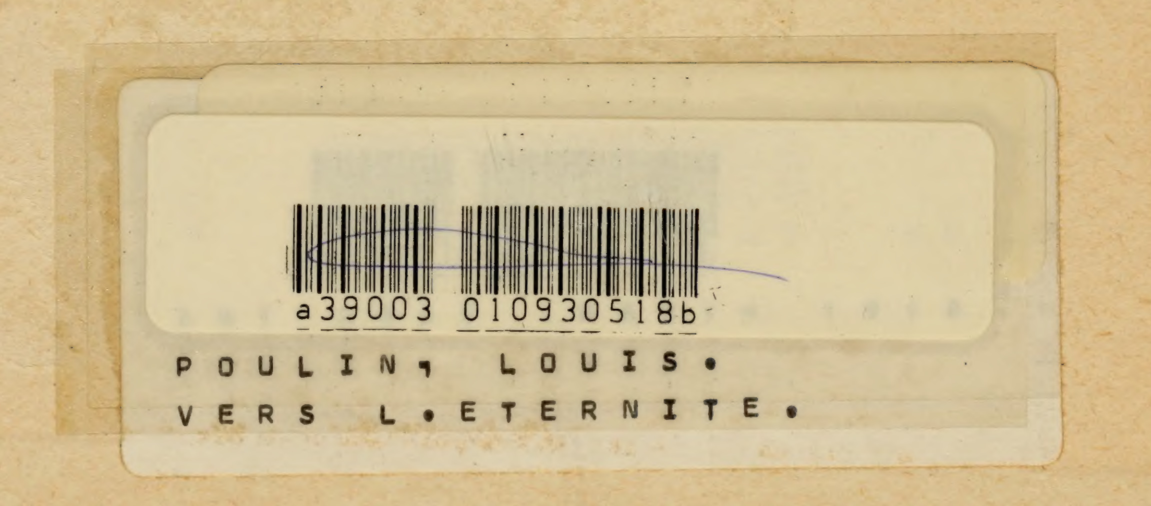
(1) *Scio enim cui credidi.* (II Tim., I, 12.)

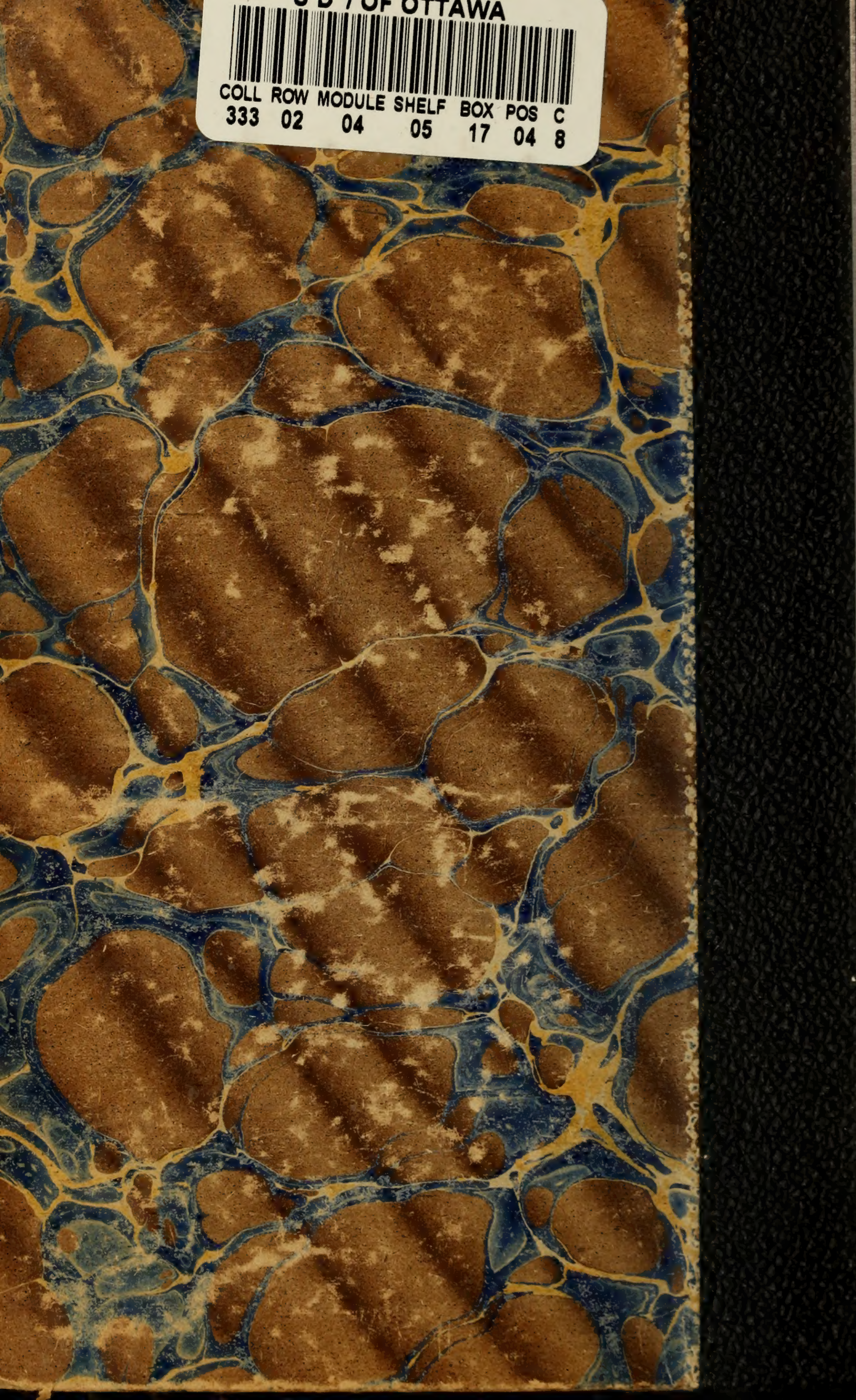
FIN



TABLE DES CHAPITRES

Paris. — Imp. P. Téqui, 92, rue de Vaugirard.


a39003 010930518b
POULIN, LOUIS.
VERS L.ETERNITE.



U OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 05 17 04 8